PER
S·400
CON

...année, No 2 Montréal, 22 mai 1954

Le Samedi

MAGAZINE NATIONAL DES CANADIENS

10¢



Le Parker "51" actuel



aurait cette apparence



si vous ôtiez à cet extraordinaire nouveau stylo tous ses derniers perfectionnements

• Car avec le *nouveau* Parker "51", vous obtenez l'écriture *la plus douce* du monde, qui n'est possible qu'avec la nouvelle pointe électro-polie du Parker. Ne s'accroche pas, ne gratte pas, ne fait aucun bruit (absolument lisse grâce à l'électro-polissage).

Vous pouvez désormais écrire avec la pointe au Plathénium, une exclusivité Parker, qui s'adapte avec précision à votre écriture. Trois pressions sans effort vous permettent de remplir votre stylo "51" et d'écrire jusqu'à 30,000 mots!

Vous avez maintenant un stylo qui n'a qu'une seule pièce mobile. Ce nouveau "51" s'*agrafe* même d'une façon différente, grâce à une nouvelle agrafe sans ressort pour poche profonde.

Seule, sa beauté demeure—l'élégance particulière au "51" qui constitue sa marque distinctive dans le monde entier.

Essayez-la à un comptoir Parker une seule fois—vous verrez tout de suite la différence entre le *nouveau* "51" et tous les autres stylos—*même l'ancien* "51"!

Stylos Parker "51"—minces (réguliers) ou ultra-minces (demi-format), $15.00 ou plus. Stylos Parker "21" $5.75 à $9.00. Parker Pen Co. Ltd., Toronto.

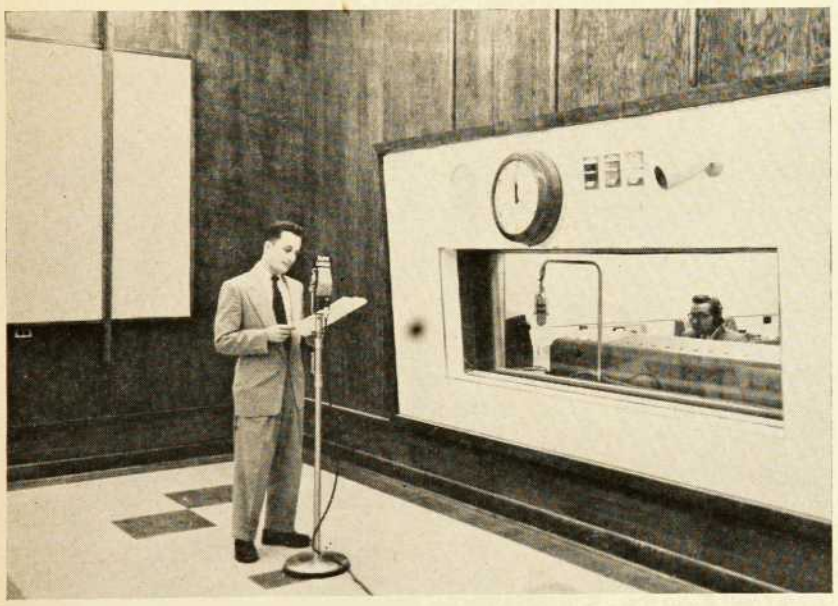


Gros plan de la nouvelle pointe Parker électro-polie! *Voici le fini lisse comme un miroir que donne l'électro-polissage, le nouveau procédé Parker. Plus une seule trace de rugosité. Résultat: l'écriture la plus douce que vous ayez jamais obtenue.*



DU NOUVEAU EN ACADIE

Un nouveau poste français de RADIO-CANADA, C.B.A.F., a été inauguré dernièrement à Moncton, capitale de l'Acadie. Sur la photo ci-dessus, on aperçoit l'édifice de l'Assomption, rue St-Georges, qui abrite les bureaux et les studios du nouveau poste ; à gauche, la cathédrale Notre-Dame de l'Assomption. — Ci-dessous, l'intérieur du studio principal. Au micro, Fernand Tremblay ; au contrôle, Roger Cignac.



LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél. : PL. 9637★

GEORGES POIRIER, *Président* — GEORGES POIRIER, fils, *Vice-président*
JEAN CHAUVIN, *Directeur* — CHARLES SAURIOL, *Chef de la publicité*

GERARD VIOT ..... *Secrétaire de la rédaction*
ODILON RIENDEAU ..... *Chef du tirage*

ABONNEMENTS: LE SAMEDI

Canada		*Etats-Unis*	
1 an	$3.50	1 an	$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO : 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A. as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

LA CONQUÊTE DE LA TUBERCULOSE

IL Y A 50 ans, la tuberculose était la principale cause de décès dans notre pays. Si elle avait continué à tuer des gens à la même allure qu'elle le faisait au début du siècle, plus de 30,000 Canadiens mourraient de la maladie, au cours de la présente année.

Notre lutte pour enrayer la tuberculose, a cependant été couronnée de succès, à tel point que les ravages annuels de la maladie, au Canada, atteignent moins de 2,000 personnes.

En dépit de la chute impressionnante constatée dans la *fréquence de la mortalité*, le nombre des cas de tuberculose n'en reste pas moins considérable. En effet, plus de 35,000 Canadiens souffrent de cette maladie, sans compter que plus de 20,000 d'entre eux sont pris d'une tuberculose contagieuse.

Et ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il y a des milliers de ces propagateurs probables de la tuberculose qui *ne sont pas sous les soins d'un médecin*. Ce sont ces derniers cas qui sont la cause qu'un grand nombre, sinon la totalité, de nouvelles victimes sont découvertes, chaque année, dans notre pays. En 1953, on a constaté qu'il y avait plus de 10,000 cas de tuberculose active ou probablement active.

Eh bien, comment diminuer la fréquence de la mortalité par tuberculose, d'une façon encore plus accentuée et comment prévenir l'éclosion de nouveaux cas ? Voici quelques-uns des moyens que les spécialistes recommandent à cette fin:

1. Voyez votre médecin, pour vous faire examiner régulièrement et suivez les conseils qu'il vous donne pour vous maintenir dans le meilleur état de santé possible. *Plus votre santé est parfaite, mieux vous résisterez à la tuberculose.*

2. Si vous constatez quelques-uns des symptômes probables de la tuberculose, par exemple: une toux persistante, une fatigue continue, la perte de poids, des douleurs dans la poitrine, consultez votre médecin sans retard. Au moyen d'une radiographie de votre poitrine, il peut ordinairement savoir si, oui ou non, vos poumons sont pris de tuberculose. *Le dépistage précoce est la route la plus directe au retour à la santé.*

3. Si la tuberculose vous frappe, votre médecin vous recommandera des traitements, probablement dans un hôpital, où les soins les plus à jour pourront vous être donnés. Bien que le repos au lit soit encore une importante méthode de traitement, les médecins ont maintenant à leur disposition de nouvelles armes pour combattre la tuberculose, notamment: les interventions chirurgicales et de nouveaux médicaments antituberculeux. Dans bien des cas, ces traitements ou ces interventions cliniques apportent un soulagement rapide.

Une fois que la maladie a été maîtrisée, vous pouvez habituellement reprendre une vie normale, tout en vous soumettant à des examens périodiques afin de vous assurer que la maladie n'est pas redevenue active.

Si tout le monde observait ces sauvegardes et d'autres précautions recommandées par les services d'hygiène, le nombre des cas de tuberculose pourrait certainement être réduit davantage.

COPYRIGHT CANADA, 1954 — METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

Metropolitan Life Insurance Company

(*COMPAGNIE À FORME MUTUELLE*)

Siège Social: New-York

Direction Générale au Canada: Ottawa



Metropolitan Life Insurance Co., Direction Générale au Canada, (Dept. H. W.) Ottawa 4, Canada.

Veuillez m'envoyer un exemplaire de votre brochure 54-S, intitulée "La tuberculose".

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

BONNE NOUVELLE

La plus grande compagnie d'huile
appartenant à des Canadiens

La British American Oil Company présente deux nouvelles gazolines la "Super *88*" et la "Super *98*" dotées de tous les perfectionnements découverts jusqu'à présent par la science pétrochimique

THE BRITISH AMERICAN OIL COMPANY LIMITED

La plus grande course automobile du monde

n'est pas seulement une magnifique épreuve pour les machines et pour les pilotes, elle constitue un des spectacles les plus étourdissants — au propre et au figuré — qu'il soit possible de voir.

par JEAN DUBOIS



La porte d'entrée des *24 heures* est moins assaillie le dimanche. Elle est franchie chaque année par des centaines de milliers de spectateurs fébriles.

Le Mans, samedi 4 heures de l'après-midi, par une chaleur effroyable — car il fait toujours horriblement chaud, en ce début de juin. Un coup de feu claque mollement. Aussitôt 60 pilotes se ruent sur leurs bolides qui démarrent dans un bruit de tonnerre et soulèvent un aveuglant nuage de poussière. 200,000 spectateurs sont là qui s'écrasent et hurlent, tendus, suants, enfumés, réagissant aux nouvelles que donnent sans cesse les haut-parleurs. Ils viennent du monde entier.

La ronde infernale est partie.

Elle ne prendra fin que 24 heures plus tard très exactement, du moins pour ceux, hommes et machines, qui résisteront à l'épreuve formidable ici imposée.

•

Depuis 1923, chaque année — sauf durant la guerre, évidemment, cette course se dispute avec un retentissement grandissant, aussi prisée par le public que par les constructeurs. Ces derniers y briguent la victoire tout en appréhendant un échec dont les effets se font directement sentir sur les ventes. Ainsi, est-ce grâce aux 24 heures du Mans que Ferrari, Mercédès et Jaguar remportèrent successivement la faveur des amateurs sportifs. C'est par son triomphe répété depuis 1949 que la Panhard aux solutions techniques révolutionnaires s'imposa au public.

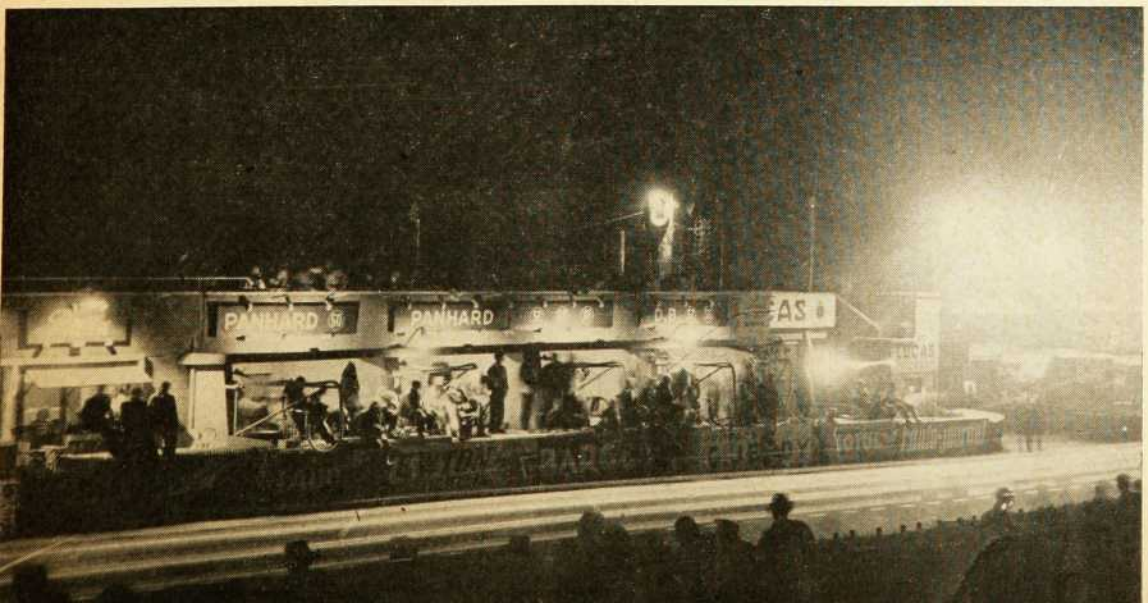
Le spectateur jouit d'un spectacle unique et varié, dont l'intérêt ne se relâche jamais. Il est, de plus, heureux de voir les voitures de série mises à l'épreuve dans des conditions qui feront bien ressortir toutes leurs qualités ou leurs points faibles. Des solutions techniques nouvelles sont adoptées ou refusées après le magnifique banc d'essai des 24 heures. Ainsi, en 1953, les freins à disques qui équipaient les Jaguars s'imposèrent-ils. Demain sans doute, nous les verrons sur toutes les voitures.

•

En quoi consistent les 24 heures ? Le parcours de Pontlieu est de 13 kilomètres 492, soit un peu moins de 9 milles. Il englobe une partie de la grand-route Tours-Le Mans et un tronçon spécialement construit par l'Automobile Club de France. Les conditions sont alors celles d'une bonne route commune et non d'un autodrome. Le circuit comporte une ligne droite, un virage à angle droit non relevé (Mulsanne,), un S fameux (Arnage) et des courbes en tous genres. Là-dessus la moyenne du tour n'a cessé d'augmenter d'année en année (181 km. en 1953, soit près de 106 milles), ainsi que la distance générale parcourue en 24 heures, (4088 km,060 par Jaguar, en 1953, soit près de 3,000 milles).

Les règlements sont très sévères. Nous ne pouvons guère en donner que quelques exemples. Les voitures doivent comporter tous les accessoires d'une auto de série (ailes, essuie-glace, caisse à outils etc). Tout doit fonctionner au moment de l'arrivée. Si elles sont équipées de compresseurs, leur cylindrée s'en trouve doublée pour le classement général. La qualité du carburant est également déterminée. Chaque voiture dispose d'un garage devant lequel elle doit s'arrêter exactement pour le ravitaillement en essence, en pneus neufs ou tous autres. Les 4 roues sont généralement changées en moins de 2 minutes. Si le conducteur va trop loin, il doit lui-même pousser sa voiture à la main sans se faire aider. De même en cas de panne sur le parcours. Ceci donne un attrait supplémentaire et demande des qualités particulières aux pilotes. On en a vu dégager patiemment [*Lire la suite page* 56]





Le Samedi, à quatre heures de l'après-midi, c'est le départ. Les pilotes sont en position de l'autre côté de la route, prêts à sauter dans leurs voitures. — Ci-contre, les garages, la nuit. La ronde infernale s'accélère encore, les moteurs tirent bien sous le clair de lune et la rosée.

EN MOINS DE VINGT ANS UN ART RENAÎT AU QUÉBEC

par GÉRARD VIOT



Pierre Normandeau

directeur de la Section Céramique à l'Ecole du Meuble de Montréal.

Né à Outremont le 5 novembre 1906, Pierre Normandeau y fit ses premières études. Puis il alla à l'Ecole des Beaux-Arts où il fut médaillé de sculpture. Attiré par l'Ecole Nationale de Céramique de Sèvres, près de Paris, il s'y prépara scientifiquement avec les professeurs de Polytechnique. Cette institution française n'admet, en effet, que 2 élèves étrangers chaque année. Ils sont sélectionnés par un concours très dur, car les amateurs y viennent du monde entier. Pierre Normandeau réussit. Boursier de la Province, il passera 3 ans en France. Ses deux années à Sèvres comme pensionnaire lui laissèrent un souvenir de travail acharné et d'une discipline sévère (mais combien enrichissante !). L'Ecole traite tous les aspects — surtout techniques — de la terre cuite avec ses applications les plus variées. C'est donc une formation très complète que s'assura Pierre Normandeau. Sorti de l'Ecole avec son certificat, il fit un stage à la fameuse Manufacture Nationale de Porcelaine de Sèvres, travailla à l'Académie Colarossi de Paris, et entreprit de visiter divers ateliers en France, en Italie et en Hollande. Il alla à l'Ecole Royale de Céramique d'Italie à Faënza, vieux centre datant de la Renaissance et qui donna son nom à la faïence. Puis, en 1935, il rentra au Canada en compagnie de sa femme, Française, chimiste spécialisée dans les terres cuites et les émaux, pour se voir confier un cours de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts. C'était le premier du genre au Canada. Pierre Normandeau est donc le pionnier de cet art et de son enseignement dans notre pays. Il appartient à la génération de ces hommes généreux, les Jean-Marie Gauvreau, les Beaudoin, les Léon Lortie et combien d'autres qui allèrent étudier en Europe et revinrent faire bénéficier nos jeunes de leur savoir sans ménager leur dévouement. Il n'est que de mesurer les progrès accomplis pour comprendre leur désintéressement.

En 1945, la Section Céramique était rattachée à l'Ecole du Meuble. Les femmes y furent admises.

En 1946, Pierre Normandeau fit un voyage d'information aux Etats-Unis. Il visita les écoles de céramique et constata avec satisfaction que celle de Montréal, heureux combinat des méthodes européennes et américaines était très à la hauteur. Il visita aussi ces petites villes de Californie où les artistes céramistes se comptent par centaines. Leurs boutiques se touchent par rues entières. Et il est à remarquer qu'ils font tous leurs affaires. Cette révolution n'a pas plus de dix ans et fait bien augurer de l'évolution américaine où l'art et l'artisanat reprennent une place trop longtemps perdue, éclipsée par la fabrication à la chaine. L'article ci-contre nous montre que le Canada connait aussi sa Renaissance.

Pierre Normandeau est un homme attachant et d'une très grande simplicité. Jamais on ne le vit briguer les honneurs qui, au fond, lui revenaient. Il s'est toujours réjoui du succès de ses élèves plus que des siens propres. Artiste dans l'âme, il s'est signalé par des réalisations particulièrement heureuses. Le Grand Prix d'Artisanat du Québec qui vient de lui être décerné n'est donc que trop mérité.

QUAND, en 1935, Pierre Normandeau fonda son cours de céramique à l'Ecole des Beaux-Arts, on peut dire que cet art n'existait plus au Canada. Seule une usine fabriquait à St-Jean des articles sanitaires dans le genre lavabos et lunettes de cabinet. On en comptait d'autres en Ontario. Il y avait bien des briqueteries mais l'art était exclu de leurs productions.

Or, sous les régimes français et anglais des premiers temps, il y avait des poteries un peu partout au Québec. On en comptait une dizaine dans la seule Vallée du Richelieu. Elles travaillaient sans méthodes ni connaissances techniques suffisantes et ne purent résister à la concurrence des articles métalliques de grande série ou des produits étrangers, anglais surtout. Vers la fin du siècle dernier, ces petites industries disparurent l'une après l'autre.

A l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, Pierre Normandeau commença son cours avec 4 élèves. Ces derniers avaient déjà une formation artistique de base et cherchaient à se spécialiser. On les arma d'une solide connaissance technique et, après deux ans de travail, ils purent voler de leurs propres ailes.

Ces choses ont bien changé depuis lors. En 1935, on ne trouvait pas dans le commerce les pâtes, les colorants et les vernis qui sont maintenant à la disposition de tous. Le céramiste devait savoir tout faire lui-même, jusqu'à construire son four.

Les femmes n'étaient pas encore admises aux Beaux-Arts...

Aujourd'hui, les études de céramique sont ouvertes à tous et s'étagent sur trois ans. Il y a une dizaine d'élèves permanents et une centaine d'amateurs, venant une ou deux fois la semaine. Il y a cinq professeurs, tous de formation canadienne.

J'ai visité les locaux du 42 ouest de l'avenue des Pins. Ils sont vétustes d'aspect et si petits qu'on refuse des élèves, mais l'on ne se soucie guère d'y faire de gros travaux car tous attendent la construction d'une école neuve. Il y a là, cependant, tout ce qu'il faut : un laboratoire remarquablement équipé pour l'étude des colorants ; une salle avec des malaxeurs en tous genres pour la préparation des terres ; des tables de modelage, des tours modernes et cinq fours (4 électriques et un à gaz) que l'on est en train d'équiper d'un dispositif de contrôle automatique. J'ai vu les créations des élèves qui montrent autant leur talent que leur ardeur au travail et leur désir d'arriver. Il y a tout pour réussir et, d'ailleurs, les résultats le prouvent.

L'école a déjà formé une cinquantaine de céramistes diplômés. La plupart sont restés dans la corporation. Quelques-uns y sont revenus dès qu'ils eurent réuni la somme nécessaire à l'installation de leurs ateliers. D'autres sont allés à l'enseignement.



Un élève travaille un modèle à la Section céramique de l'Ecole du Meuble.

La céramique au Canada en 1954.

Il n'y a pas au Canada de terre cuisant blanc, sauf en Saskatchewan. On doit donc l'importer d'Angleterre ou des Etats-Unis. Il y a en abondance du Kaolin à porcelaine, mais pour le moment personne ne s'en sert si ce n'est l'Ecole. Par contre, on trouve beaucoup au Québec un argile excellent mais cuisant rouge. C'est celui qu'emploient la plupart des petits ateliers fleurissant un peu partout dans la Province. On y compte aussi 4 grandes entreprises pour la production en masse qui n'existaient pas voilà quelques années. Citons celle de Joliette, la Poterie Vandesca, montée par Bertrand Vanasse maintenant aidé par Gaston Pépin. Tous deux sont d'anciens élèves de M. Normandeau. Leur usine, très mécanisée, fait une solide con-

[*Lire la suite page 42*]



Vue d'un coin de la salle de modelage où les élèves travaillent selon leur imagination mais sous la direction vigilante de leurs professeurs.

(Photos ONF)

LA CÉRAMIQUE

JEAN CARTIER



Cartier au travail sur le tour à pied : il "monte" un vase. *(Photo Fed Liontos)*

Parmi tous ceux qui se sont lancés dans la céramique au Québec et y ont réussi, LE SAMEDI *a choisi deux hommes typiques. L'un, Jean Cartier, est l'artiste pur, amoureux de la forme et se consacrant entièrement à la création de pièces uniques. L'autre, Aurèle Bouchard, fabrique des objets utilitaires en petite série. Il sait leur donner l'attrait d'une oeuvre originale et purement québecoise.*

Nous nous excusons auprès de tous ceux que nous omettons de mentionner et qui le mériteraient. Ils sont nombreux. Qu'ils sachent que LE SAMEDI *s'intéresse à leur oeuvre et proclame très haut le renouveau artisanal qu'ils apportent à notre province. Grâce à eux nos magasins peuvent maintenant offrir des articles québecois sortant de la monotone fabrication à la chaîne.*

LE NUMÉRO 3410 DE LA RUE STE-FAMILLE désigne une petite maison aux charmantes proportions. C'est un centre intense de vie et de création artistique dont Jean Cartier, à 29 ans, est l'animateur.

L'oeil vif et perçant, il reçoit tous ses visiteurs avec le sourire et se montre toujours prêt à les initier à la magie de son royaume.

Une pièce à chaque étage. On pénètre de plein pied dans l'atelier. Là s'alignent les tables de modelage, les tours, les étagères où reposent les travaux en cours. Dans un coin les fours : l'un d'eux a été fait par Jean Cartier lui-même dans un vieux tonneau et donne toute satisfaction. Au premier étage c'est l'appartement que Cartier installe avec un goût délicat. La charpente apparente a été décapée et vernie. Les meubles sont de fer forgé, lignes sobres et élégantes. Sans cesse l'artiste aménage son centre de vie qui rappelle tant les ateliers parisiens.

Né à St-Jean (Québec), Jean Cartier, une fois son cours classique terminé, entra à la Section Céramique de l'Ecole du Meuble. Par un juste retour des choses, il y enseigne maintenant aux cours du soir. Durant 3 ans, il fut l'élève assidu de M. Normandeau. Il se passionne pour la céramique, ses aspects techniques et sa part artistique et parle de son maître avec vénération. Doté d'une bourse provinciale, le voilà qui part pour Paris où il passera 2 ans, travaillant dans le célèbre atelier de Jean Besnard. Il en retire un goût plus prononcé encore et une maîtrise de son art qui s'affirme. Il expose au Salon du Printemps et à l'Ecole Boulle de Paris.

De son séjour dans la capitale de l'Art, dans une ville où 250,000 étudiants de tous les pays du monde rivalisent par le travail dans la pauvreté, Cartier ne ramènera pas seulement une façon très St-Germain-des-Prés de se vêtir, mais toute une mentalité indispensable au succès vrai. Pour lui, le dollar a repris sa place dans l'échelle des valeurs. L'objet prévaut par la pureté de ses lignes et non par sa valeur marchande. Les loisirs sont bons quand ils enrichissent la vie spirituelle et la libèrent par la progression, le dépassement de soi-même, plutôt que par l'évasion.

Jean Cartier, depuis son retour, en 1951, a exposé à la Centrale d'Artisanat, à McGill, à la Galerie Waldorf (mai 53) et se prépare pour Ottawa (Galerie Robertson), ce mois-ci. Quand nous disons qu'il se prépare, c'est bien vrai, car il doit cacher ses pièces que les amateurs et amis viennent lui arracher à domicile.

Il a donné des conférences sur son art de prédilection à Montréal, à Halifax, à Toronto. Ses oeuvres se vendent dans tout le Canada et même un peu aux Etats-Unis, mais restent surtout dans l'Est.

C'est en mai 53 que Cartier installa sa maison de la rue Ste-Famille. Il s'associait avec Jean Racine, un homme d'affaires et, en septembre dernier, cet atelier devenait public. C'est-à-dire qu'on peut y prendre des leçons particulières ou simplement y aller travailler et cuire pour une somme modique. Actuellement, plus de 30 amateurs (surtout des femmes) fréquentent l'atelier dont l'ambiance est unique.

[*Lire la suite page* 42]

AURÈLE BOUCHARD

QUAND, EN 1944, il sortit de l'Ecole des Beaux-Arts et de la Section Céramique de M. Normandeau qui lui était alors rattachée, Aurèle Bouchard avait son idée bien ancrée dans la tête. Défiant les difficultés insurmontables qui surgissaient sans cesse et faisant montre d'un désintéressement à toute épreuve, il la mena à bien... après dix ans de travail acharné sans faire un sou !

Le résultat, comme nous allons le voir, n'est qu'une juste récompense : sa petite entreprise est un véritable chef-d'oeuvre à bien des égards. Seules quelques subventions du Gouvernement provincial vinrent le secourir quand il était sur le point de sombrer. Les qualités d'organisation, les dispositions mécaniques et les nombreuses trouvailles qu'il fit lui auraient valu une fortune au service de n'importe quel employeur s'il avait voulu renoncer à sa vocation, la céramique, s'il n'avait pas tenu à rester son maître.

Né à Saint-Sauveur, Aurèle Bouchard fit ses études classiques au séminaire de Ste-Thérèse où il se signala comme un très bon élève. Tant que durèrent ses études à Montréal, il fit le voyage tous les jours.

Suivant les conseils de M. Normandeau auquel, lui aussi, il garde une grande reconnaissance, il étudie à l'Ecole quelques modèles de vaisselle. Une fois chez lui, il les met au point et décide de les fabriquer. Comme il n'a pas d'argent il fabrique son matériel lui-même, invente des machines qu'il fait couler à la fonderie voisine. Son atelier, du haut en bas, est une petite merveille. Une place pour chaque chose et chaque chose à sa place. Le tout à portée de la main, simplifiant le travail qu'il fait entièrement lui-même.

Conscient de la concurrence, Bouchard tient à ce que son produit soit typiquement québecois. Voilà pourquoi il utilise la terre locale qui cuit rouge. Inlassablement il la soumet à des épreuves de cuisson et d'émaillage jusqu'à ce qu'il mette au point le mélange qui donne pleine satisfaction. Lavée, broyée, séchée par ses soins, cette terre est mise en pâte qu'il malaxe avec un appareil de sa fabrication. D'une machine à laver il sort des cuves à émaux commodes et un malaxeur. Ses tours sont de sa façon aussi bien que le four, les meubles et les calibreuses (inspirées de modèles français). Et tout cela marche à merveille, ferait jaloux un organisateur américain du travail. On ne saurait dénombrer les astuces mises en oeuvre.

Actuellement, Bouchard fabrique en petite série 65 pièces différentes pour un service de vaisselle complet, aussi original que solide, entièrement vendu par l'intermédiaire de la Centrale d'Artisanat. Ces pièces sont ou moulées ou calibrées. C'est lui qui a fait tous les moules, un à un.



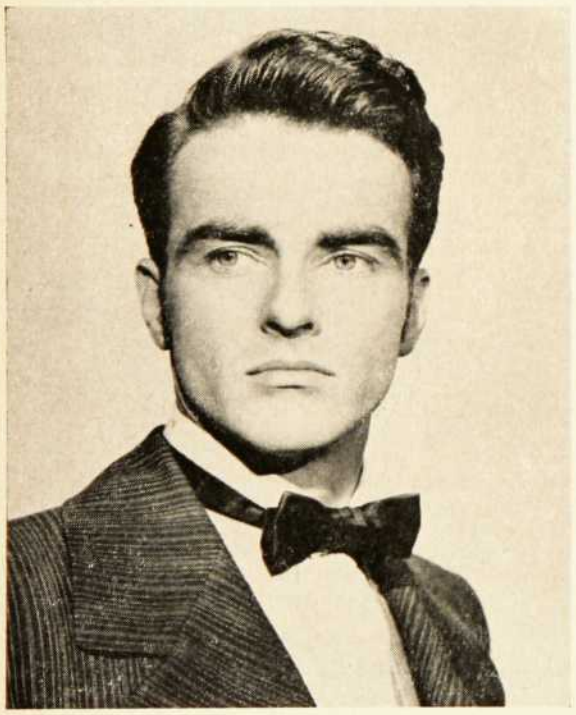
Bouchard fait une pièce sur le tour de calibrage qu'il fabriqua lui-même en s'inspirant des modèles français. *(Photo A. Gladu)*

On se rend mal compte, quand on n'est pas du métier, du travail que cela représente. Pour composer des modèles de différentes dimensions mais identiques, il faut de

[*Lire la suite page* 42]



LESLIE CARON, découverte en France lors du tournage de *An American In Paris*. Fut arrachée par Hollywood à la danse de l'Opéra. Son grand film de lancement : *Lili*.



MONTGOMERY CLIFT. Il fit ses débuts dans *The Search*, film dans lequel il tenait le rôle pathétique d'un officier américain. On le vit aussi dans *The Heiress*, dans *A Place In The Sun*.

VEDETTES FAVORITES

par LOUISE GILBERT-SAUVAGE
NOTRE CORRESPONDANTE A HOLLYWOOD

LA PRESSE INTERNATIONALE, en d'autres termes, les correspondants de la Presse Etrangère, à Hollywood, ont décerné leur trophée " 54 " comme c'est l'habitude au début de chaque année. Ils ne sont pas d'ailleurs les seuls à voter des récompenses à leurs favoris, puisque de janvier à mars, magazines et divers groupements s'en donnent à coeur joie pour couronner leurs artistes préférés.

Il va sans dire que ces gratifications de la Presse ne sont pas accordées à la légère. Elles sont le résultat de l'analyse, de la comparaison, de la critique exercées par (pour la plupart) des professionnels du métier, en faisant cas de la réponse de milliers de lecteurs de tous pays, appelés, par concours de revues et journaux, à apporter leur opinion, en faveur de tel ou telle pensionnaire du septième art. Cette collaboration entre éditeurs et lecteurs est une idée fort habile, puisqu'elle permet aux premiers de se rendre compte et de mieux satisfaire aux désirs d'une clientèle que l'on a toujours l'ambition de multiplier. La marge est d'ailleurs assez large puisqu'il se trouve près de 200 vedettes favorites, actuellement à Hollywood, ce qui rend le résultat des concours de popularité ou de « box office », assez variable, comme on peut en juger par les illustrations accompagnant cet article. Il ne s'agit ici que de quelques photographies.

Inutile de répéter que toutes les vedettes du cinéma, placées ainsi par les critiques et le public (fans), sur le piédestal où elles ont toujours ambitionné de monter, reçoivent cette reconnaissance de leur talent et de leurs succès, avec enthousiasme et fierté. Les photos illustrant cette page vous apprennent le nom des élus de la Presse étrangère. (Favoris internationaux).

Le clou de ces démonstrations de début d'année, le couronnement attendu avec le plus d'anxiété, personne n'en doute, est celui de « The Academy of Motion Pictures Arts and Sciences », dont la cérémonie a lieu vers la fin mars. Lorsque paraîtra cet article le « jour des récompenses » sera déjà du passé. Je me bornerai donc à nommer les artistes mis en nomination, après votes éliminatoires d'environ 1,500 membres de l'Académie, c'est-à-dire les cinq acteurs et cinq actrices acceptés comme « les meilleurs » de l'année. Ce qui signifie que non seulement les deux élus primés en dernier lieu, mais les cinq de chaque catégorie ont droit à ce titre de « meilleur ».

Cette année, les vedettes mises en nomination pour la fameuse statuette « OSCAR » (en

Ci-dessous : RICHARD BURTON qui se distingua avec son rôle de Marcellus dans *The Robe*.



WILLIAM HOLDEN. Il remporta un Oscar pour son jeu remarquable dans *Stalag 17*.



MARLON BRANDO. Eut aussi un Oscar pour le film *Streetcar Named Desire*.



D'AUJOURD'HUI ET DE DEMAIN

LA PRESSE ETRANGÈRE DÉCERNE SES TROPHÉES LES NOMINATIONS DE L'ACADÉMIE



AUDREY HEPBURN. Cette charmante comédienne remporta l'Oscar 1953 pour *Roman Holiday*.

qualité de « meilleurs acteurs et actrices ») sont : Deborah Kerr : *From Here to Eternity ;* Maggie McNamara : *The Moon is Blue ;* Audrey Hepburn : *Roman Holiday ;* Ava Gardner : *Mogambo ;* Leslie Caron : Lili ; Burt Lancaster : *From Here to Eternity ;* Montgomery Clift : *From Here to Eternity ;* William Holden : *Stalag 17 ;* Marlon Brando : *Julius Ceasar ;* Richard Burton : *The Robe.*

Jean Simmons, joua de toute l'ampleur de son grand talent dans *The Actress,* et fut décrétée, première actrice de 1953, par la Presse étrangère.

Robert Wagner, s'est vu accorder une récompense qu'il n'attendait peut-être pas déjà, lui qui, dans l'espace d'un an, est monté au pinacle. Nous ne pouvons que lui souhaiter d'y demeurer. Son dernier film : *Beneath The Twelve Miles Reef,* et le prochain : *Prince Valiant.*

Guy Madison, dernier film *The Command,* artiste international de demain, avoue : « Après avoir atteint le sommet, j'en suis redescendu pour avoir oublié que le succès ne tient pas longtemps s'il vous monte à la tête ». Il a depuis remonté les degrés. Aujourd'hui, c'est un Madison à l'allure virile et à la maturité bien établie qui nous est revenu.

Audrey Hepburn, se déclare chanceuse, car « je crois que plusieurs autres pouvaient recevoir la même mention ». Elle qui aime la vie tranquille déclare en plus : « Vous pouvez mener une existence calme à Hollywood, si vous le voulez ». Née à Bruxelles, éduquée en Angleterre, elle étudia l'art dramatique et le ballet à Londres et en Hollande, et vint à Hollywood après s'être fait remarquer à Broadway dans *Gigi.*

Ava Gardner, la beauté de cette actrice lui valut un contrat au cinéma ; mais elle dut attendre les leçons de l'expérience avant de gravir les échelons qui la placent aujourd'hui au rang de vedette internationale. Dans ses derniers films, elle s'était rassemblé un grand nombre d'admirateurs qu'elle a doublé avec *Mogambo.*

Burt Lancaster, fut d'abord acrobate de cirque. Déserta le trapèze et fit le magistral saut qui le fit remarquer tout d'abord dans *Come Back Little Sheba,* puis maintenant dans *From Here to Eternity.*

Richard Burton, une importation anglaise. Débuta dans *My Cousin Rachel.* Avait fait du théâtre en Angleterre. Son rôle de Marcellus dans *The Robe* en a fait une grande vedette cinématographique. Il aime à rappeler que Hollywood lui a procuré le plaisir de rencontrer la grande actrice qu'il admirait depuis toujours : Greta Garbo.

Marlon Brando, a plusieurs pièces de théâtre à son crédit. Il y retourne entre ses films. *A Streetcar Named Desire* l'avait placé en vedette ; il continue avec *Julius Ceasar.*

Montgomery Clift, un autre artiste qui sait attendre le moment opportun. Acteur à Broadway depuis des années déjà, où le succès illustra plusieurs fois une belle carrière, en compagnie d'autres artistes de première classe, comme Fredric March et Tallulah Bankhead.

William Holden, vint de la scène de New-York, son rôle dans *Sunset Boulevard,* aux côtés de Gloria Swanson, l'avait déjà établi dans la faveur des cinéphiles. *Stalag 17* est la confirmation de ses succès précédents.

Deborah Kerr, vient de démontrer dans *Tea for Sympathy,* à Broadway, que son talent est des plus versatiles. Elle y réussit auparavant au cinéma, en des rôles variés.

Leslie Caron, non seulement danse avec la légèreté d'un elfe, mais, s'est appliquée dans ses derniers films à prouver qu'elle est devenue une actrice au talent accompli.

Maggie McNamara. Elle aussi est venue de Broadway. Dans *The Moon is Blue* elle a campé un personnage d'ingénue qui l'a placée à part, dans la nomenclature des vedettes.



BURT LANCASTER, fut rendu célèbre par le film *From Here To Eternity.*

Ci-dessous : DEBORAH KERR, qui vient de tourner dans *Dream Wife* et dans *King Solomon's Mines.*



AVA GARDNER fut très admirée dans *Mogambo* avec Clark Gable qui faisait ses adieux à l'écran. Elle tourne maintenant en Italie.



Le VII^e Festival International de Cannes

par LEOPOLD MASSIERA



Eblouissante de jeunesse et de beauté, FRANÇOISE ARNOUL fait une entrée très remarquée, discrètement suivie par le sympathique Noël-Noël.

POUR QUINZE JOURS, la Côte d'Azur et Cannes en particulier sont devenus le lieu de prédilection des « stars » et le pôle d'attraction de tous ceux qui s'intéressent au Cinéma.

Cette année, trente nations présentent leurs meilleures productions.

Du monde entier, des vedettes au prestige fabuleux sont arrivées et, sur la Croisette comme au Palais du Festival, attirent le regard des milliers de curieux venus là pour les admirer et les voir, enfin, en chair et en os.

Sous la présidence du Général Corniglion-Molinier, Ministre d'Etat, le VIIe Festival International du Film a été solennellement ouvert.

De nombreuses étoiles et des personnalités éminentes ont assisté à cette élégante cérémonie.

Parmi elles, la Begum a fait sensation avec une robe de dentelle blanche et ses épaules nues drapées dans une écharpe de tulle jaune.

L'Aga Khan l'accompagnait et fut aussi le cavalier servant de Michèle Morgan, éblouissante de charme et d'esprit.

L'inoubliable héroïne de « La Symphonie Pastorale » était arrivée en compagnie de Jean-Pierre Aumont qui donnait également le bras à une autre ravissante actrice, notre grande et belle dame : Edwige Feuillère.

Françoise Arnoul, éclatante de jeunesse et de beauté, fit une entrée très remarquée, discrètement suivie par le sympathique Noël-Noël.

Entouré de deux charmantes jeunes femmes dont la séduisante Claude Farell, le dur de l'écran américain, Robert Mitchum, arriva, le sourire aux lèvres.

Le professeur Chrétien vint assister à la projection du premier CinémaScope sous-marin « Tempête sous la mer » avec la gracieuse Terry Moore, Robert Wagner et Gilbert Roland.

Un public enthousiaste et nombreux, le soir du gala d'ouverture, applaudit également à l'arrivée de : Jean Cocteau, Luis Bunuel, Dora Doll, Frank Villard, Raymond Pellegrin, Nicole Courcel, Elisa Lamothe, Richard Todd, Preston Sturges, etc...

Le lendemain, Jean Marais parut à son tour. Il fut suivi de quatre vedettes « made in U.S.A. » : la très jolie Arlene Dahl, la trépidante Judy Holliday, Jack Palance et Lisabeth Scott.

La bombe atomique italienne « Gina Lollobrigida » provoqua une véritable révolution et la Police dut intervenir pour la dégager de ses nombreux admirateurs.

Elle est la vedette du film français « Le Grand Jeu » présenté à ce Festival et qui comporte également dans sa distribution : Arletty, Jean-Claude Pascal et Raymond Pellegrin.

D'autres vedettes sont attendues et doivent arriver incessamment : la désirable Marilyn Monroe, la délicieuse Pier Angeli, Fernandel, Charles Vanel, la Rita Hayworth française : Nicole Maurey, la piquante Martine Carol, Danielle Darrieux, Merle Oberon, l'Italien Raf Vallone, la belle Virginia Mayo, Frank Sinatra, l'aguichante Yvonne de Carlo, la troublante Ava Gardner, Joan Crawford, etc...

En dehors du « Grand Jeu » de Robert Siodmak, la France présente « Avant le déluge » d'André Cayatte qui évoque le délicat problème de la responsabilité des parents, et « Sang et Lumière » de Georges Rouquier avec Daniel Gélin, Zsa-Zsa Gabor et Henri Vilbert.

Les Américains comptent beaucoup sur « Tant qu'il y aura des hommes », un film dur qui vient de glaner une série d'Oscars.

Montgomery Clift, Burt Lancaster, Frank Sinatra, Deborah Kerr et Donna Reed sont les protagonistes de cette remarquable production.

Un autre espoir des Américains est le premier CinémaScope en Eastmancolor « Les Chevaliers de la Table Ronde » de Richard Thorpe, avec Ava Gardner, Robert Taylor et Mel Ferrer.

Walt Disney a envoyé à Cannes son premier dessin animé en CinémaScope et son stéréophonique : « Zim ... zim ... boum ... boum » qui conte l'histoire de la musique à travers l'évolution des instruments inventés par les hommes pour rendre des sons harmonieux.

L'Italie s'amène avec « Une fille nommée Madeleine » d'Augusto Genina, avec la Suédoise Marta Toren, Jacques Sernas et Gino Cervi, « Chronique des Pauvres Amants », « Carrousel Napolitain » avec le danseur Antonio, les Ballets du Marquis de Cuevas, et Benjamino Gigli, « Amour dans la ville », « La patrouille perdue » et « Les Aventures de Caroline » avec Anna-Maria Ferrero et le comique transalpin Toto.

L'U.R.S.S. propose trois films de long métrage en couleurs : « Le Destin de Marina », « Skanderberg, le grand guerrier albanais » et « Les Maîtres du Ballet Russe ».

La Grande-Bretagne présente un film très curieux : « Les Kidnappers » dont l'action se déroule dans l'univers des rêves d'enfants.

L'Espagne fait chanter à Luis Mariano la sérénade à la brune Lolita Sevilla dans « L'aventurier de Séville ».

[*Lire la suite page* 58]



Auprès de l'Aga Khan, MICHELE MORGAN sourit à ses nombreux admirateurs.

Le dur du cinéma américain, ROBERT MITCHUM, un sourire railleur aux lèvres, entouré de deux belles, pénètre dans le Palais du Festival.



JEAN-PIERRE AUMONT arrive avec les deux plus charmantes femmes du cinéma français : EDWIGE FEUILLERE et MICHELE MORGAN.



LES NOUVELLES CHEVROLET
s'épanouissent partout!

Choisissez parmi les voitures favorites du Canada!





Les voici—les Chevrolet 1954, avec la fraîcheur et le pittoresque des fleurs de printemps! Le modèle de votre choix vous offrira un style plus élégant et un intérieur plus luxueux, aux couleurs harmonieuses. La nouvelle puissance de la Chevrolet vous fera bénéficier d'une meilleure performance et d'une grande économie d'essence. Vous pouvez obtenir, comme équipement facultatif à coût additionnel, toutes les caractéristiques automatiques que vous voulez . . . la transmission automatique Powerglide et la servo-direction sur tous les modèles, les commandes automatiques des glaces et du siège avant dans les modèles Bel Air et "Deux-Dix", et les servo-freins sur les modèles à Powerglide. Empressez-vous de voir votre marchand Pontiac où vous trouverez le plus beau choix de voitures que Chevrolet ait jamais offert!



SYMBOLE D'ÉPARGNE
CHEVROLET
EMBLÈME D'EXCELLENCE





De haute puissance pour la performance!
Construite pour l'économie!



Les

SWEET CAPS

toujours fraîches et **VRAIMENT DOUCES!**

SI VOUS DESIREZ fumer une cigarette douce, il faut qu'elle soit fraîche . . . parce que seule une cigarette fraîche peut être vraiment douce. Les Sweet Caps sortent fraîches de l'usine . . . arrivent fraîches chez votre marchand . . . et *vous* sont vendues fraîches! A cause de cette fraîcheur absolue, les Sweet Caps sont toutes uniformément douces. Faites des meilleurs tabacs et du papier le plus pur, les Sweet Caps seront toujours vos cigarettes préférées!



"Seule une cigarette fraîche peut être vraiment douce" . . . *la première des cigarettes canadiennes — depuis 1887*

BOUT de LIÈGE ou UNI

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Benjamin Flower était un journaliste progressif anglais qui mourut en 1829. Il avait deux filles qui inspirèrent une grande admiration au poète Robert Browning ; l'une d'elles, Sarah se consacra aux oeuvres pieuses et devait plus tard écrire des psaumes dont l'un devint célèbre : *Nearer my God to Thee.*

La pêche électrique se pratique en Angleterre, en France, en Suède, en Allemagne et en Amérique. Il s'agit de retirer des cours d'eau les destructeurs : brochets, anguilles, poissons-chats, pour les transporter dans d'autres rivières où leur présence est utile. Entre les mains des braconniers l'*électrode* serait une arme terrible.

Le maréchal Foch, qui était également, on le sait, field-marshall de Grande-Bretagne, aura désormais sa statue à Londres, dans le Lower Grosvenor Garden. Elle vient d'être inaugurée par M. Massigli, ambassadeur de France.

•

Les femmes mariées de Muscat, en Arabie, sont obligées par la tradition de porter une sorte de masque composé de plusieurs bandes d'acier barbelé. Ce masque a pour but de leur faire souvenir que toute leur vie elles sont et resteront les prisonnières de leur mari.

Dans la ville de Monrovia, capitale du Libéria, les inspecteurs de police ne disposent d'aucune voiture pour faire la chasse aux malfaiteurs. Aussi le chef de police utilise-t-il son avion personnel dans le louable dessein d'effrayer les coupables. On le voit souvent survoler les villages de réputation douteuse, rasant les panaches de cocotiers et effectuant des « piqués » sur le toit de chaume de certaines cases suspectes.

•

L'Ordre des Chevaliers de Malte a été fondé en 1099 par un croisé français. Il était souverain de l'Ile de Rhodes, avant d'en être chassé par Soliman le Magnifique ; il l'était de l'île de Malte avant qu'il n'en fût chassé par Bonaparte puis par les Anglais. L'Ordre de Malte est aujourd'hui réfugié à Rome et n'a plus d'autre patrie que la charité. Son prestige et ses ressources sont immenses : 60 hôpitaux et dispensaires disséminés à travers le monde, des trains ambulanciers, 65 avions avec lesquels il a pu, lors des inondations de Hollande, apporter rapidement aux sinistrés des milliers de couvertures et de vêtements chauds.

•

Une fabrique de spécialités de Hambourg va s'installer à Addis-Abéba. Le Négus, qui adore les saucisses allemandes, a prié Bonn de lui envoyer ses techniciens.

•

Ed et Ann Boyce de Détroit sont des chasseurs originaux. Ils se rendent au plus profond des forêts pour enregistrer les chants des oiseaux, les cris des animaux et même le bourdonnement des insectes. Ces disques sont ensuite vendus à des universités et à des musées qui les utilisent pour l'avancement et la connaissance des sciences naturelles.

•

Pour la première fois depuis la guerre, le nombre des ouvrages publiés en Angleterre n'a pas augmenté : le total pour 1953 a été de 18,257, contre 18,741, ce qui est d'ailleurs un assez joli total qui dépasse d'environ 6,000 celui des Etats-Unis. Il est aussi intéressant d'observer que le nombre des romans a diminué tandis que celui des ouvrages éducatifs et techniques triplait. Chose curieuse, les Britanniques, grands voyageurs pourtant devant l'Eternel, n'ont publié l'an passé que 149 livres de voyages.

•

Le crâne d'un énorme reptile, qui paraît plus grand que les plus grands reptiles de l'ère secondaire, et qui vivait il y a quelque 200 millions d'années, a été découvert en 1935, dans le Carco, province du Cap.

•

Buenos-Aires, capitale de l'Argentine, est bâtie dans une profonde brèche côtière, à 170 milles de la mer. Sa population est de 4,000,000 d'habitants, soit le quart de la population totale du pays.

•

Le regretté Duff Cooper, qui fut ambassadeur à Paris, avait écrit un livre sur Talleyrand, ou le « diable boiteux » est ressuscité avec autant de vérité que de sympathie. De Talleyrand, Duff Cooper disait malicieusement :

— Il boitait tout juste assez pour n'avoir pas à choisir sur quel pied danser.

•

Parmi les diamants célèbres, *Le Shah* pèse 88 carats et fut offert par un prince persan au tsar en 1829. Comme le fameux *Orloff*, *Le Shah* fait aujourd'hui partie du trésor de l'Union Soviétique.



Pour un cadeau qui sera apprécié, adressez-vous à votre bijoutier



Les parents s'y connaissent aussi . . .

. . . et ils n'achètent, pour les jeunes, que les meilleures montres parmi les modèles les plus récents. C'est de Suisse que viennent les dernières nouveautés: montres automatiques ou calendrier, et chronomètres. Votre bijoutier expert offre un choix complet des plus nouvelles montres suisses.

Les Fabricants Suisses d'Horlogerie

POUR LE CHOIX D'UNE BONNE MONTRE SUISSE, FIEZ-VOUS À VOTRE BIJOUTIER

FÉDÉRATION SUISSE FABRICANTS D'HORLOGERIE

LA MESURE DU TEMPS—UN ART PROPRE AUX Suisses



Il y a tant de choix chez votre bijoutier, qui vous suggère le modèle idéal pour chaque cas! Les meilleures montres suisses à ancre empierrée offrent le maximum de variété, de valeur et de précision.

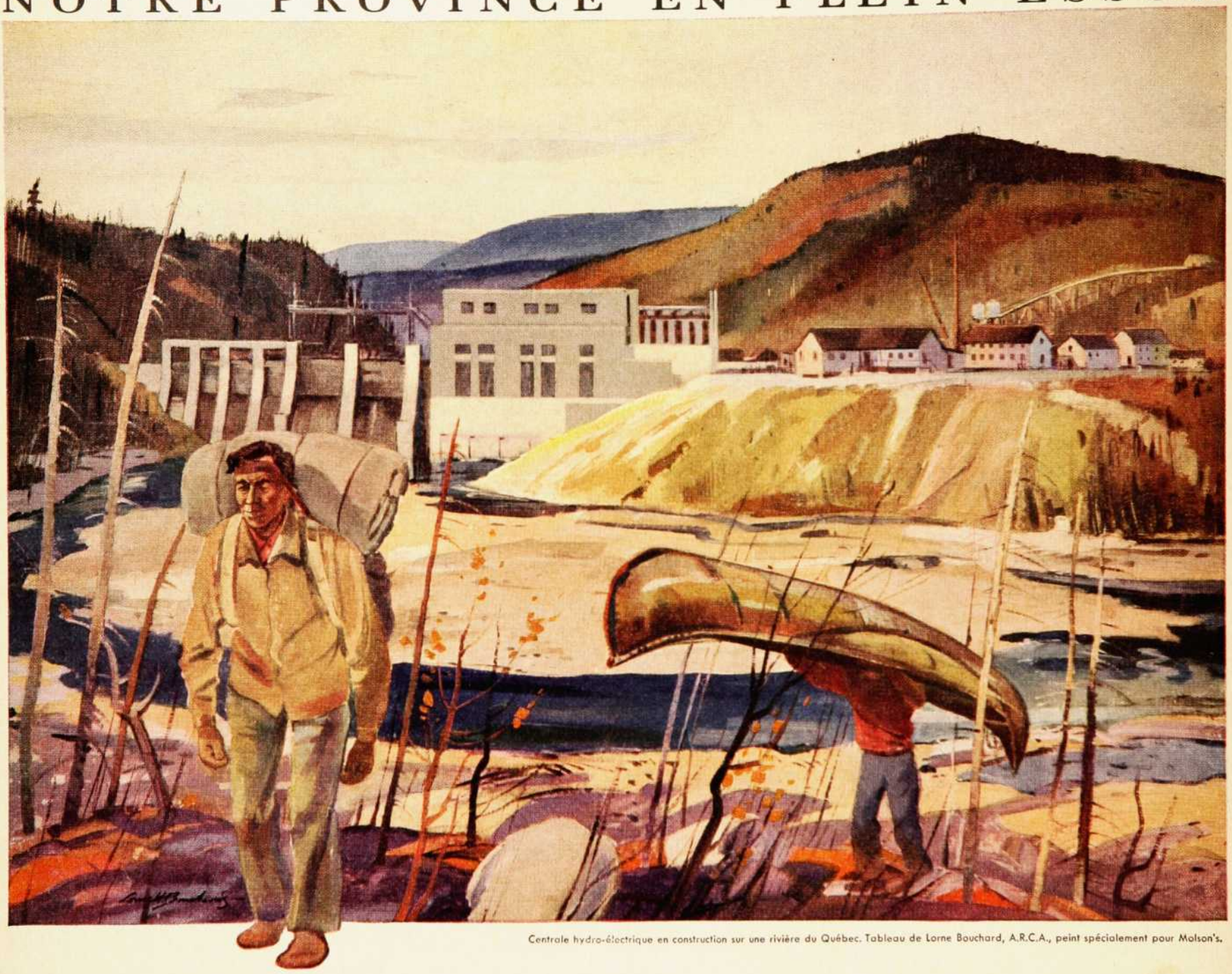


C'est la perfection de leur mécanisme qui permet de donner aux montres suisses leur incomparable beauté. Votre bijoutier sait ce que ces montres doivent à trois siècles de perfection artisanale.



La plupart des bijoutiers portent eux-mêmes de bonnes montres suisses. Pourquoi? Pour bien des raisons, entre autres parce que ces montres sont faciles à entretenir de façon économique et rapide.

NOTRE PROVINCE EN PLEIN ESSOR



Centrale hydro-électrique en construction sur une rivière du Québec. Tableau de Lorne Bouchard, A.R.C.A., peint spécialement pour Molson's.

Pour que le Québec continue de grandir...

Chaque année voit de nouvelles usines hydro-électriques s'ériger le long des rivières de la province de Québec. De plus en plus, les fabuleuses ressources d'énergie de notre province sont mises au service d'une industrie en plein essor.

Parmi les plus remarquables réalisations récentes, citons: deux nouvelles usines sur la Peribonka; une autre sur la Manicouagan; de nouvelles génératrices géantes à Beauharnois; le détournement du cours supérieur de la Megiscane et de la Susie pour augmenter le débit d'eau des stations hydro-électriques du St-Maurice. Le plus spectaculaire des projets en voie de réalisation est celui de la Bersimis; le potentiel d'énergie dépasse 1 million et demi de CV dont une partie sera "transportée" à Québec, une autre vers les champs aurifères de Chibougamau, et une troisième jusqu'en Gaspésie (par câble géant sous le St-Laurent).

L'énergie hydro-électrique produite par notre province s'élève déjà à près de huit millions de CV, plus de la moitié de la production totale du Canada, et le potentiel est presque illimité. Cette richesse est l'une des meilleures garanties de l'avenir du Québec, et c'est ce qui explique la multiplication et l'expansion constante de ses industries. Ces progrès sensationnels ouvrent aux jeunes Canadiens des horizons nouveaux et fournissent à leur initiative et à leur énergie un vaste champ d'action.

Cette réclame fait partie d'une série publiée par

Molson's

pour célébrer le magnifique développement de la province de Québec

Confession d'un ex-noceur

La rançon de l'insouciance

Nouvelle de DUMONTY *

Je ne m'étais jamais préoccupé de savoir si l'économie de mes amours était bien organisée.

On vit comme ça durant des mois, des années, au jour le jour, insouciant du lendemain...

On ne pense pas à peser les conséquences des actes que l'on pose...

Et un jour, quand on veut faire le point, établir le compte, on s'aperçoit qu'on a abusé d'un capital et qu'il ne reste plus de réserve.

J'ai commencé ma vie amoureuse à vingt ans alors que j'étais étudiant en philosophie, au collège des Jésuites.

Ça n'avait été qu'une amourette passagère. Je crus mourir de peine le jour où Lucienne me signifia qu'elle quittait le Canada pour rejoindre sa tante aux Etats-Unis. Elle venait de perdre sa mère et n'avait plus que cette parente pour la recueillir.

Au bout de quelques jours je m'aperçus que les racines du sentiment que j'éprouvais pour elle n'étaient pas tellement profondes.

Je continuai de vivre et de penser sans être obsédé par son souvenir comme je le craignais aux premiers jours. Il n'y avait pas si longtemps que j'avais fini mes études de lettres et j'étais encore imbu des écrits romantiques.

Au cours de ma vie d'étudiant, je fis les choses assez sérieusement. J'eus bien quelques aventures mais qui n'entamèrent pas le fond de ma capacité d'aimer.

Je m'épris de façon passionnée pour la carrière à laquelle je me destinais : le génie civil.

C'est après ma deuxième année de pratique du génie, à vingt-six ans, que je perdis le sens des responsabilités en cet ordre de choses.

J'avais eu une déception ! Inutile d'en parler, elle n'est d'aucun poids dans la présente confidence.

Ce qui importe c'est de souligner l'insouciance avec laquelle je me mis à vivre après cette déception. Je n'ai pas su réagir comme il convenait.

J'étais établi solidement en position dans une compagnie qui s'occupait de services publics et j'avais mes soirées libres.

Je croyais qu'il n'était rien de mieux à faire que de me la couler douce. Les choses sérieuses, j'aurais bien le temps d'y penser plus tard. Je ne dis pas que je n'étais pas sérieux au travail ! J'accomplissais correctement ma tâche. Mais sans zèle !

C'était en amour que je n'étais pas sérieux.

Mariette lundi, Gisèle mardi et Lucienne le mercredi !...

Il y avait certes des soirs où fatigué de la veille je me couchais à bonne heure. Il y en avait d'autres encore où je me rendais visiter mes parents.

Mon frère aîné, qui s'occupait de psychologie, m'avait bien mis la puce à l'oreille, un jour que je le rencontrai chez nous.

— Que fais-tu de ta vie ? m'avait-il demandé, à brûle-pourpoint.

— Drôle de question ! m'exclamai-je, intrigué. Tu le sais ! ...

— Non ! Je n'en sais rien.

— Allons donc ! protestai-je en riant. Tu connais mes occupations !

— Précisément ! Je connais tes occupations, mais non tes préoccupations !

— Mais je n'en ai pas ! Pourquoi voudrais-tu que je sois préoccupé ?

— Je veux dire, mon cher André, que je ne sais pas à quoi tu es attaché, ni encore moins, à qui, à quelle personne tu t'intéresses.

— Tu voudrais savoir si j'ai un centre d'intérêt, comme vous dites vous autres les psychologues ! lui dis-je en riant.

— Oui ! Mais remarque bien que je ne veux pas être indiscret.

— Eh bien ! Je n'en ai pas en dehors de ma profession.

— Que fais-tu de tes nombreuses soirées ?

— Je vis selon les circonstances.

— Tu n'es pas en amour ?

— Non ! Ça m'a passé ce genre d'extravagance !

— Ah ! fit-il surpris mais pas trop. Tu te consoles avec l'une, des ennuis que te cause l'autre ?

— Je ne me laisse pas causer d'ennuis ! C'est beaucoup plus simple.

— Tu vas me laisser croire que tu peux ainsi t'amuser de la compagnie des [*Lire la suite page* 62]

Il ne faut pas jouer avec l'amour, sinon, il se joue de nous à son tour !

Dessin de
JEAN MILLET





Histoire fantastique, hallucinante, qui se déroule en plein désert, dans la montagne des "démons"...

Un roman d'aventures par DRAHCA

LA MONTAGNE HANTÉE

"Voyons, Gilberte, ce n'est pas sérieux... Après six semaines passées dans le désert... vouloir aller plus loin encore...

— Mais André, ce voyage sera unique dans notre existence. Il a fallu cette obligation de vous rendre dans le Sud-Algérien, pour que vous désiriez vous-même venir à Ouargla. Autant pour connaître le Sahara que pour voir votre cousin qui s'y trouve en garnison...

— Tout ceci est exact, mais je ne vois pas la nécessité de nous éloigner davantage.

— Amguid est une oasis merveilleuse... assure-t-on de toutes parts. Allons-y, André. Ce sera la dernière étape.

— Enfin... si vous le désirez tellement... Je ne veux pas que toute notre vie vous me reprochiez d'avoir refusé de vous y conduire. Nous irons donc... mais si, toutefois, on m'assure que la région est calme, et que quelque attaque de pillards n'est pas à redouter.

— Merci... dit gentiment Gilberte.

Elle était conquise par le désert. Elle supportait avec la meilleure humeur du monde, l'inconfort, la chaleur excessive, la fatigue d'un climat terrible, la privation de tout ce qui avait fait, jusque-là, l'agrément de sa vie de Parisienne élégante et riche. Elle eût voulu demeurer encore longtemps en Afrique, mais les affaires d'André, ingénieur, attaché à une très importante usine, allaient le ramener prochainement à Paris.

Mais avant de regagner l'Europe, Gilberte désirait ardemment aller jusqu'à Amguid, l'oasis radieuse, en pleine Afrique noire, tout près du Tassili des Touareg Ajjer.

André Carly, jeune et robuste garçon de trente ans, avait jusqu'alors refusé de se laisser convaincre. Il savait le pays peu sûr et que leur randonnée solitaire comporterait des risques sérieux. Mais Gilberte était tenace et courageuse. Elle ne perdit aucune occasion d'insister, de vanter la beauté réputée de l'oasis d'Amguid, le caractère sauvage et paisible à la fois du site.

— On ne signale plus d'incursions fâcheuses, et les « hommes de la montagne », ainsi que l'on appelle ceux qui ont leurs repaires dans les replis du Tassili, ne font plus parler d'eux... déclara le lendemain, en réponse aux questions d'André, son cousin, le Capitaine Roger Laurent, alors chef de poste à Ouargla.

— Nous pouvons donc nous risquer jusqu'à Amguid ?

Le Capitaine Laurent hésita un instant :

— Tu comptes donc aller là-bas avec Gilberte ?

— C'est surtout pour elle que je me décide à y aller. Elle a tant insisté... Vois-tu un danger particulier... ?

— Non... Cependant, l'excursion est longue... et les femmes sont émotives... A la moindre apparence d'attaque... à la moindre présence suspecte... ta femme risque de s'affoler...

— Ceci n'est pas à craindre de sa part. Elle est courageuse et crâne. D'ailleurs, ne viens-tu pas de dire que tout était calme ?

— Oui... Cependant, rien n'est jamais très sûr ici avec ces satanés pillards de la montagne. Toutefois,

comme leurs derniers rezzous leur ont coûté très cher, j'imagine que de quelque temps ils ne feront plus parler d'eux.

— Alors, le sort en est jeté. Nous partirons demain.

Le Capitaine Laurent sembla réfléchir. Il reprit :

— J'aurais voulu vous donner une escorte... Malheureusement, j'ai peu d'hommes au poste, ces temps-ci, un détachement ayant dû aller grossir momentanément la troupe d'un fort à l'ouest que l'on pensait menacé. Je ne saurais trop te recommander, André, d'être sans cesse en éveil.

La jeune femme témoigna la plus vive joie lorsque son mari, une demi-heure plus tard, lui annonça sa résolution de départ le lendemain matin.

— Roger va faire le nécessaire pour que les chevaux soient prêts, équipés pour la longue route, chargés des provisions indispensables pour cette randonnée de cinq à six jours. Départ à l'aube... Repos au milieu du jour. Arrivée à la fin de l'après-midi à Fort-Flatters où nous passerons la nuit. Demain, nous ne perdrons pas de temps et nous atteindrons, je l'espère avant la nuit, l'oasis dont vous rêvez.

— Je suis enchantée... déclara, pleine d'enthousiasme, la jeune femme. Quel beau souvenir nous ramènerons à Paris... Nos récits feront pâlir de jalousie tous nos amis...

André eut un sourire d'indulgence. La joie de sa femme le rendait lui-même heureux.

Ils étaient mariés depuis moins d'une année. Un mariage bien assorti au point de vue mondain. Un mariage d'amour ? Il eût été imprudent de l'affirmer. Mais leur entente était bonne, et peu à peu, sans doute, à la bonne camaraderie qui les unissait, succéderait l'amour.

— Quelle admirable journée... en dépit de la chaleur suffocante... déclara Gilberte, et quel plaisir de parcourir cette solitude. Comme les montagnes paraissaient proches... Et pour les indigènes qui vous paraissent si redoutables... avouez qu'ils sont totalement invisibles.

— Ne vous réjouissez pas trop vite... Nous n'avons quitté Ouargla que depuis quelques heures... N'êtes-vous pas trop fatiguée ? Il sera bientôt temps de nous arrêter pour la sieste. Le soleil est haut sur l'horizon...

En effet, la chaleur devenait accablante. Ils descendirent de leurs montures, dressèrent la petite tente qu'ils avaient emportée, s'étendirent à son ombre, s'endormirent.

•

Le soir, et sans aucun incident, ils arrivèrent à Fort-Flatters où dès qu'ils furent signalés, des préparatifs joyeux furent faits pour les recevoir.

L'accueil que firent aux deux excursionnistes les officiers et les hommes du bordj fut chaleureux.

— Lieutenant Bernard Divraie... se présenta un jeune officier de spahi. Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue ; nous vous attendions ; mon camarade Roger Laurent nous a prévenus par sans-fil de votre arrivée. Votre cousin, n'est-ce pas, Monsieur ?

— Oui. Je lui suis reconnaissant de nous avoir annoncés. Mais, ne sommes-nous pas indiscrets...

— Indiscrets... Nous ne vous remercierons jamais assez du plaisir qu'apporte votre venue à des exilés de notre sorte. Vous comptez aller jusqu'à l'oasis d'Amguid, je crois ?

— Oui. Pensez-vous que ce soit imprudent ?

Gilberte se mit à rire.

Le jeune officier sourit et se tourna vers elle :

— Je désire vous donner confiance, Madame... dit-il. Cependant, il sera sage d'observer sans cesse, tandis que vous approcherez d'Amguid... et d'autant plus que vous en approcherez. Vous comptez repasser par ici... quand ? demanda-t-il s'adressant alors à André.

— Eh bien... nous serons demain soir à l'oasis... Je ne pourrai en arracher ma femme avant le lendemain... peut-être même sur le lendemain au matin. Nous repasserons chez vous... lundi soir.

— Vous serez, pour la seconde fois, les bienvenus. Si vous étiez en retard... Nous irions au-devant de vous...

— Oui, si nous n'étions pas de retour lundi soir... Il serait utile de venir à notre recherche.

— Comptez sur nous... Mais trêve de considérations fâcheuses, et faisons honneur au dîner que nos cuistots ont préparé en votre honneur. Le préposé à la cave a dû, j'imagine, choisir quelques bonnes bouteilles dans notre petite provision. Pour une fois que nous avons la visite d'une dame... Il faut fêter l'événement.

Leurs paroles sonores, leurs rires joyeux, se répercutèrent dans le calme désertique du soir.

•

— Amguid... Amguid est proche... Voici les roches noires à reflets bleus dont on nous a tant vanté la grandiose beauté... Voici les lauriers roses emmêlés dans un extraordinaire fouillis... Et plus loin, l'entassement de roches qui d'ici, paraissent dorées...

— Que c'est beau et inimaginable... déclara avec enthousiasme Gilberte, en réponse à son mari.

Soudain, le couloir, après un coude brusque, déboucha des roches, et le plus splendide paysage se montra à leurs yeux.

— Oh !... cria cette fois la jeune femme, splendide, merveilleux !

— Vous n'aurez bientôt plus d'adjectifs à votre disposition, dit, gentiment moqueur, André. Mais là, je m'associe à votre admiration. C'est magnifique !

Et derrière... Derrière l'oasis proprement dite, des plans successifs de montagnes formant en tout une sorte de pyramide où se jouaient toutes les nuances des plus pâles aux plus foncées, du bleu clair au rouge sombre, du vert vif au jaune ardent...

— Cela ne vous effraie-t-il pas, Gilberte ? demanda, avec un sourire, André.

— Non... fit-elle en secouant sa tête bouclée qu'un casque blanc protégeait. Non. Je crois aux bons génies... Je suis à Amguid... N'est-ce pas une preuve qu'ils me protègent ?

— Sans doute avez-vous eu raison de vouloir venir jusqu'ici... murmura André. Quelle beauté !

Il semblait perdre quelque chose de son habituel sang-froid. Lorsqu'ils eurent atteint le bord du lac, qu'ils eurent dressé sous les palmiers, leur tente, il prit la main de sa femme, la pressa tendrement :

— Gilberte, quoi qu'il advienne, cette journée restera pour chacun de nous un grand souvenir, n'est-ce pas ?

Elle le regarda, intriguée.

— Mais que peut-il nous arriver ? Que voulez-vous dire, André ? Nous avons atteint notre but... et tout est si délicieusement apaisé ici ?

— Sait-on jamais ?... murmura-t-il.

Il y avait une note de mélancolie dans sa voix, et comme le pressentiment de choses redoutables.

— André... fit-elle se pressant contre lui avec une tendresse nouvelle, pourquoi ce ton de doute ?

Il prit sa main et la baisa :

— Vous avez raison... dit-il. L'heure est belle, exceptionnelle. Jouissons-en pleinement...

II

Sous la tente dressée au bord du lac, ils s'étaient profondément endormis.

La longue étape à cheval avait fatigué autant André que Gilberte. Ils souhaitaient récupérer toutes leurs forces avant de reprendre le chemin du retour.

Pendant longtemps, rien ne vint troubler le calme du désert. Puis, alors que la nuit très claire allait faire place au début de l'aurore, les chevaux attachés sous les arbres, hennirent.

Alors, des ombres suspectes se glissèrent aux abords de la tente, pénétrèrent silencieusement à l'intérieur.

André dont le sommeil était sans doute moins profond que celui de sa femme, s'éveilla, alerté par de légers frôlements contre la toile de la tente.

D'un bond, il fut debout, lorsqu'une silhouette sombre se détacha entre les panneaux de fermeture.

Il n'eut le temps ni de crier ni de se défendre. Une main brutale le bâillonnait tandis qu'il se sentait soulevé et porté au-dehors.

Les deux chevaux détachés, leur harnachement vérifié et assurées les armes et les charges qu'ils portaient, les hommes — une dizaine dont deux seulement avaient pénétré sous la tente — remontèrent sur leurs chameaux qui les avaient amenés.

Devant l'un des hommes vêtus de cotonnades foncées, le visage voilé du *litham bleu* — sorte d'écharpe enroulée autour de la tête et ne laissant découverts que les yeux — André avait été jeté, toujours bâillonné et paralysé par des cordes rapidement serrées autour du corps.

Le tout avait duré quelques minutes à peine.

Gilberte n'avait rien entendu.

•

Au matin du lundi, le Lieutenant Bernard Divraie déclara :

— Nos visiteurs de l'autre jour seront ici ce soir, si rien n'est venu troubler leurs projets. Nous allons leur préparer une belle réception... une vraie *diffa*, n'est-ce pas, mes amis ?

Vers le soir, chaque officier, rasé de frais, pomponné autant qu'il était possible, guetta, sur le chemin venant du sud, les silhouettes des deux cavaliers. Mais le soleil était près d'atteindre l'horizon sans que rien n'ait apparu sur l'immensité grise.

— Je commence à être inquiet... murmura l'officier, et le rôti de gazelle que nous avons au menu risque d'être desséché.

Une heure s'écoula, deux heures... Il fallut bien servir. Attendons demain.

Le lendemain l'attente fut encore vaine. Cette fois le Lieutenant n'eut plus beaucoup d'espoir :

— Il s'est passé quelque chose d'anormal, camarades. A l'aube quelques hommes et moi partirons en direction d'Amguid.

Un des jeunes officiers qui l'écoutaient dit à son tour :

— Un endroit bien inquiétant que cet Amguid, Lieutenant, vous ne l'ignorez pas. Que de légendes à son sujet courent le désert. Et il n'est pas un Saharien qui consente à parcourir la montagne qui se dresse derrière l'oasis...

— Oui, beaucoup de légendes... Vous le savez aussi, l'un des plus éminents explorateurs du Sahara l'a dit : « En fait de superstitions, les touareg dépassent tout ce que l'imagination la plus féconde peut inventer. » Espérons que tout ce qu'ils attribuent de maléfices aux montagnes d'Amguid est un produit de cette seule imagination.

— Qui sait ?... murmura le sous-lieutenant. Le proverbe le dit : « Il n'y a pas de fumée sans feu... ».

— Pour le moment, mon vieux. il s'agit de secourir M. et Mme Carly. Trêve de discours, et allons organiser notre expédition. Je vais tâcher d'alerter aussi mon camarade Laurent, d'Ouargla. Si, comme je le redoute, il s'agit d'un méfait des hommes de la montagne, son aide nous sera, sans doute, nécessaire.

•

Un rayon de clarté plus vive tira Gilberte de son pesant sommeil. Elle ouvrit les yeux, s'étira...

— J'ai dormi comme une brute... murmura-t-elle. Que de temps perdu alors que, dehors, le site est merveilleux. André a été plus sage... Lui, il est déjà sorti.

Elle venait de voir que sur la couchette voisine, personne ne reposait plus. Evidemment, André n'avait pas voulu la réveiller mais il était allé contempler la splendeur de l'oasis.

Elle abandonna le mince matelas sur lequel elle avait reposé, agrandit l'ouverture de la tente.

— Mais où est donc André... se dit la jeune femme qui n'apercevait pas la silhouette de son mari.

Elle appela :

— André... André...

Aucune réponse. Elle parcourut le bord du petit lac, gagna l'endroit où les chevaux avaient été attachés sous les arbres...

Mais les chevaux n'étaient plus là.

— Ah çà, que se passe-t-il ?... murmura Gilberte que l'inquiétude envahissait.

DE LA FENETRE

J'ai poussé ma table tout près
De la croisée...
Le jardin brille de rosée,
Le vent est frais.

Une branche grimpe et s'étire
Le long du mur ;
Juste à sa pointe, un bouton mûr
Semble un sourire.

Je le regarde longuement,
Puis je me penche...
Ma plume sur la page blanche
Traîne un moment.

A quoi bon ?... Quel mot pourrait être
Assez léger ?...
Un rayon d'or vient voltiger
Sur la fenêtre.

Ta robe apparaît, disparaît,
Dans le feuillage
Et laisse en moi comme un sillage
De clair regret...

Je regarde à travers les branches
Luire un peu d'eau...
Tu reviens avec un fardeau
De roses blanches.

ANDRÉ RIVOIRE.

Maintenant ils veulent tous tondre le gazon



TAILLE PRÈS DES MURS ET ARBRES

ROUES DÉPORTÉES PAS DE DÉRACINEMENT

LÉGÈRE

AVEC MOTEUR IRON-HORSE

4 HAUTEURS DE COUPE

COUPE DE 18"

L'EMBRAYAGE PROTÈGE LA LAME

CHASSE-HERBE ÉTUDIÉ—PAS DE BOURRAGE NI DE RATELAGE

COFFRE EN ALUMINIUM ANTI-ROUILLE

MANCHE DÉTACHABLE EN 2 PIÈCES

FABRICATION CANADIENNE

ACCESSOIRE PULVÉRISATEUR DE FEUILLES

C'est si rapide— si facile— si amusant avec

LAWN-BOY

La tondeuse rotative à moteur la plus populaire au Canada

Grace a l'action rotative sensationnelle de Lawn-Boy, tondre le gazon est un vrai plaisir, vous passez une fois et c'est tout! — l'herbe haute, les mauvaises herbes tenaces disparaissent, laissant une pelouse veloutee. Et Lawn-Boy taille tout pres des arbres, des murs, des clotures — pulverise et repand uniformement l'herbe coupee—ne laisse rien a rateler. Lawn-Boy supprime pour toujours la corvee du tondage de gazon! Quand vous achetez une Lawn-Boy, vous pouvez compter sur une qualite et un service impeccables.

Machine bien équilibrée, Lawn-Boy est actionnée par le célèbre moteur à 2 temps Iron-Horse construit avec précision en vue d'un long service sans ennuis. Demandez aujourd'hui nos dépliants GRATUITS!

$95.00 seulement chez les bons marchands partout



OUTBOARD, MARINE & Manufacturing Co., of Canada, Ltd.
Peterborough Canada

Aussi fabricants des moteurs hors bord Johnson, Evinrude et Elto et des moteurs à essence Iron-Horse.

VENTE ET SERVICE DANS VOTRE LOCALITÉ

-2-LB-

Il n'est pas possible qu'André se soit éloigné sans me prévenir.

Tout à coup elle remarqua sur le sable des empreintes de pas nombreux et emmêlés, et les traces de plusieurs chevaux. Du moins crut-elle qu'il s'agissait uniquement de chevaux, son expérience en la matière étant des plus minces.

— Enlevé... André a été enlevé par des hommes de la montagne. Les empreintes se dirigent vers les défilés rocheux... Que faire, mon Dieu, que faire ?...

André ? Qu'en avait-on fait ?... Où était-il ? Si du moins, elle pouvait suivre sa piste... le rejoindre...

Machinalement, comme une automate, sans songer au mystérieux danger qu'elle affrontait, elle se mit à suivre les traces que le sable, toujours humide auprès du lac, avait conservées.

Elle arriva aux premières roches... Là, elle vit, sur le sol, une tache claire. Elle se baissa...

— Le mouchoir d'André, dit-elle... le mouchoir qu'il portait dans la poche de son blouson. Pas de doute... Il est passé par là...

Sans réfléchir, entraînée elle n'eût su dire par quelle force inconsciente, elle continua de marcher, de s'enfoncer dans la montagne.

Gilberte avait un caractère décidé et elle n'était pas du tout poltronne ; cependant si elle avait réfléchi, elle serait demeurée au bord du lac, attendant un secours qui, très probablement lui viendrait de Fort-Flatters où ne les voyant pas revenir le Lieutenant Divraie s'inquiéterait d'André et d'elle.

. . . . . .

Le sol allait en pente, maintenant, une pente rapide qui paraissait conduire sous terre. Au-dessus de sa tête, Gilberte ne voyait plus qu'une étroite bande de ciel. Puis, brusquement, après un passage en déclivité plus grand encore, elle se trouva dans l'obscurité. Elle hésita... Ne vaudrait-il pas mieux revenir en arrière ? Que ferait-elle si elle ne distinguait plus son chemin ?

Ce fut alors qu'une plainte s'éleva, plainte douce, gémissement dont elle n'aurait pu dire s'il était proche ou lointain...

Elle était immobile... son coeur battant à grands coups. Qui gémissait ainsi ? André ?...

Elle voulait savoir... Elle voulait savoir... Elle fit un pas en avant.

Mais la plainte s'accentuait, se multipliait... Des sifflements, des cris étouffés, d'étranges murmures... l'accompagnaient.

L'angoisse se faisait plus grande chez la jeune femme. Ses nerfs subissaient une tension affreuse... Cette plainte de la montagne n'avait plus rien d'humain... Elle songea tout à coup à ce qu'elle avait entendu raconter, depuis qu'elle était en Afrique, des superstitions Touareg...

Gilberte fit encore quelques pas en avant. Elle était maintenant devant une paroi qui fermait le couloir. Mais, devant elle, sur cette paroi elle vit une étroite fente d'où venait une vive lumière...

Elle approcha, mit son oeil sur la fente même...

Alors, en même temps que la clarté venant de la grotte qui devait se trouver derrière la paroi, se faisait plus intense, la plainte de la montagne s'enfla... grandit, devint énorme.

Et ce que vit Gilberte, dans cette grotte où tout, (parois, voûtes, sol) était blanc, d'un blanc traversé de reflets roses et bleus, aussi de grandes traînées rouges comme si du sang y coulait, était si inattendu, si impressionnant, si incompréhensible et si plein de choses redoutables, que la jeune femme eut un brusque recul et, se détournant de sa route, tenta de revenir en arrière, n'ayant plus que le désir de s'enfuir, de retrouver l'air libre et le ciel lumineux.

Mais, dans le couloir, elle vit s'agiter des ombres, les unes claires, les autres sombres, tandis qu'une sorte de hululement se mêlait à la plainte lugubre et grandissante.

Alors, elle voulut courir, mais des ombres se mirent devant elle et, incapable de résister à l'horrible peur qui à présent la dominait, elle s'effondra, sans connaissance sur le sol.

III

Le soleil commençait à peine à s'élever sur l'horizon quand le Lieutenant Divraie monté sur son méhari, jeta un dernier coup d'oeil aux hommes qui l'accompagnaient.

— En route... dit-il.

Le petit détachement s'ébranla, prit de la vitesse. Divraie voulait arriver le plus tôt possible à Amguid. Il avait hâte de connaître les raisons du retard des Carly à regagner Fort-Flatters.

— Hamida... cria-t-il, s'adressant à l'un de ses hommes, un Saharien pur sang celui-là, tu connais bien les environs d'Amguid.

— Oui... m'n Liet'nant... dit-il. Mauvais Amguid.

— Pourquoi ?

— Mauvais endroits pour autres hommes.

— Mais pourquoi donc, tête de bourrique ?

— Djennoun... fit, à regret, le soldat.

Bernard Divraie se mit à rire :

— Oh ! alors, s'il est question de Djennoun... je comprends. Et si nous ne trouvons d'autres ennemis, je ne suis pas inquiet.

— Toi, mon Liet'nant, tort de rire... Djennoun puissants...

Mais Divraie, ayant pris quelque avance ne l'écoutait plus. Il inspectait la solitude absolue du désert. Il souhaitait rencontrer, lorsqu'ils approcheraient de l'oasis, quelque nomade qu'il pourrait interroger. Il savait qu'il n'y a point de lieu où les nouvelles cheminent plus vite que dans le désert. Le passage à Amguid de deux touristes devait être connu de tous les indigènes de la région... leur passage... et, peut-être, la mésaventure qui avait pu les atteindre.

Il était encore grand jour lorsqu'ils atteignirent l'oasis. Leur marche avait été rapide et ils auraient tout le temps de faire, avant la nuit, les constatations nécessaires, et, peut-être de commencer leurs recherches.

— Eh bien... c'est ce que je pensais... déclara quelques minutes après leur arrivée, le Lieutenant Divraie à Marcel Benoît le sergent qui l'avait accompagné, et en l'intelligence et le dévouement duquel il avait toute confiance, nos amis ont dû être attaqués. Ce n'est pas de leur plein gré qu'ils ont quitté leur campement.

Il montrait la tente abandonnée sans que rien n'y eût été mis en ordre. Il découvrit bien vite aussi les traces de piétinement d'hommes et de montures...

— Oh ! voici qui est plus curieux...

Bernard Divraie était un excellent observateur. Il venait d'apercevoir, à quelque distance des autres, les empreintes d'un pied plus petit, qui semblait manifestement avoir cheminé seul.

— Un pied de femme... murmura-t-il. Celui de Gilberte Carly, assurément. Je ne distingue pas celui de son mari, mêlé, certainement à ceux d'autres hommes. Lui a dû être enlevé...

— Hamida... dit-il au Targui, reste ici avec les méhara... Je crois que tu ne tiens pas à t'engager plus loin. Qu'un de tes camarades garde aussi les chameaux. Les autres, venez avec moi. Et attention : armes à portée de la main... Par-dessus tout, observez... Ah !... voilà du nouveau.

Il apercevait, se dirigeant vers le lac, venant du côté opposé aux montagnes, deux Touareg, le litham bleu recouvrant hermétiquement leur visage où seuls les yeux étaient visibles. Divraie se dirigea vers eux, seul.

Il savait un peu la langue temachak, la langue targuie. Les Touareg avaient fait mine de s'arrêter en le voyant, mais la nécessité pour eux de venir puiser de l'eau, les décida à continuer leur route.

— Campez-vous près d'ici ?... demanda Divraie.

Ils montrèrent le désert, dans la direction du nord.

— Connaissez-vous la montagne ?... demanda encore Divraie.

Ils eurent des gestes violents de dénégation :

— Non, non... Jamais dans la montagne.

— Y a-t-il des vôtres qui y vivent ?

L'un des deux hommes — un très jeune — se mit à trembler, tandis que l'autre ne cachait que difficilement sa terreur :

— Djennoun... murmura-t-il. Djennoun... Iffinen...

— Encore les Djennoun... les Iffinen... Les génies, les démons... Ces gens-là sont insupportables... avec leur crédulité. Nous ne pourrons obtenir aucun renseignement.

— Ils sont comme toi, ceux-là. Ils ne parlent que des Djennoun.

Comme il l'avait fait déjà, l'homme regarda son chef.

Il fit un signe aux hommes qui, attendaient. Tous prirent le chemin de la montagne, ce chemin qu'avait suivi — toute seule — Gilberte Carly.

•

Par la communication « sans-fil » qu'avaient échangée de leurs postes respectifs, le Lieutenant Bernard Divraie et le Capitaine Roger Laurent, il avait été convenu que ce dernier, accompagné de quelques hommes — des légionnaires résolus et inaccessibles à la peur — retrouverait à Amguid le groupe de Fort-Flatters.

Laurent avait une très vive affection pour son cousin, et il était sensible au charme et à la joliesse de Gilberte. Apprendre que les jeunes gens n'étaient pas revenus à Fort-Flatters à l'heure dite, que leur retard se prolongeait et que l'éventualité d'un incident fâcheux devait être envisagée, lui avait causé un réel bouleversement. Il avait aussitôt promis de s'organiser pour venir participer aux recherches.

Cependant, après sérieuse réflexion, il avait jugé préférable de gagner Amguid par une route en direction du sud-ouest, ce qui lui permettrait de parvenir sur le versant ouest du massif montagneux, tandis que son camarade serait à l'est.

•

Suivi par ses compagnons, le Sergent Marcel Benoît à ses côtés, Bernard Divraie avançait avec prudence et en observant attentivement les lieux, dans le couloir rocheux qui allait en pente d'abord douce, ensuite plus accentuée.

L'heure assez tardive à laquelle ils avaient atteint Amguid, rendait plus rapide l'arrivée de l'obscurité qu'elle ne l'avait été pour Gilberte. Assez vite ils durent allumer, oh ! très discrètement, des lampes de poche.

— Quel silence !... constata Divraie. C'est impressionnant.

Mais, à peine avait-il dit ces mots, qu'un long hululement vint les démentir. C'était comme une plainte sinistre, une plainte à laquelle, d'autres

[*Lire la suite page 20*]

"J'irais n'importe où pour pêcher", *dit Richard L. Carlton, d'Oakland, Californie.*



"Là-bas dans les montagnes, j'ai découvert un endroit merveilleux pour la pêche. La piste est couverte de gros cailloux qui touchent souvent la cuvette du carter de ma voiture. Mais mes pneus Atlas roulent là-dedans sans même une égratignure. C'est comme s'ils étaient faits de cuir d'éléphant!



"Pour relancer la truite, il faut parfois suivre de drôles de chemins. Mais la semelle large et plate des pneus Atlas assure toujours une traction efficace.



"Un jour, sur un chemin rocailleux, il me fallut une heure pour parcourir cinq milles. Heureusement qu'on peut se fier aux pneus Atlas!



"Une autre fois, dans une bourrasque terrible, toutes les autos glissaient hors de la route. Avec mes pneus Atlas, je pus passer sans difficulté!



"Si vous cherchez la sécurité, rien ne saurait mieux vous l'assurer que ces excellents pneus Atlas, prenez-en ma parole!"

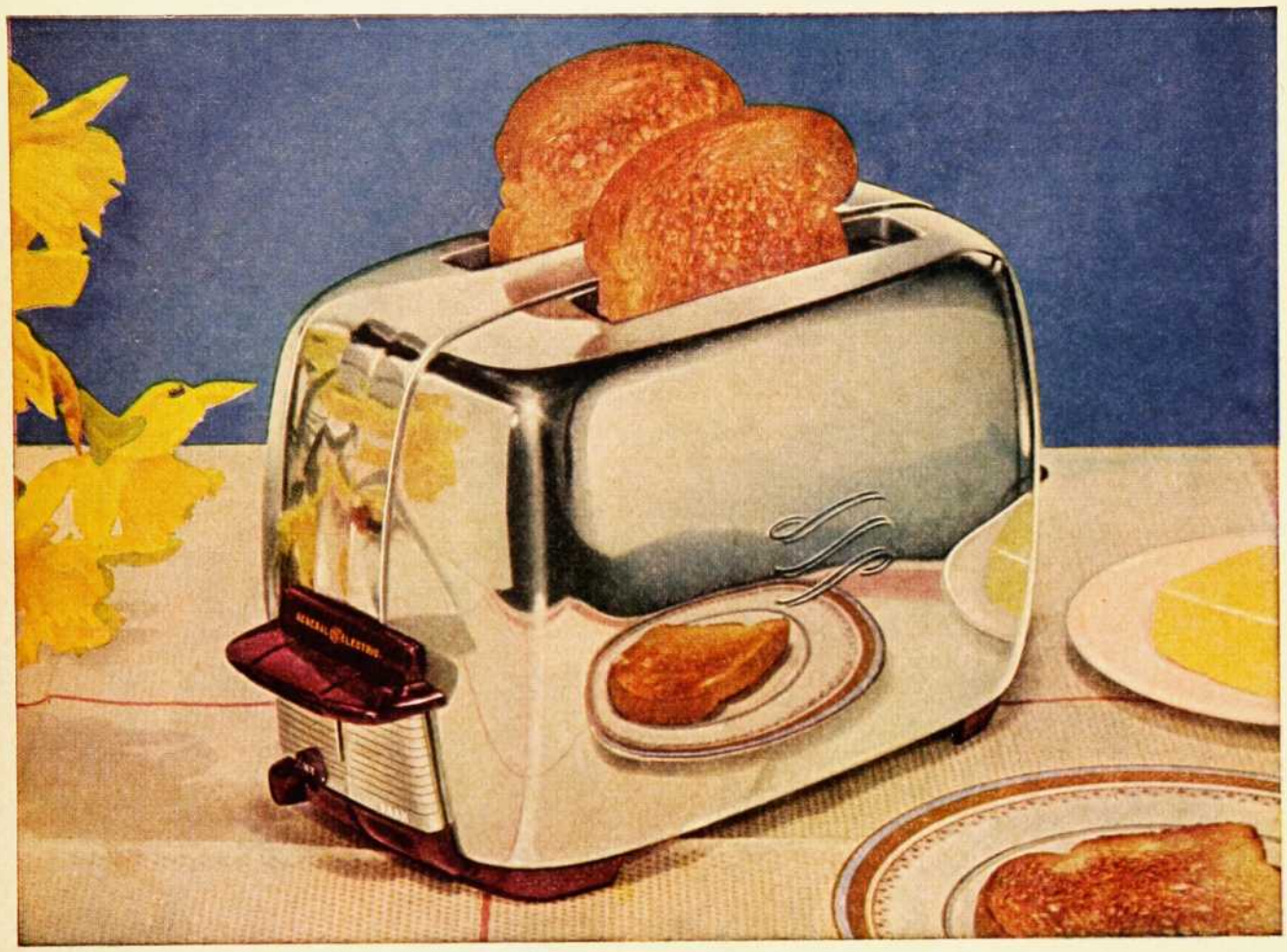


Pour une plus longue durée, choisissez des pneus et des chambres à air d'une résistance à toute épreuve. **Tout pneu Atlas est entièrement garanti, par écrit, par l'Imperial Oil Limited.**

TOUJOURS À VOTRE SERVICE — VENDEUR ESSO IMPERIAL — PARTOUT AU CANADA

*COPYRIGHT 1954, ATLAS SUPPLY COMPANY OF CANADA, LIMITED

DES RÔTIES TOUJOURS À VOTRE GOÛT



MAINTENANT—des rôties toujours à *votre* goût—brun pâle, moyen ou foncé. Une ou vingt—*chaque* rôtie aura la même couleur que vous aurez choisie sur le régulateur de la couleur, facile à régler.

Ce nouveau grille-pain moderne est silencieux et automatique. Un seul régulateur à la portée du doigt abaisse la tranche de pain et met l'appareil en circuit. Etant juste à point comme vous l'aimez, la rôtie remontera, le courant sera "coupé" . . . tout ceci automatiquement!

Superbe fini chromé facile à essuyer. Les poignées et la base faites de plastique résistante à la chaleur sont toujours froides au toucher . . . toujours froides pour la table.

LE NOUVEAU GRILLE-PAIN AUTOMATIQUE GENERAL ELECTRIC

Cabaret des miettes amovible vite nettoyé. Très bientôt, voyez le nouveau grille-pain automatique G-E chez votre marchand local!

$29.50

CANADIAN GENERAL ELECTRIC COMPANY LIMITED

LA MONTAGNE HANTEE

[*Suite de la page* 18]

plaintes, aussitôt, répondirent. Bernard avait éteint sa lampe... Il lui sembla voir, devant lui, dans la profondeur du couloir, des lueurs passer, s'accentuer, diminuer, disparaître.

— Il est heureux, marmonna-t-il, que je n'aie pas fait entrer ici Hamida, le Targui. Il mourrait de peur.

Lui-même était impressionné. Cependant, il avança encore.

Le couloir, tout à coup se ramifiait... Dans plusieurs sens d'autres conduits s'enfonçaient dans la roche. Bernard avait rallumé sa lampe. Il hésitait :

— Quelle direction faut-il prendre ?... murmura-t-il.

Il dirigea le rayon lumineux dans le chemin de droite. Il lui sembla que le fond de celui-ci était barré par une paroi de teinte très claire.

— Etrange... fit-il encore. Allons... Ça va, Benoît ? demanda-t-il à son sergent.

La voix lui parvint, un peu rauque.

— Oui, mon Lieutenant... Mais, je crois imprudent d'aller plus loin... Nous sommes si peu nombreux...

— Allons, Benoît, vous n'êtes pas troublé, je pense.

— No...n... répondit plus mollement encore le sergent.

Ils s'engagèrent à droite. Ils arrivèrent devant cette muraille de rochers dont les failles laissaient passer la lueur nacrée qu'avait découverte Gilberte. Bernard s'approcha davantage.

Que se passa-t-il alors ? Il eut l'impression d'être saisi à la gorge par un soudain étouffement, en même temps que l'odeur âcre du soufre et de l'éther mêlés parvenait à ses narines. Il voulut se cramponner à la paroi brillante. Une impression de brûlure intense arrêta son mouvement. Asphyxié, étourdi, il essaya de reculer : il n'en eut pas le temps.

En même temps qu'il perdait connaissance, il se sentit soulevé, emporté.

Dans un dernier réflexe, il cria :

— Benoît... partez... par...

Il crut entendre derrière lui une galopade, puis sombra dans l'inconscience.

IV

LE massif montagneux, partie du Tassili Ajjer, qui se dresse près d'Amguid, affecte la forme d'un croissant entourant d'un cercle incomplet l'oasis.

Tandis que le groupe venant de Fort-Flatters y accéderait par le centre de l'oasis, celui venant d'Ouargla, sous la conduite de Roger Laurent, l'aborderait par le versant opposé. Ce fut au matin, un jour après l'arrivée de son camarade Divraie, que ce groupe commandé par Laurent atteignit son but.

Une dizaine d'hommes le composaient. Plus prudent sans doute que Divraie, Laurent installa un campement véritable, et, avant de tenter une exploration du massif, voulut observer longuement les abords et les moindres incidents qui pourraient se produire alentour.

La journée se passa ainsi dans l'attente. Vers cinq heures du soir, l'officier eut l'extrême surprise de voir venir, comme paraissant avoir contourné le massif, un groupe de Touareg montés sur des méhara d'une couleur beige clair.

Ils s'avançaient au pas lent de leurs montures qu'ils paraissaient ne vouloir en rien accélérer. Laurent s'adressa à l'un de ses hommes dont l'origine était à coup sûr locale :

— Touareg blancs ?... demanda-t-il.

— Oui... dit l'homme.

— Demande-leur d'où ils viennent.

L'homme, non sans une certaine appréhension transmit la question.

— Ils disent qu'ils viennent du sud... à quatre lunes d'ici où se trouve leur tribu. Ils remontent vers Sebka pour vendre des tapis et trafiquer avec des caravanes.

Il y avait dans les paroles de l'homme certaines réticences qui surprirent le Capitaine Laurent :

— Tu as remarqué quelque chose, n'est-ce pas ? Quoi ?

L'homme hésita, puis se décida :

— Le chef... celui voilé de blanc... pas parlé... Faux targui.

— Faux targui... Mais quoi, alors ?

La caravane était déjà loin, les hommes ayant certainement fait marcher plus vite leurs montures. Après une nouvelle hésitation le soldat déclara :

— Quoi ? Pas savoir... Très voilé... Mains blanches... Son poignard... As-tu vu ? non ?... Pas un *teleq*... un poignard blanc.

— Et ses compagnons ?

Le soldat eut un haussement d'épaules :

— Difficile... Plusieurs vrais Touareg... Deux autres, les derniers qui portent sur les méhara des caisses... peut-être faux Touareg aussi...

— Je suis stupide... murmura-t-il pourtant. Ces hommes venaient d'au-delà la montagne. Ils la contournaient pour retrouver la piste du nord-ouest. Rien de commun avec ce qui nous amène ici.

Il revint à ses soldats auxquels il avait assigné des postes divers de surveillance.

— Demain quelques-uns d'entre vous me suivront pour pénétrer dans les rochers. Cette nuit, que les sentinelles

[*Lire la suite page* 32]

Pepsi-Cola ...un breuvage moderne

...le breuvage léger par excellence



AQUOI DOIT-ON cette allure pimpante qui fait que l'homme moderne a si bonne mine, que la femme d'aujourd'hui est si élégante, et que tous deux paraissent si jeunes, si pleins de vitalité d'année en année?

Eh bien, on le doit surtout au fait que les gens modernes ont soin de choisir des aliments et des breuvages qui ne sont pas trop riches.

Pepsi-Cola s'enorgueillit à juste titre de s'être conformé à la tendance générale. Pepsi est aujourd'hui un breuvage léger, pas trop sucré, et qui contient moins de calories.

Pepsi-Cola est le breuvage léger par excellence. Il est plus populaire que jamais auparavant parce qu'il rafraîchit sans alourdir.

Il est en vente partout...dans la populaire bouteille économique qui peut suffire pour deux personnes.

Buvez Pepsi-Cola—le breuvage qui rafraîchit sans alourdir!

Pepsi-Cola rafraîchit sans alourdir

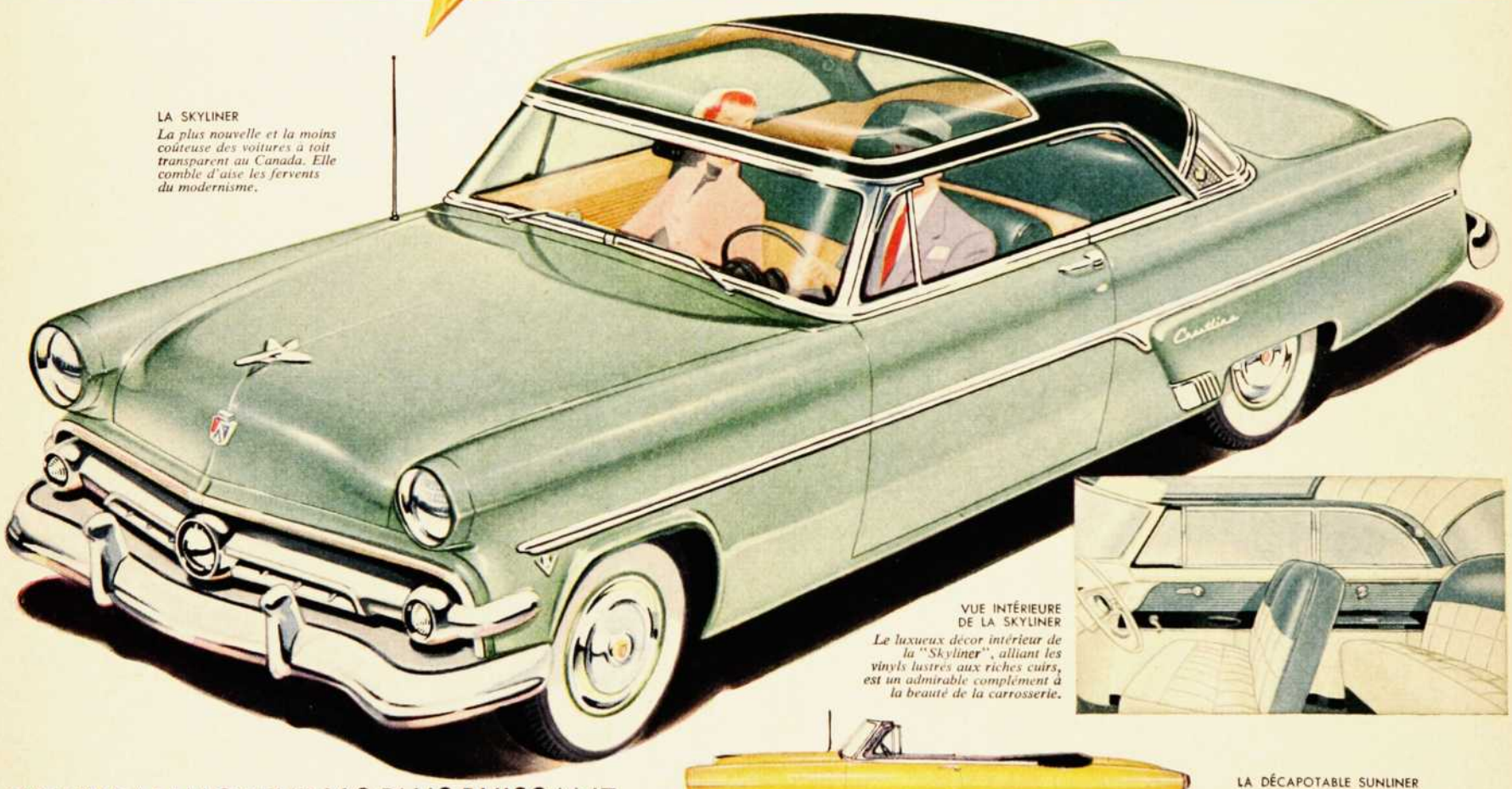
PEPSI-COLA

La super-technique Ford triomphe à nouveau !

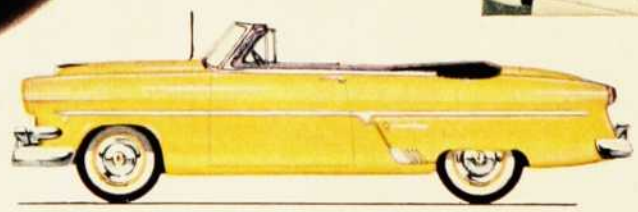
Elle a créé les plus élégants de tous les modèles de 1954...

les FORD V-8 de la série *Crestline*

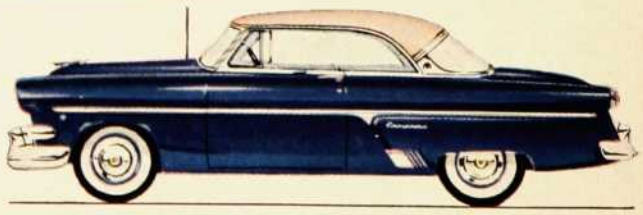
LA SKYLINER
La plus nouvelle et la moins coûteuse des voitures à toit transparent au Canada. Elle comble d'aise les fervents du modernisme.



VUE INTÉRIEURE DE LA SKYLINER
Le luxueux décor intérieur de la "Skyliner", alliant les vinyls lustrés aux riches cuirs, est un admirable complément à la beauté de la carrosserie.



LA DÉCAPOTABLE SUNLINER
L'élégante décapotable qui, en un instant, peut se transformer en un confortable sedan, au simple toucher d'un bouton.



LA VICTORIA
D'allure gracieuse et racée, elle permet de jouir du soleil et du grand air (comme dans une décapotable) tout en assurant le confort et la protection du sedan.

LE SEDAN-4 PORTIÈRES
Sa beauté et son élégance raffinée sont d'un goût irréprochable. C'est vraiment la plus belle voiture de sa catégorie, ainsi que la plus moderne.



NOUVEAU MOTEUR V-8 PLUS PUISSANT
assurant souplesse et sécurité sans précédent!

A nouveau, en 1954, Ford prend les devants grâce à la création des quatre merveilleux modèles de la série "Crestline"—les plus modernes, les plus élégantes voitures de leur catégorie. Pour actionner ces superbes voitures, Ford a aussi créé un nouveau moteur V-8 de 120 C.V.—une merveille de précision mécanique et de perfectionnement technique. C'est le plus puissant moteur qui ait jamais actionné la Ford . . . et il résulte de l'expérience acquise par le plus grand manufacturier de V-8 au Canada. Il assure une docilité plus grande, des accélérations plus rapides, une souplesse, une efficacité et une sécurité nettement sans précédent! Tant par sa beauté et sa puissance que par sa facilité de conduite, la Ford est *encore plus avantageuse en 1954!*

La Ford 1954, série "Customline"—*3 nouveaux modèles munis d'un moteur V-8 de 120 C.V.*
La Ford 1954, série "Mainline"—*3 nouveaux modèles munis d'un moteur V-8 de 110 C.V.*

Dispositifs automatiques qui suppriment tout effort au volant



Servo-freins*
Effleurez du pied la pédale des freins: vous obtenez des arrêts ouatés et rectilignes! La commande par le vide, alliée au système mécanique, assure une sécurité totale.



Servo-direction . . . Commande "Fordomatic"*
La servo-direction *Master-Guide* supprime l'effort requis pour tourner, reculer ou stationner; en outre, elle amortit l'effet des à-coups au volant. La commande *Fordomatic*, entièrement automatique, facilite la conduite en toutes circonstances.

*"Servo-direction, commande "Fordomatic" et servo-freins, facultatifs, moyennant supplément, sur certains modèles.

ENCORE PLUS AVANTAGEUSE EN 1954

Ford MONARCH **LE VENDEUR AUTORISÉ FORD VOUS INVITE À ESSAYER LA FORD**

DANS LE MONDE SPORTIF

par OSCAR MAJOR

PAS D'ENFANTS !

Un nouveau joueur des Royaux, de Montréal, est à la recherche d'un appartement de quatre pièces. Après quelques pourparlers avec le concierge, il avoue à ce dernier qu'il est père de deux enfants. Ou, plutôt, c'est le nouveau secrétaire de route, du club de baseball Montréal, le jeune et sympathique Bob Watt, qui lui parle ainsi. Ce Bob Watt veut et s'efforce de parler français. Jusqu'ici, il réussit assez bien. Tant mieux ! . . .

Le concierge lui répond : « Je ne peux vous louer, le règlement s'y oppose ! »

Le jeune Bob est complètement désemparé, car il lui faut trouver un logement pour l'un des joueurs des Royaux, père de deux enfants. C'est l'un de ses ennuis ! Quel crime commet-il ?

Au même instant, deux enfants dégringolent l'escalier.

— Et ceux-là ? fait Bob, assez vexé, s'exprimant en langue française, assez bien pour être compris, presque parfaitement.

On lui répondit ceci : Ce ne sont pas des enfants, monsieur, ce sont les fils du propriétaire !

Edifiant, n'est-ce pas ? Surtout, lorsque l'on sait que ce même proprio est l'un des plus fervents admirateurs du club de baseball Montréal ! Et, de plus, Canadien-français !

Si nous avions voix au chapitre, nous enverrions ce quidam, cousu d'or, aux galères, aux travaux forcés, où l'on a beaucoup à souffrir !

Heureusement, ce joueur a pu s'abriter sous de meilleurs cieux, quoiqu'il lui en coûtât un peu plus !

Dans un pays démocratique, ces choses, se répétant à coeur de jour, n'ont pas leur raison d'être, alors que le *monde honnête* se doit de perpétuer la race ! Sinon, tout disparaîtra, les millionnaires qui paient les salaires des joueurs de baseball, aussi !

Ces égoïstes ne prennent pas la peine de perdre une seule minute à méditer une vérité aussi simple, à moins que ça ne leur rapporte un tas d'écus !

Le jeune Bob Watt n'en peut, depuis, croire ses yeux de vingt et quelques années ! Ses prédécesseurs, feu Arthur Normandin, le brigadier Guy Gauvreau, Marcel Dufresne, Gerry Gosselin et Rhéaume Brisebois eurent à passer par des Fourches Caudines, à peu près analogues ! Il ne faut pas s'en faire ! Le monde est un éternel recommencement, qui tombe de Charybde en Scylla !

Grâce à Dieu, tous les propriétaires n'ont pas la même mentalité ! S'il en était ainsi, où irions-nous ? Dans le néant, sans plus !

Ceux qui ont des enfants ne demandent qu'à vivre, honnêtement. La plupart, du moins ! Ils ne demandent pas de faveurs, mais, en revanche, ils ne veulent pas qu'on les ostracise, qu'on coupe leurs ailes chrétiennes ! De tout temps, l'avenir ne repose-t-il pas sur la famille, quelle qu'en soit la nationalité ? Ces proprios mériteraient qu'on leur enlève, sans autre forme de procès, leurs domaines !

NON, PAS ÇA !

On a souvent remarqué que les hommes étaient le sujet de nombreuses contradictions. Les hommes aiment à taquiner le dieu Hasard. Ils sentent le besoin intime, au fond de leur âme, de gagner cinquante dollars à la suite d'une mise de deux dollars sur les chances de leurs chevaux favoris. Et cela, depuis des millénaires. Aujourd'hui, un grand nombre de femmes, malheureusement, imitent les hommes, non seulement dans la mauvaise habitude de parier sur les jeux de hasard...

Ont-ils ou ont-elles des chances de gonfler leurs goussets ? Non, dans une proportion de 90%, d'après les statistiques ! Seuls, les propriétaires des pistes de courses, possèdent ce privilège.

Cette année, cependant, nous croyons sincèrement, sans leur souhaiter, que les proprios des pistes de courses sous harnais du Parc Richelieu et de Blue Bonnets perdront de l'argent, au cours de la présente saison de six mois. Pourquoi ? Les amateurs, et ils sont nombreux, n'ont plus en poche l'argent nécessaire pour les enrichir !

Il aurait été si facile de tout arranger, pour le bien des deux parties en cause ! Soixante-quinze soirées de courses sous harnais, chacune ! Tel ne sera pas le cas, par entêtement. Et ce substantif n'est pas dans le dictionnaire pour rien !

Nous sommes surpris ! Pourquoi ? Même les plus grands saints ont eu l'humilité de reconnaître leurs infidélités ! Les proprios de ces deux pistes de courses ne sont pas de grands saints; malgré la possession de milliers de dollars, ils n'ont pas la volonté de reconnaître leur accroc au côté pratique !

Franchement, ça nous fait une certaine peine, car nous comptons, comme amis, quelques-uns d'entre eux !

POURQUOI NE PAS LEUR ELEVER UN MONUMENT IMPERISSABLE ?

Ouf ! Ça nous étouffe ! A chaque fois que nous faisons face à une monstruosité, c'est plus fort que nous, il nous faut rouspéter !

En ce monde de matérialisme outré, plusieurs gens de toutes les classes de la société raisonnent faux. Ils croient avoir le droit de piler sur les pieds de tout le monde, parce que leurs goussets sont remplis d'écus d'or. Comment les ont-ils gagnés ! C'est une autre histoire, qui n'est pas de notre domaine.

L'As des As des joueurs de hockey, Maurice Richard, du Canadien, n'a plus le droit de critiquer, dans les journaux, les tours d'acrobatie, les courbettes et les mouvements de contortionniste que doit faire, devant les grands mogols de la N.H.L., Jim Norris et Connie Smythe, le président de paille Clarence S. Campbell.

Maurice a dû, après s'être excusé forcément, déposer la somme de $1,000, promettant qu'il ne commettrait plus de *crime aussi pendable.*

Il s'est conformé religieusement aux exigences de ses supérieurs, puisque les dernières phrases de son dernier article furent les suivantes :

« Je regrette de vous quitter, car j'y trouvais un certain plaisir à exprimer des opinions personnelles des choses du hockey. On m'en refuse le droit. Je n'ai plus la liberté de parole. Comme joueur de hockey, je suis obligé d'obéir aux ordres de mes employeurs. Je ne juge pas leur décision, je laisse plutôt mes amis en juger. Peut-être plus tard, *quand je n'aurai pas les mains attachées derrière le dos,* reviendrai-je. Peut-être plus tôt qu'on ne le pense ! »

Maintenant, pourquoi les mogols de la N.H.L. n'imposent-ils pas une amende de $1,000 à Frank Selke, qui les a récemment critiqués, comme l'a fait Maurice Richard. Selke a dit : « Il semble y avoir une triple clique dans notre ligue : Connie Smythe-Clarence Campbell, Jim Norris (Détroit et Chicago), les Rangers de New-York remplis de compassion pour le Toronto. Les Canadiens et le Boston passent au dernier rang ».

Toutefois, Frank Selke, par mesure de précaution, respecte le désir de la majorité. Vous ne trouvez pas la sauce un peu forte ?

Et le dessert ! Ken McKenzie, éditeur du *Hockey News,* de Montréal, qui remplit à la fois les fonctions de publiciste de la N.H.L., comme un pied, a écrit que la stratégie de Dick Irvin, dans les joutes de la Coupe Davis de 1954, fut de seconde zone. Quelle monstruosité ! Et nous l'écrivons, sans la moindre touche d'exagération ! S'il eût fallu qu'un membre du Canadien écrivît une semblable bourde monumentale, le consortium de la N.H.L. l'aurait contraint de traverser à la nage la Mer Rouge, sans avaler une seule goutte d'eau !

Et, à la dernière minute, les pontifes de la N.H.L. n'avait pas encore posé de muselière sur l'appendice nasal de Ken McKenzie, qui connaît son hockey autant que vous pouvez maîtriser la trigonométrie !

Nous avons l'impression, et ce depuis près de 35 ans, que bon nombre de promoteurs d'événements sportifs de toutes sortes, tant au Canada qu'aux Etats-Unis, ressemblent à un tas d'agioteurs sans vergogne. Ils procèdent avec toute la gracieuseté et la légèreté de main, qui caractérisent des hippopotames, cherchant à cueillir des fraises, dans le ventre du gérant Max Macon, après une joute du soir, au Stadium, sous une température de 40 degrés !

La guerre froide est-elle mise de côté ? On la croirait oubliée, du moins, lorsque deux étoiles du patinage de fantaisie, TENLEY ALBRIGHT (à gauche), 18 ans, de Boston, ancienne championne du monde, et BORIS SHILKOV, de Moscou, champion actuel. Ces deux étoiles parlent de l'importance de la condition parfaite des muscles des jambes, si l'on veut éviter des accidents graves à pirouetter. Si l'athlète soviétique peut, pour de bon, traverser le rideau de fer, les propriétaires de la troupe "Hollywood Ice Revue", que nous pouvons admirer, au Forum, jusqu'au 16 mai, l'enrôleront sous leur bannière, pour les cinq prochaines années.



PARTIES D'OUVERTURES LOCALES

Année	Compte
1928	Montréal 7, Reading 4
1929	Montréal 7, Newark 0
1930	Montréal 11, Jersey-City 3
1931	Baltimore 8, Montréal 3
1932	Montréal 12, Reading 6
1933	Montréal 1, Newark 0
1934	Montréal 2, Syracuse 1
1935	Montréal 9, Baltimore 3
1936	Montréal 8, Albany 6
1937	Montréal 4, Newark 1
1938	Montréal 5, Syracuse 3
1939	Montréal 8, Baltimore 1
1940	Montréal 1, Jersey-City 0
1941	Montréal 3, Newark 2
1942	Montréal 5, Syracuse 4
1943	Baltimore 2, Montréal 1
1944	Newark 17, Montréal 8
1945	Baltimore 10, Montréal 7
1946	Montréal 12, Jersey-City 8
1947	Montréal 4, Syracuse 3
1948	Newark 6, Montréal 3
1949	Montréal 13, Baltimore 1
1950	Montréal 4, Jersey-City 3
1951	Montréal 9, Baltimore 4
1952	Montréal 7, Syracuse 5
1953	Montréal 2, Rochester 1
1954	Montréal 8, Syracuse 7

LE SAMEDI PRÉSENTE
LE SCÉNARIO DE LA SEMAINE

ROSE-MARIE

Dans un décor typiquement canadien



Le sergent Mike Malone (Howard Keel), de la Gendarmerie Royale, a pris charge de Rose Marie Lemaître, dont il a bien connu le père. Il en a fait un véritable garçon habile aux exercices physiques et aux sports. Elle sait même

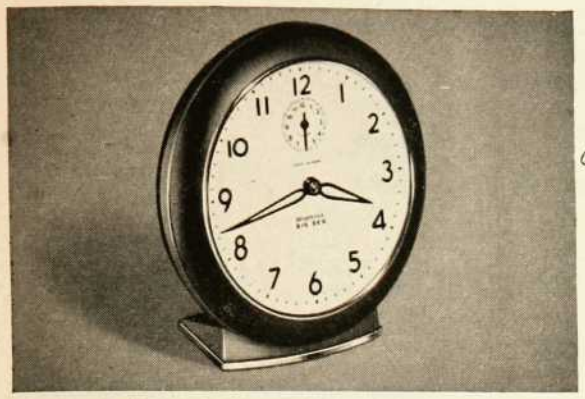




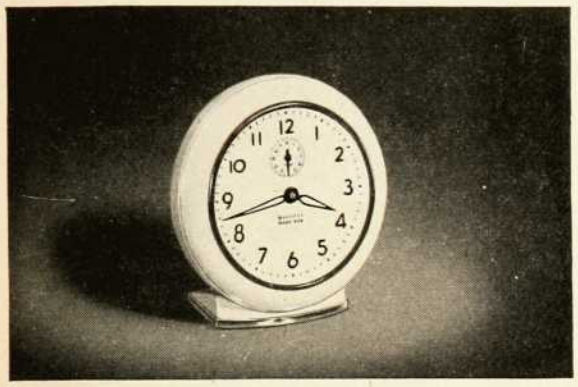
se servir d'un revolver comme un véritable mountie. — *A la suite de la visite d'un inspecteur, Mike doit pourtant se résigner à se séparer de sa pupille. Il la confie à Lady Jane Appleby (Marjorie Main), propriétaire de l'hôtel local. Cette dame est éprise d'un soldat, Barney McCorkle (Bert Lahr), qui a la prétention d'être bon danseur. — La première fois que Mike aperçoit Rose Marie en élégante toilette de bal, il se rend compte qu'un sentiment plus profond et plus tendre que l'amitié est entré dans son coeur. C'est justement ce soir-là que la jeune fille fait la connaissance de Jim Duval (Fernando Lamas), qui a parfois des démêlés avec les autorités. — Une jeune Indienne, nommée Wanda (Joan Taylor), est éprise du trappeur et jalouse de Rose Marie. Elle accuse Duval d'un meurtre qu'il n'a pas commis. Rose Marie aide celui-ci à s'échapper, mais Mike le fait prisonnier. Il subit son procès et est condamné. Rose Marie plaide sa cause avec une telle conviction que l'exécution est remise, ce qui permet de découvrir le vrai coupable. — Cet acquittement et l'émotion qu'il lui a causé ont révélé à Rose Marie, comme à tous ceux qui l'entourent, qu'elle aime Jim Duval. Personne n'est donc surpris quand elle annonce qu'elle va partir avec lui. Le sergent Malone les regarde s'éloigner, non sans mélancolie, et échanger leurs promesses à l'ombre des totems ancestraux.*





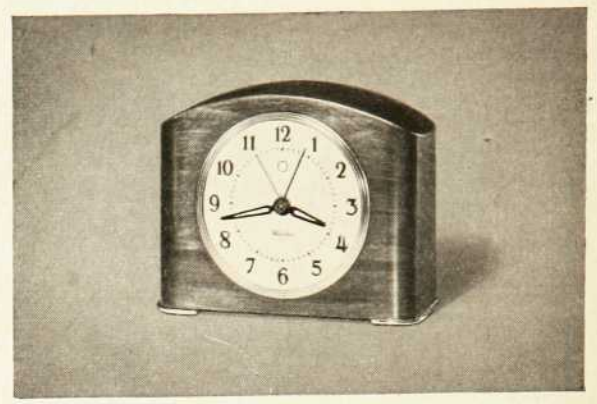


BIG BEN—RÉVEIL À RESSORT. Universellement connu pour sa précision et robustesse. Tic-tac rassurant que l'on entend et "cloche d'alarme" intermittente profonde. $7.50. Coûte $8.50 avec cadran lumineux.

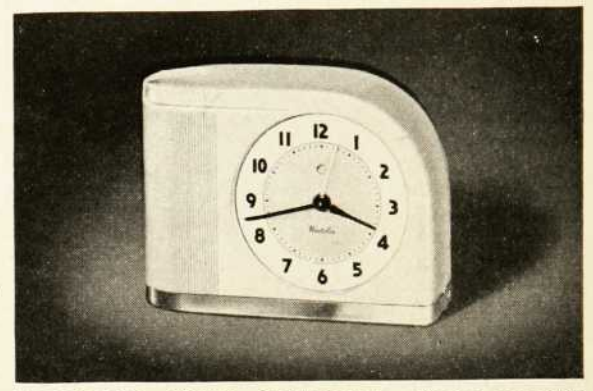


BABY BEN—RÉVEIL À RESSORT. Populaire "petit frère" du Big Ben. Tic-tac léger; appel pressant. Sonnerie réglable doux ou fort. Seulement 3½ pouces de haut. Fini ivoire ou noir. $7.95. Avec cadran lumineux, $8.95.



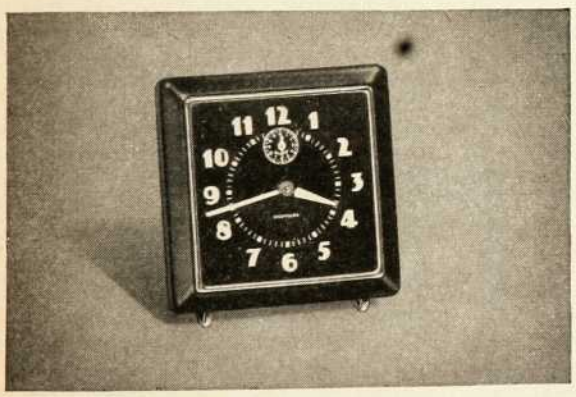


GREENWICH—RÉVEIL ÉLECTRIQUE. Boîtier de bois au gracieux contour, fini riche acajou. Sa traditionnelle beauté se fond à tout décor. Sonnerie agréable. $10.95. Avec cadran lumineux, un dollar de plus.

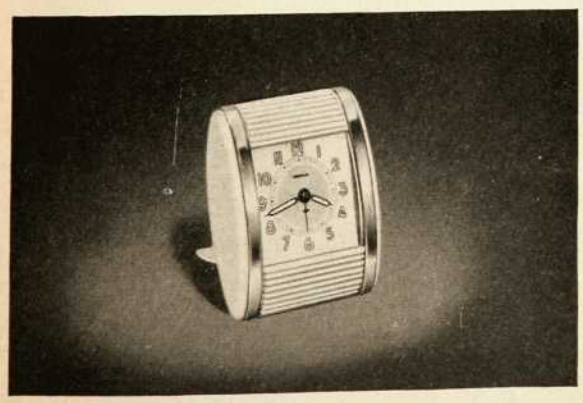


MOONBEAM—RÉVEIL ÉLECTRIQUE. Vous appelle *silencieusement*. De forts jets de lumière d'abord, puis une sonnerie puissante que l'on entend. Captivant boîtier blanc avec bordure dorée. *60 cycles seulement*. $14.95. Avec cadran lumineux, $15.95.

A ressorts ou Électriques



SPUR—RÉVEIL À RESSORT. Boîtier de métal laqué noir. 4¾ pouces carrés. Réveil lisible jour et nuit, à bas prix. Sonnerie ferme. S'incline gracieusement sur sa base, ce qui facilite la lecture. $4.95.



TRAVALARM À RESSORT. Vous *pouvez* l'apporter avec vous. Se ferme comme une huître en voyage. Se range aisément dans un coin de la malle. Ouvrez-le, il marche et est précis. Avec cadran lumineux, $8.95.

Westclox

les fait comme vous les aimez

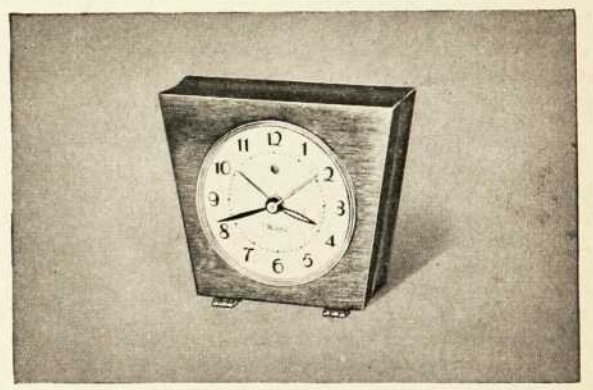
Jeunes mariés et gradués—à peu près tous ceux inscrits sur votre liste —vous sauront gré d'avoir pensé à un Westclox. Les uns aiment à remonter leur horloge . . . les autres préfèrent la brancher . . . et plusieurs aiment posséder les *deux*.

Quelle que soit votre préférence, vous trouverez l'horloge que vous désirez dans la merveilleuse collection Westclox. Examinez-les—il est probable que vous en voudrez un pour *vous-même*.

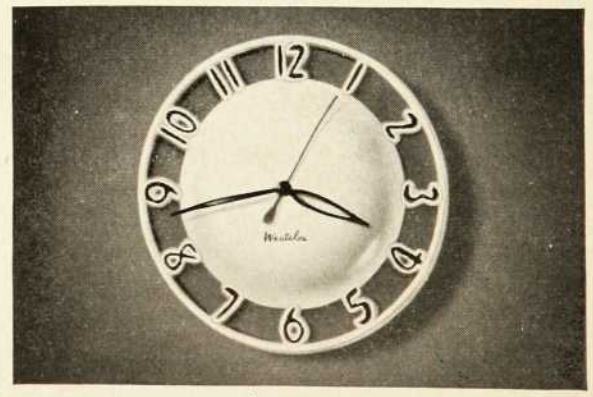
WESTCLOX*

Faits par les fabricants du **BIG BEN***

Western Clock Company Limited
Peterborough, Ontario



SPHINX—RÉVEIL ÉLECTRIQUE. Bien construit et "nouveau comme demain". Lignes audacieuses . . . boîtier épatant fini pâle ou riche acajou. 4½ pouces de haut. Sonnerie claire. $10.95. Lumineux, $11.95.



MELODY—HORLOGE ÉLECTRIQUE MURALE. S'harmonise à tout ensemble décoratif. Le cercle aux couleurs vives s'enlève et se retourne pour en changer la couleur. Affleure le mur; excès de corde dissimulé. $9.50.

**Marques déposées.*

NOTRE FEUILLETON

AIMÉE ET CHÉRIE

par RENE VINCY

No 8

RODOLPHE ne la laissa pas achever.

— J'ai compris, fit-il avec effort, retenant les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Si vous avez compris, c'est très bien. Mais il n'est rien de tel que de s'expliquer à fond, afin d'éviter tous malentendus. Rodolphe, nous allons nous dire adieu.

— Adieu ?...

— Sans doute, adieu. Que vous étiez-vous imaginé ? J'ai eu, pour vous, une fantaisie ; vous ne pensiez pas qu'elle s'éterniserait ?... Si ?... Vous êtes bien jeune, mon pauvre ami... La vie n'est pas une idylle et j'ai à songer à ma vie.

Il semblait à l'infortuné Rodolphe qu'il n'avait plus une goutte de sang dans les veines.

— Alors... balbutia-t-il, je... ne... vous reverrai plus ?

— Plus... Jamais !...

Lorsqu'une femme peut se venger sur un homme qu'elle n'aime pas des dédains d'un homme qu'elle aime, elle n'est pas tendre.

Celle-ci avait tant souffert d'Henri qu'elle se montra féroce :

— Vous êtes comique !... s'exclama-t-elle en riant. Pour qui m'avez-vous prise ?... Pour une grisette ? Mais, mon ami, rien que pour ma lingerie, je dépense cent vingt mille francs par an. Voulez-vous seulement payer ma lingerie ?

Une rougeur ardente empourpra les joues du pauvre diable.

Elle, qu'il avait placée si haut dans son coeur, c'était elle qui s'exprimait ainsi, telle la plus vulgaire des filles entretenues ?... C'était elle qui, si crûment, lui signifiait qu'étant sans fortune, il ne pouvait aspirer plus longtemps à ses faveurs sous peine de montrer une âme de greluchon !...

Il s'était mis debout.

— Allons, mon ami, continua-t-elle de railler, je vous vois beaucoup de chagrin et cela me fait plaisir, car, cela me prouve que je n'ai pas obligé un ingrat, mais vous vous consolerez parce que l'on se console de tout, heureusement. Ne me gardez cependant pas un mauvais souvenir. En somme, n'avez-vous pas eu quinze jours d'un bonheur que beaucoup vous envieraient ?...

Il serait tombé s'il ne s'était soutenu au dossier de son siège.

Elle acheva, implacable, voulant frapper fort pour que ce fût tout de suite fini :

— Et maintenant, je vous rends à votre gentille fiancée. Elle pleure depuis que vous l'avez délaissée, mais comme elle va vous accueillir en vous revoyant ! Voyez-vous, en amour, il n'est rien de meilleur que le pardon dans la réconciliation...

Il n'eut pas un mot.

Pas un geste.

Il lui lança seulement le regard sanglant d'un homme assassiné, puis gagna la porte, chancelant comme s'il était ivre, mais la voix mauvaise le poursuivit :

— Et n'escaladez plus les murs du parc, mon gentil Roméo ! C'est un bon conseil que je vous donne, puisque votre Juliette...

Il n'entendit pas le reste.

Un sursaut d'énergie l'avait jeté dans l'escalier qu'il dégringolait plutôt qu'il ne le descendait.

Toutes les furies du désespoir le déchiraient. Ç'avait été trop brusque ; ç'avait été trop brutal. Il ne savait plus où il était, il ne savait plus ce qu'il faisait.

Oh ! cette femme, cette fille ! Il eût voulu la tuer et, en même temps, il se repentait de ne l'avoir pas suppliée de le garder, de n'avoir pas tenté de l'attendrir avec d'irrésistibles larmes !...

Perdue !... Elle était perdue pour lui ! Ne plus la revoir, jamais ? Ne plus manier ses cheveux, ne plus connaître la caresse de son regard ni la douceur brûlante de sa bouche, ne plus la tenir, palpitante et pâmée, en ses bras ? Mais il l'aimait, mon Dieu ! Il l'aimait ! ce n'avait pas été qu'une fantaisie chez lui !

Ce n'était pas une phrase de roman qu'il faisait lorsqu'il lui disait :

— Le jour que tu ne voudras plus, je me tuerai.

En vérité, il ne concevait plus d'existence sans elle...

. . . . . .

Alors ?... Quoi ?... Alors ?... Quoi ?...

Encore un que Jupiter voulait perdre, sans doute, car il lui avait mis la démence au coeur et sous le crâne.

Commencé dans l'édition du 3 avril 1954.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnages et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Le pseudo-marquis Horace d'Estalondes fait assassiner sa femme, Arlette Arnaud, pour pouvoir épouser Micheline Madoré (Chérie). Par dépit, Henri Frontcoeur, qui aime secrètement Chérie, courtise la dangereuse Séductrice, Daria Véraguine. Et Norbert Valognes, surnommé « Bille de Clown », qui a toujours adoré en silence Arlette, entreprend de venger celle-ci avec l'aide de Biscornet. Quant à Jacqueline Madoré (Aimée), soeur de Chérie, elle est devenue l'épouse de l'enseigne de vaisseau, Robert Le Quesnoy qui, lui aussi, est pris dans les filets de la capiteuse Daria. La Séductrice fait d'autres ravages quand elle exerce ses attraits ensorceleurs sur la personne de Rodolphe Sandrié, un jeune peintre, qui est fiancé à la délicieuse Camille Coquerel.

II — Les belles espérances

"ALORS, madame Armance, depuis hier, y a-t-il un peu de mieux ?... interrogea Biscornet avec un grand battement de coeur.

Mme Armance, l'infirmière du couloir Andral, ne voulut pas se compromettre.

— Monsieur, tant que l'on n'est pas mort, il y a toujours de l'espoir.

— Vous êtes bien bonne, madame, de me dire ça.

— Je vais vous dire mieux.

— Bon. Allez-y.

— C'est que la fièvre est tombée, cette nuit, et que c'est un pronostic quelquefois favorable.

— Quelquefois seulement ?

— Dans bien des cas.

— Allons, je vois que vous ne voulez pas trop vous avancer, que vous avez une consigne, et je sais ce que c'est... Et autrement, vous n'avez pas encore vu mon commandant ?

— Quel commandant ?

— Je vous demande pardon... Vous n'avez pas encore vu M. Henri Frontcoeur ?

— Je ne sais même pas ce que vous voulez dire. Personne ne vient voir M. Valognes que vous et ces deux journalistes de ses amis...

— Oui, qui lui ont servi de témoins. Eh bien ! madame Armance, je vous remercie. On peut entrer, hein ?

— Mais avec toujours la même recommandation : ne pas faire causer le blessé.

— Je sais... je sais...

Et Biscornet ayant poussé une porte, pénétra dans la chambre 3, une pièce assez grande à murailles ripolinées, à sol dallé, éclairée par une large baie qui donnait sur le grand jardin de la maison de santé du docteur Chériaud.

Dans un lit tout blanc, Norbert Valognes reposait, allongé sur le dos, la face cireuse, les paupières closes, le nez pincé, les lèvres décolorées, la poitrine n'expirant qu'un souffle court et irrégulier.

Ce Roger de Sarthys, payé par Bertrand de Malgrange, n'avait pas volé son argent ; si le malheureux Bille de Clown en revenait, ce serait un vrai miracle.

Cependant, à l'entrée de Biscornet, il avait soulevé les paupières et une sorte de faible sourire avait entrouvert ses lèvres.

Mais Biscornet s'empressa :

— Parlez pas, monsieur Norbert... Parlez pas... c'est défendu... J'ai pas besoin que vous parliez, d'abord... Je connais les nouvelles, vous n'avez plus de fièvre et c'est un signe qu'on vous en tirera... Ah ! nom d'un chien ! ce jour-là que je vous reverrai debout, je fais une de ces noubas !

Mais le blessé s'agita faiblement et, malgré la défense de l'ex-colonial, articula, d'une voix enrouée qui semblait venir de dessous le lit :

— Papier... crayon...

Et, d'un mouvement de la main, il désignait la table de chevet.

Entre des fioles portant des étiquettes en collerette, Biscornet aperçut un petit cahier de papier et un crayon disposés là pour que Norbert pût demander par écrit ce qu'il ne pouvait demander par la parole.

Biscornet mit papier et crayon entre les doigts du reporter, qui traça difficultueusement ces mots zigzaguants :

Dans LE SAMEDI du 5 juin prochain, c'est-à-dire dans notre livraison du 28 mai, paraîtra la première tranche de notre

NOUVEAU ROMAN-FEUILLETON

LA PIEUVRE AUX YEUX DE VELOURS

par MAXIME VILLEMER

■

On sera donc doublement avisé de retenir son exemplaire dès maintenant chez son dépositaire habituel, car LE SAMEDI s'enlève toujours rapidement.

— Rien dire Frontcoeur. — Laisser faire Escal. — Veiller Mich.

C'était en somme très clair, et l'ex-colonial saisit très bien.

— Compris, dit-il. Si mon commandant rapplique, je ne sais rien de tout ce qui s'est passé, hein, monsieur Norbert, c'est ça ?

Les paupières du blessé battirent.

— Oui.

— Entendu, on ne dira rien. Vous avez raison, du reste ; le commandant est trop vif, il gâterait notre affaire. D'abord, il aura assez de se régaler en apprenant que sa mignonne est rentrée chez ses vieux, intacte comme la brebis qui vient de naître... Et dire que c'est le lendemain que vous m'aviez raconté ça, que cette histoire vous est arrivée. Eh bien ! savez-vous ce que je crois, moi, dans ma petite jugeote ?

Norbert l'interrogea d'un oeil fixe et brillant.

— Eh bien ! je crois que c'est l'Escalère-Estalondes qui vous a dépêché un spadassin pour vous faire tenir tranquille dans l'avenir.

Norbert cligna :

— Tu y es.

— Hein ! c'est ça ?.. Parbleu !... C'est bon, on l'ajoutera sur son ardoise. Et puis, vous êtes pas mort et moi je suis toujours là, et même deux fois, car, dans Biscornet, il y a *bis*, qui veut dire deux. Ça va ! ça va ! Il verra de quel bois je me chauffe, ce marquis de la Nouvelle ! Pour ce qui est de ce que vous me dites de le laisser faire, vous en faites pas. Je me rappelle ce que vous m'avez dit le dernier jour et je crois que vous avez raison : on n'aura pas besoin de le pousser, c'est bien tout seul qu'il se noiera. Et à ce propos, j'ai une bonne chose à vous raconter...

— Parle ! ordonnèrent clairement les regards du muet par nécessité.

— Mais ça ne va pas vous fatiguer de m'entendre ?

— Parle donc !

— Eh bien ! mon copain Bagnolet, qui me traite maintenant comme un frère, a commencé de se déboutonner ; on peut pas faire moins, pas vrai, pour quelqu'un qui vous a sauvé la vie ?...

— Mais parle donc !

— Ben voilà ! Il m'a donc dit que s'il « travaillait » encore de temps à autre, c'était rien que pour son plaisir ; que, s'il voulait, il pourrait rester à rien faire, attendu qu'un type aux as lui faisait une rente, parce qu'ils s'étaient connus dans le temps et dans des conditions particulières... Bon !... Vous impatientez pas, monsieur Norbert... Je sais bien que tout ça ne vous apprend rien de nouveau. Mais le voilà, le nouveau. Il a ajouté que, d'ailleurs, ce type lui demandait par-ci, par-là, de lui rendre des services — des services ! — pas ordinaires, — je crois bien ! — et que le dernier qu'il lui avait rendu avait failli lui coûter cher, à lui, Bagnolet-Le Borgneux. Et comme je l'interrogeais, sans l'interroger, car il est sur l'oeil, le frère, vu qu'il n'en a qu'un, il a fini par me lâcher, — vous émotionnez pas, monsieur Norbert, — par me lâcher le coup du fiacre aux stores baissés.. C'est lui qui le conduisait, camouflé en vieux collignon.

Le teint cireux du blessé se plomba et il eut cette faible plainte :

— Ma pauvre Arlette !...

Puis, il ajouta dans un souffle :

— Continue.

— Je continue parce que vous êtes sage. Mais si vous vous agitez, je coupe la communication. Nous voilà donc fixés là-dessus. Mais ce n'est pas tout. Hier, en rentrant de vous voir, est-ce que je ne retrouve pas mon zig qui faisait de l'entraînement à mort dans sa carrée de la rue des Prairies, rapport à sa jambe que je lui ai amochée à Moudon ?... « Faut qu'j'en mette, qu'il me dit, j'vas avoir du boulot pour mon copain et, mon vieux, Bis, t'en s'ras, pasque, toi, t'es un homme, au moins, tu lâches pas les potes, t'es pas comme ce Bec-de-Puce »... Enfin, et coetera. Moi, je lui demande naturellement si c'est qu'il avait vu son type l'après-midi. « T'occupes pas d'ça, qu'il m'a répondu. Quand ça s'ra l'moment, j'te présenterai si c'est nécessaire ». Et j'ai pas insisté, comme de juste. Mais j'ai pas besoin d'en savoir plus, puisque je dois être de l'expédition.

Ce fut au tour de l'ancien marsouin de cligner de l'oeil.

— Eh bien ! cette expédition, à mon idée, ne peut être dirigée que contre mon commandant ou Mlle Micheline, car l'autre a dû finir par se douter que mon commandant en pince pour la mignonne... C'est mon idée, je vous le répète. Alors, on rigolera un coup, car, dès que j'en serai, je vous jure ici que je la ferai tourner de telle manière que notre pégriot en habit noir y laissera pieds et pattes ! Ça, je vous le jure ; j'en ai trop sur la patate contre lui depuis que je vous vois là, monsieur Norbert... Ah ! il vous visait depuis trop longtemps ; il a fini par vous avoir tout de même ; mais, patience, rira bien...

Pour cette fois, le brave garçon ne discourut pas plus avant.

La porte venait de s'ouvrir et Henri d'apparaître sur le seuil de la chambre.

Tout suffoqué, Biscornet se précipita.

— Mon commandant !

— Qu'est-ce que tu fais ici, toi ?... fit le jeune homme, tout étonné.

— Mais... mon commandant...

Henri ne se préoccupait déjà plus de lui ; il avançait rapidement et, s'arrêtant, tout ému, devant le lit où gisait son compagnon d'Afrique :

— Ah ! mon pauvre Valognes... j'ai eu bien peur, mais, Dieu merci ! les journaux avaient exagéré... C'est bon... c'est bon, ne vous agitez pas... Je sais que vous ne devez pas ouvrir la bouche...

Il lui avait saisi les mains, les lui serrait chaleureusement.

— Imaginez-vous que ce n'est qu'hier soir que j'ai appris votre accident, bien par hasard, et par une feuille qui n'était déjà plus toute fraîche... Je voulais prolonger mon séjour dans les Pyrénées ; cela m'a fait sauter dans le Sud-Express et me voici... Mais pourquoi ne m'avoir pas fait télégraphier ? Est-ce que, lorsque je vous ai écrit, je ne vous avais pas donné d'adresse ? Au fait, c'est bien possible. Je n'étais d'ailleurs pas longtemps au même endroit...

Il considérait Norbert et lui trouvait une fichue mine.

— Mon pauvre ami... murmura-t-il, profondément ému. Enfin, nous en serons quittes pour la peur, hein ?... Mais quelle idée de vous attirer une affaire avec un Roger de Sarthys ?.. J'ai entendu bavarder sur lui, autrefois ; c'est un individu avec lequel vous ne vous seriez fichtre pas rencontré, si j'avais été à Paris, je vous prie de le croire... Enfin, ce qui est fait est fait et il n'y a plus qu'à vous tirer de là...

Et, affectant une confiance qu'il n'avais guère :

— Eh bien ! parbleu ! on vous en tirera !

Norbert sourit d'un sourire résigné.

Lui non plus n'avait pas beaucoup confiance, mais pourvu que Marc d'Escalère expiât et qu'Arlette fût vengée, il s'en irait content.

Vivre jusque là, c'était tout ce qu'il demandait.

Cependant, les histoires de Biscornet et l'arrivée d'Henri l'avaient mis au bout de ses forces actuelles. Une torpeur invincible l'engourdissait. Il esquissa un geste des doigts que son associé interpréta tout de suite par :

— Papier... crayon...

C'était exactement ce que désirait le blessé, qui traça péniblement :

En 1897



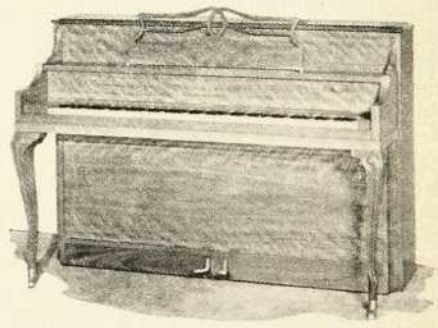
Sir Wilfrid Laurier représentait le Canada aux fêtes du jubilé de la reine Victoria en Angleterre.

Au Canada aussi, le jubilé avait été brillamment célébré. Outre les cérémonies publiques et les grands bals, il y eut d'innombrables réceptions intimes où l'on dansa joyeusement au son d'un piano Willis, l'instrument que préféraient déjà bien des familles et que tant d'autres allaient adopter.

En effet, la maison Willis prenait une telle importance que trois ans plus tard, en 1900, *elle quittait ses vieux ateliers de la rue Notre-Dame pour s'installer à l'angle des rues Sainte-Catherine et Drummond.*

Le Trianon

EN ACAJOU
OU FINI NOYER
TABOURET
APPAREILLE



WILLIS & CO. LIMITED

MONTRÉAL

« Allez quai Debilly. Tout de suite ».

Ce généreux Norbert, il ne pensait qu'à son ami, et la mort à la face camuse était assise à son chevet...

Henri avait lu ces six mots avec un profond étonnement.

— Me rendre quai Debilly ?... répéta-t-il. Et pourquoi faire ?

— Mon commandant, si M. Norbert le dit, intervint Biscornet, qui ne se peut retenir, c'est que c'est nécessaire... Et d'abord, mon commandant ne voit pas que M. Norbert n'en peut plus ? Nous ferions mieux de le laisser, pour aujourd'hui.

En effet, le blessé s'ensommeillait, cédant à la fatigue.

Henri se pencha sur lui.

— Eh bien ! à demain, mon bon compagnon...

Norbert releva ses paupières appesanties et sourit encore ; c'était tout ce qu'il pouvait faire.

— Il est tout de même bien touché, dit Henri lorsqu'il fut dehors. Pourvu que nous le sauvions ?... Ah ! je ne me consolerais pas de n'avoir pas été à Paris pour empêcher ce duel avec un Sarthys, ça ne se bat que lorsque ça y trouve son compte... Et ici, quel bénéfice pouvait-il tirer de Valognes mis à l'ombre ?...

Il se souvint tout à coup des confidences que le reporter lui avait faites le soir du fiacre aux stores baissés.

Il l'entendait lui dire :

— Entre l'assassin d'Arlette et moi c'est, à partir de maintenant, une lutte de tous les instants, une lutte sans merci, une lutte au couteau ! Si bien que se terre cet homme de ténèbres, je le découvrirai et le débusquerai, et je vous jure que c'est moi qui le servirai au bourreau !

L'avait-il donc découvert et débusqué, cet homme de ténèbres, et était-ce lui qui, pour se défendre, avait armé le bras de Roger de Sarthys ?

Norbert seul eût pu le dire, mais Norbert était condamné au silence.

— Attendons pour avoir le mot de cette énigme... se dit le jeune homme. Au fait ! pourquoi, diable, Valognes m'envoie-t-il quai Debilly ? Aurait-il pris mon vieux Madoré pour confident ? Allons, quelle absurdité !

Biscornet marchait auprès de lui, silencieux et bien sagement, lorsqu'en traversant le jardin, Henri s'avisa, tout à coup, de sa présence.

Il le considéra de biais et, éclatant brusquement :

— Ah çà ! mon Biscornet ! fit-il en le retenant par le bras, je vous croyais en Picardie, auprès de votre soeur aînée ?

Mais l'ex-marsouin ne se démonta pas.

— Mon commandant, ma soeur est à Paris avec moi. La fantaisie lui a pris de revoir son Paname et... je la guide... parce que depuis le temps... vous comprenez...

— Tu dois la guider dans de propres endroits, si j'en juge d'après ta tenue ! Qu'est-ce que c'est que cet uniforme de fleur de barrière que tu as arboré si subitement ?

Ici, le brave garçon répondit trop vite :

— Mon commandant, s'il fallait que je me change pour venir à Neuilly, je n'en finirais plus. Sans compter que Bagnolet...

— Quoi ?... Bagnolet ?...

Biscornet paya de culot, encore qu'il fût devenu écarlate en s'apercevant de sa gaffe :

— Eh bien ! oui. C'est à Bagnolet que ma soeur est descendue, chez des amis... Alors, je voulais dire que de Bagnolet à Neuilly, il y a une sacrée trotte...

Henri, songeur, se remit en marche.

Il n'était dupe qu'à moitié.

D'apercevoir Biscornet au chevet de Norbert Valognes l'avait déjà surpris. Les explications bizarres que Biscornet venait de lui fournir avaient redoublé cette surprise première. Pourtant, il ne voulut pas insister.

Peut-être venait-il de soupçonner une portion de la vérité, c'est-à-dire que Norbert et Biscornet avaient partie liée pour la recherche de l'assassin d'Arlette et, alors, à quoi bon entrer dans un secret qui n'était pas au brave garçon ?

— Eh bien ! lui dit-il en le quittant à la sortie de la maison de santé, lorsque ta soeur aura rejoint son pays, j'espère que je te reverrai rue Greuze ?

— Je le crois bien, mon commandant ! Depuis que je ne m'asticote plus avec votre larbin numéro un, il me semble que je n'ai plus le même goût de vivre.

•

— Comment ! c'est toi, chenapan ! C'est toi, sacripant ! C'est toi... mon cher enfant !...

Et M. Adhémar se précipita, tout bouleversé, dans les bras de son filleul et pupille, que venait d'introduire, dans le petit salon, ce domestique qui devait être le Mathusalem des serviteurs.

Ce fut une longue embrassade.

Puis, M. Adhémar, qu'un accès de goutte menaçait, se dirigea en clopinant vers la chaise-longue où il était étendu l'instant d'auparavant.

Mais il n'attendit pas d'être réinstallé pour poser la question qui lui brûlait les lèvres :

— Tu as... appris ?...

— Quoi donc, parrain ?...

— Tu demandes quoi ?... C'est que tu ne sais rien...

— Rien de quoi ?...

— C'est bon... c'est bon... grommela le vieillard ; si tu ne sais rien, n'allons pas si vite... Tiens, aide-moi à m'allonger... Assieds-toi en face de moi. Fais voir ta figure... Heu !.. La mine n'est pas fameuse ; l'air des Pyrénées ne t'a donc pas profité ? A propos, et cet accident ?

Henri dévisageait M. Adhémar avec étonnement.

Il n'avait jamais vu son parrain ainsi. C'était certain qu'il était sous le coup d'une forte dépression nerveuse. En même temps qu'il goguenardait, il y avait des larmes dans ses yeux et il scandait ses petites phrases hachées de gestes dont l'on eût pu dire qu'ils ne ressemblaient à rien.

— Pourquoi me regardes-tu, Henri, comme si j'étais changé en obélisque ? Je te demandais des nouvelles de ton accident... de cet accident qui t'a empêché de venir au... au mariage de Chérie.

Le jeune homme rougit légèrement.

— Ce n'était pas grand'chose, parrain... Une foulure... Une simple foulure.

— Ha ! ha ! s'esclaffa le vieillard. Une foulure ! Et il y a juste aujourd'hui neuf jours que... que l'on mariait Chérie... Tu ne les gardes pas longtemps, les foulures, toi !... C'est tout plaisir, ce n'est pas comme... la goutte ! Maudite goutte, je serai pris demain ! Et alors, tu es rentré à Paris depuis ?...

— Je débarque.

— C'est vrai, tu es encore en complet de voyage... Et tu es venu directement ici ?... Sans... raison ?

Henri commençait d'être inquiet ; décidément, M. Adhémar avait quelque chose.

— Pardonnez-moi, parrain ; je ne suis pas venu directement ici ; je suis allé d'abord à Neuilly, voir mon pauvre Valognes, qui est bien mal en point.

— Norbert Valognes ?

— Mon compagnon d'Afrique, oui.

— Oh ! je ne l'ai pas oublié... Il n'y a pas si longtemps que nous l'avons vu, d'ailleurs ; il était au mariage de Chérie. Et tu dis qu'il est bien mal ? Que lui est-il donc arrivé ?

— Comment ! vous ne le savez pas ?

— Et comment le saurais-je ?

— Mais... par les journaux... Toute la presse...

— Ah ! bien ! si tu t'imagines que nous avons ouvert un journal depuis huit jours !.. Depuis huit jours, nous avons, ma foi, bien pensé à ça !

Henri se décida à interroger directement.

— Ecoutez, parrain, dites-moi tout de suite ce qui est arrivé ici ; car il est arrivé quelque chose. Vous êtes dans un état anormal ; je vous vois bien douloureusement frappé. Ne m'inquiétez pas davantage.

Mais le vieillard partit d'un rire convulsif.

— Douloureusement frappé ?... Tu rêves, mon garçon ! Frappé ? Oui. Mais douloureusement ? Non, de par tous les diables !... Et encore, ajouta-t-il comme en se questionnant, je n'en sais rien. Douloureusement, peut-être bien, après tout. Tu vas tout savoir. Mais finissons-en, d'abord, avec ton ami Valognes. Il est en danger, me disais-tu ?

Malgré son impatience de connaître ce qu'avait à lui dire M. Adhémar, Henri céda à son exigence.

— En grand danger, dit-il. Il a eu un duel qui a très mal tourné pour lui et... Mais, parrain, je n'y comprends plus rien... Imaginez-vous que c'est lui qui m'a envoyé ici. Enfin qu'est-ce que tout cela signifie ?

Le vieillard répéta, tout abasourdi :

— C'est Valognes qui t'a envoyé ici ? Eh bien ! je suis comme toi, je n'y comprends rien... à moins qu'il ne sache... Est-ce que, d'abord, il connaît le... l'intérêt que tu portes à Micheline ?

Henri, à cette question, se rétracta aussitôt sur lui-même, et, sèchement :

— Micheline est Micheline pour moi, c'est-à-dire une soeur, sans plus, et c'est tout ce que Valognes peut savoir.

Mais M. Adhémar se fâcha.

— Ah ! non, Henri, pas cela ! Ça ne va pas recommencer ! J'en ai assez de tes malices cousues de fil blanc ! J'en ai assez de tes amours avec la princesse Véraguine, de qui tu ne peux te passer ! J'en ai assez de tes camarades, qui te réclament à l'autre bout de la France la veille du mariage de ta cousine ! Et j'ai assez de tes foulures et de tous tes mensonges ! Tu m'entends !

Et le vieillard éclatant tout à coup en sanglots :

— Imbécile ! Tu l'aimes ! Et elle est ici ! Et elle n'est pas mariée !

Henri s'était dressé d'un bond si violent qu'il avait envoyé sa chaise rouler à l'autre bout du salon.

Puis, il avait ouvert la bouche pour un cri qui n'était pas sorti.

Et blême, les prunelles vacillantes, chancelant tel un arbre frappé de la foudre, il allait peut-être s'abattre, lorsque cette pensée lui traversa le cerveau :

— Parrain a perdu la raison.

Mais, M. Adhémar lui tendait les bras :

— Non, je ne divague pas, mon enfant... Viens sur ma poitrine... Viens sur mon coeur... Viens, mon petit Henri...

Le jeune homme s'agenouilla auprès du podagre.

Etroitement enlacés, ils confondaient à présent leurs larmes d'allégresse.

Ç'avait été un formidable choc pour Henri. Mais, de ces choses-là, l'on se remet vite.

Ayant repris place auprès de son parrain, il le pressait de questions.

— Chérie... ici ?...

— Depuis le lendemain de son mariage.

— Ne disiez-vous pas qu'elle n'était pas mariée ?

— C'est-à-dire qu'elle a un mari qui n'est pas son mari, car elle l'a quitté tout de suite.

— Tout de suite ?

— Ils sont partis d'ici vers sept heures. Avant neuf heures, Chérie était chez Aimée. Et, le lendemain, elle rentrait chez nous.

— C'est inimaginable !

— Déclarant qu'elle ne voulait pas revoir M. d'Estalondes.

— Et elle ne l'a pas revu ?

— Non. Il a voulu la revoir, lui, et s'expliquer avec nous. Mais il a trouvé visage de bois.

— C'est fantastique.

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

8	4	2	5	6	3	7	2	8	5	3	7	2	6	4	7
U	U	U	V	P	S	S	N	N	0	0	0	T	R	N	Y
2	7	5	3	8	2	6	5	3	7	2	8	4	6	3	5
R	E	U	Y	E	E	0	S	E	Z	S	C	G	J	Z	E
8	4	7	2	6	5	3	8	2	7	5	3	6	2	8	5
0	R	P	0	E	T	P	N	R	L	E	L	T	A	Q	S
8	2	7	4	3	6	2	8	5	3	7	2	6	5	3	4
U	V	U	0	U	S	0	E	I	S	S	T	D	D	C	S
7	3	6	2	7	4	3	8	5	2	6	4	3	5	2	6
E	0	E	R	N	R	N	T	E	E	V	I	F	A	P	A
6	4	7	3	6	5	2	7	4	8	5	2	6	7	3	5
C	S	E	I	A	L	0	R	Q	E	I	R	N	G	A	S
7	5	2	6	7	3	6	4	2	5	7	3	7	2	6	4
I	T	T	C	Q	N	E	U	E	E	U	T	E	E	S	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller King Features, Inc.



Il est bien pressé – mais un instantané peut l'attraper

Trop tôt hélas — son enfance ne sera plus qu'un souvenir. Mais, grâce aux instantanés, vous pouvez conserver à jamais ces heureux jours pleins de joie.



Le grand viseur clair de cette Camera Kodak Duaflex III vous montre votre photo en grand et nettement avant que vous la preniez. Avec Objectif Kodet, $17.95. Flasholder, $4.50.

Les prix sont sujets à changement sans préavis.

Canadian Kodak Co., Limited
Toronto 9, Ontario

C'est la saison des photos

Emportez votre camera partout—car c'est là que se prennent les bons instantanés. Chez vous. Pour cette occasion spéciale. En promenade familiale ou en vacances. Où que vous soyez, où que vous alliez. Vous pourrez alors *garder* tous ces merveilleux souvenirs, au lieu de *souhaiter* l'avoir fait.

Avez-vous jamais raté un bel instantané parce que votre rouleau était épuisé? Avec le nouveau Duo-Pak économique, vous obtenez 2 rouleaux de Film Kodak — un pour votre camera, un de rechange. Et vous faites aussi une économie appréciable. En formats populaires 620, 120 et 127. (Tous les Films Kodak sont également disponibles en rouleaux uniques.)

— C'est fantastique, en effet.

— Mais enfin, que s'est-il passé entre eux ?

— Ah !... ça... nous n'en savons rien.

— Allons !...

— Il n'y a pas de : allons ! Il y a une histoire que Chérie raconte, mais elle n'est pas vraie.

— Quelle histoire ?

Le vieillard résuma alors la fable que Norbert avait soufflée à Jacqueline, et que Jacqueline avait fait admettre par Micheline, comme devant bouleverser moins leurs grands-parents que la vérité :

— Eh bien ! il paraîtrait qu'à peine étaient-ils arrivés rue Franklin, nos mariés recevaient la visite d'une femme qui, forçant toutes les consignes, venait réclamer Horace. Horace était son amant, pas un ancien, son amant actuel. Et ce pacte avait été, soi-disant, conclu entre eux, qu'il lui reviendrait le lendemain même de son mariage. Mais c'était tout de suite qu'elle le voulait, cette femme ; elle ne consentait pas au partage, même pour une nuit. Alors, là-dessus, Chérie est partie, se réfugiant d'abord chez sa soeur, qui est venue le lendemain nous préparer à revoir notre pauvre petite. Voilà.

— C'est enfantin... dit Henri. Cela ne tient pas debout.

— Parbleu ! C'est une histoire mal fabriquée, et débitée bien plus mal encore, par des petites filles qui n'ont pas l'habitude du mensonge. D'ailleurs, discutons-la. Si cette prétendue fiancée avait existé, pourquoi Horace se serait-il marié ? Pour la dot de Chérie ? Mais il la laissait à nos soins dans le contrat. Et puis, lors même qu'une fiancée eût osé un tel esclandre, crois-tu que son mari eût ainsi laissé sa femme se sauver le soir même de ses noces ?

Pensif, Henri ne répondit pas.

Encore qu'il le servît singulièrement dans son amour, car il lui permettait tous les espoirs, ce drame le déconcertait.

— De plus, poursuivit M. Adhémar avec fébrilité, cela étant, Chérie ne se serait pas refusée, avec la frayeur qu'elle a manifestée à s'expliquer, devant nous, avec Horace. Elle n'eût pas été jusqu'à nous dire ces paroles textuelles : « Je ne veux pas que cet homme repasse seulement le seuil de notre porte, il m'épouvante ! Ne le recevez pas, c'est un imposteur. Il vous en imposerait et il me remmènerait. Eh bien ! j'aimerais mieux mourir ! » Qu'en penser, Henri ?

— Tout cela est fort étrange...

— N'est-ce pas ? C'est clair, il y a autre chose, évidemment, mais quoi ? J'ai interrogé Aimée, qui en sait plus qu'elle ne veut en convenir, mais au diable les filles qui ne veulent pas parler !

Henri se leva, fit quelques pas avec agitation par le petit salon.

— Et Chérie, depuis ?

Le vieillard joignit les mains, et d'une voix trémolante :

— Ah ! la malheureuse enfant !... J'ai cru que nous la perdrions... Le docteur a craint, un moment, une fièvre cérébrale qui, par bonheur, a été conjurée... Mais comme elle a souffert !...

La gorge étranglée d'émotion, Henri demanda :

— Est-ce que je ne pourrais pas la voir ?

— La voir !

M. Adhémar considéra son filleul et pupille avec ébahissement.

— La voir ? répéta-t-il. Mais personne ne la voit, mon pauvre Henri, que sa grand'mère, qui ne la quitte pas. Elle ne bouge pas de sa chambre, où elle s'est enfermée, et où elle reste, à ce que me dit Adolphine, des heures plongée comme dans un coma que coupent, heureusement, des crises de larmes ; sans ces larmes, elle deviendrait folle.

— Mais c'est affreux !... dit Henri tout bouleversé.

— C'est affreux, mais cependant le docteur a constaté ce matin une légère détente dont il m'a dit qu'elle ne ferait que s'accentuer... Par exemple, ne la contrarier en rien et laisser agir la nature... Et puis, dans quelques semaines, un long déplacement.

M. Adhémar poussa un soupir.

— Seulement, ce que je ne vois pas, c'est comment tout cela se terminera. En somme, elle est mariée... Si son mariage est nul, puisqu'il n'a pas été consommé, elle n'en est pas moins la marquise d'Estalondes devant l'Eglise et devant la loi... Alors, quelle solution à une telle situation ?...

Il poussa un long soupir, pencha la tête et, des pleurs au bord de ses paupières rougies :

— Nous avons eu décidément bien peu de chance avec nos filles... Voilà Aimée qui est quasiment abandonnée de son mari ; voici Chérie qui se sépare du sien le soir même de ses noces, n'est-ce pas une véritable malédiction ?...

Tout à fait accablé, M. Adhémar ensevelit son visage dans ses vieilles mains tremblantes et demeura un long temps silencieux.

Depuis huit jours qu'il subissait cette épreuve, nous n'affirmerions point qu'il n'en fût pas devenu un peu toqué.

On le serait du reste devenu à moins.

Tour à tour, il se réjouissait sans réserve et se désolait sans mesure de l'événement inconnu qui leur avait rendu Micheline ; il triomphait tout à coup d'avoir prédit si justement qu'Horace d'Estalondes n'était point le fait de Chérie et, la minute d'après, il maudissait le sort de lui avoir si complètement donné raison ; si bien que, infortuné volant renvoyé de raquette en raquette, tantôt Jean qui rit, et tantôt Jean qui pleure, M. Adhémar eût donné pour le bonheur de mourir en repos les quelques mois qu'il lui restait à vivre !

Pauvre vieux bonhomme ! Il n'avait pourtant rien fait pour être affligé si sévèrement...

Il avait laissé tomber ses mains ; son menu visage, tout fripé, apparut sillonné de larmes.

— Parrain... Parrain...

Le coeur chaviré par cette muette détresse, Henri se penchait sur lui, et, un bras passé autour de ses frêles épaules :

— Espérez, parrain... Tout cela s'arrangera, tout s'arrange... L'essentiel, pour l'instant, n'est-il pas que l'état de Chérie n'inspire plus de craintes graves ?

Le vieillard balbutia, en essuyant ses joues d'un revers de main :

— Oui... oui...

— Pour Aimée, Robert lui reviendra... Il n'est pas un méchant homme, au fond... C'est un garçon qui s'est marié trop tôt, avant d'avoir assez vécu... Sa gourme jetée, il fera un mari très... passable, et je crois que c'est tout ce que Jacqueline exigera jamais de lui...

— Oui... oui...

Et le vieillard levant vers Henri le regard tendre de ses bons yeux que les ans avaient usés :

— Mais il n'y a pas qu'elles... fit-il timidement.

Henri lui sourit de tout près.

— Je vous comprends, parrain... il y a encore moi... C'est cela que vous voulez dire ?... Mais, puisque vous m'avez deviné, et que, aujourd'hui, Chérie ne veut plus du mari qu'elle avait choisi, nous pouvons parler, n'est-ce pas ?...

— Ah ! parle... parle...

— Eh bien ! moi, parrain, je me range définitivement, cette fois.

— Mon enfant... mon cher enfant...

— Je redeviens ce que j'étais devenu à mon retour d'Afrique, lorsque je ne savais pas que le coeur de Chérie était pris et que je voulais le mériter...

— Mon petit Henri... Mon petit Henri.

Les mains débiles du vieillard pétrissaient fiévreusement les mains viriles du jeune homme.

— Fais cela, Henri... Fais cela... Pour qu'elle ait cessé si vite de vouloir de cet Estalondes, il faut admettre que Chérie avait cédé plutôt à un vertige de sa tête qu'à un réel penchant de son coeur... Et qui sait, Riquet, si, aujourd'hui...

— N'ajoutez rien, parrain... Rien ne me coûtera pour me rendre digne d'elle, mais ne concevons pas trop vite de folles espérances...

— Oui... Mais... et ta princesse ?

— La princesse ? Ce soir, ce sera fini.

— Ce soir ?

— Je vous engage ma parole que je ne la reverrai que pour rompre.

Une expression d'apaisement infini se répandit sur les traits altérés de M. Adhémar.

— Embrasse-moi encore, Riquet... Embrasse-moi et laisse-moi... Tu viens de me faire tant de bien que je préfère être seul, comprends-tu, pour me dire et me répéter tout à l'aise que je suis enfin moins malheureux...

. . . . . .

Henri se dirigeait à grands pas vers son appartement de la rue Greuze.

Lui aussi il se disait et se répétait — avec quelle ivresse ! — qu'il était enfin moins malheureux !

Il n'y avait rien à comprendre pour l'instant à l'aventure fantasmagorique de Chérie, mais le fait était là.

Mariée à Horace d'Estalondes, elle ne l'était que de nom.

Pour ce qui l'avait fait quitter le toit conjugal alors qu'elle en avait à peine franchi le seuil, elle le dirait elle-même, et vraisemblablement avant qu'il fût longtemps.

La joie qu'en ressentait Henri était trop chaude pour qu'il s'attardât présentement à d'autres pensées.

De vagues soupçons se levaient bien au fond de son cerveau que son camarade Norbert Valognes — qui l'avait tout à l'heure envoyé quai Debilly avec des intentions demeurées mystérieuses — n'avait peut-être pas été étranger à ce dénouement imprévu, mais ces soupçons, Henri ne les voulait pas discuter.

Chérie était toujours Chérie... Chérie était libérée de son mari... Chérie était hors de danger... et cela lui apparaissait si magnifique qu'il ne pouvait arrêter ses pensées sur un autre sujet.

Au surplus, si le reporter avait joué un rôle dans ce drame intime, il était momentanément muet, et le plus sage était d'attendre qu'il eût recouvré l'usage de la parole.

M. Adhémar avait bien dit que Jacqueline en savait sur cette énigme davantage qu'elle n'en voulait convenir ; mais si Jacqueline n'avait voulu rien dire à son grand-père, il était à présumer qu'elle n'en dirait pas davantage à son cousin.

D'ailleurs, aujourd'hui, Henri ne voulait être qu'à la pure félicité qui lui mettait dans les veines une allégresse jamais encore éprouvée.

Et, surtout, il avait à tenir la promesse faite à son parrain, de rompre avec Daria immédiatement.

Cela ne serait certes pas une petite affaire et Henri la voulait liquider avant de s'inquiéter d'autre chose.

Rentré chez lui pour la plus grande stupéfaction de celui que Biscornet dénommait le larbin numéro un, le jeune homme alla droit au téléphone et, cinq minutes ensuite, il était en communication avec les « Mauves ».

— Oui, c'est moi, Daria. Je rentre.

Tout de suite, la voix de la princesse se fit hostile :

— Vous rentrez ? C'est charmant !

— Cela vous déplaît ?

— Vous auriez pu me prévenir.

— Que fais-je, justement ?

— C'est vrai. Excusez-moi. J'oubliais que vous avez toujours raison.

— Puis-je aller vous voir, mon amie ?

— Vous n'y pensez pas. Il est cinq heures. C'est trop tard.

Ici, une légère hésitation chez elle.

— C'est trop tard, répéta-t-elle. J'allais sortir, d'ailleurs. Une visite que je

[*Lire la suite page 35*]

COUPABLE ou NON-COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE



par ROBERT MILLET, B.A.

Faut-il obéir aux officiers, gardiens des lieux d'amusements publics d'une municipalité ?

La Cité de Montréal possède et entretient plusieurs parcs publics et autres lieux d'amusements. Pour assister ses contribuables et ses visiteurs dans la jouissance de ces différents endroits, la Cité y a placé des officiers spéciaux. Les devoirs de ces officiers ne consistent pas uniquement à renseigner et à servir le public cependant. Ces gardiens sont de plus chargés de maintenir l'ordre. Il en est ainsi pour les patinoires municipales en particulier.

Ce soir-là il pleuvait. A cause de la température, certaine patinoire n'était pas en état de recevoir les patineurs. Le gardien attaché à ce lieu d'amusement en prohibait l'accès à ceux qui venaient.

Voici un amateurs invétéré du patinage sur glace survient avec ses patins. Tout comme il l'avait fait pour les autres amateurs, le gardien explique au nouvel arrivé qu'on ne patine pas à cause de la température.

Le patineur ne l'entend pas ainsi. Il insiste pour se livrer à son sport favori. Le gardien lui défend de pénétrer dans l'arène de glace. Le patineur le veut à tout prix. Le gardien tient bon.

Résultat : le patineur emploie la manière forte et frappe le gardien.

Accusé de voies de fait, ce patineur proteste de son innocence. Il soutient que le gardien n'avait pas le droit de l'empêcher de patiner. Il l'a frappé comme il aurait fait pour n'importe qui qui l'aurait empêché de jouir d'un privilège auquel il a droit.

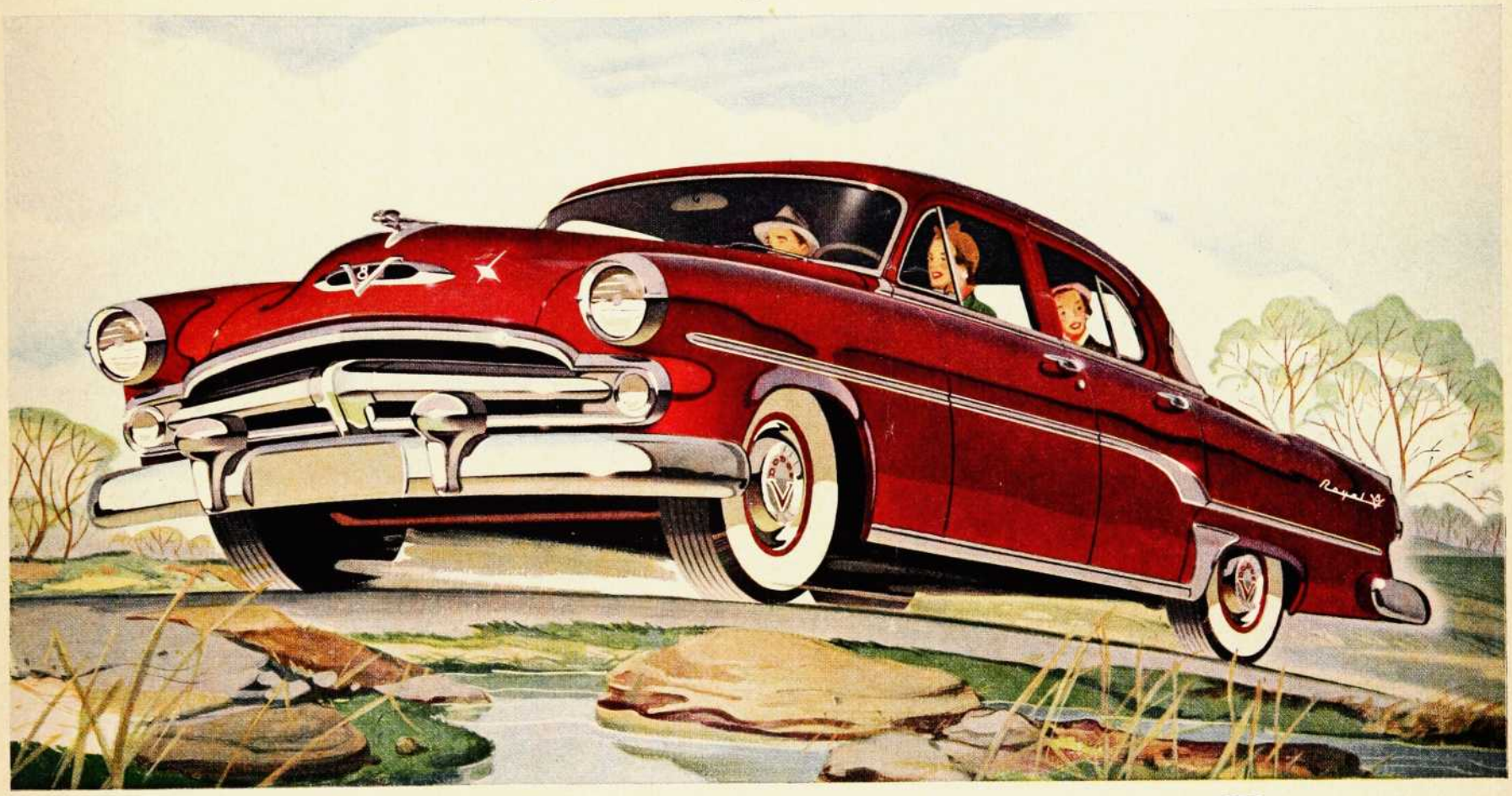
Ce patineur est-il COUPABLE ou NON de voies de fait ?

COUPABLE ! *a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu le 1er décembre, aux Sessions de la Paix, à Montréal.*

Le gardien avait le droit et l'autorité voulus pour empêcher le patineur de se livrer à son sport.

Soyez à la page...

avec la brillante DODGE Royal V-8 1954



la voiture la moins chère qui soit équippé de
"POWERFLITE"
la plus nouvelle et la meilleure des transmissions automatiques
moteur RED RAM V8, le moteur qui a des années d'avance

Voici que la Dodge Royal présente les plus nouvelles parmi les nouvelles caractéristiques de l'automobile 1954 : la sensationnelle transmission PowerFlite, la plus douce et la plus puissante de toutes les transmissions entièrement automatiques, un nouveau moteur Red Ram de 150 cv, avec chambres de combustion en forme de dôme, modèle maintenant fameux, (ces deux caractéristiques ont été éprouvées sur des millions de milles quant à la vigueur, l'accélération et l'endurance) ; la servo-direction, facultative, de coût modique, qui assume tout l'effort requis pour parquer et conduire.

Et la Dodge Royal 1954, avec ses élégants intérieurs aux tons nouveaux, tendus de somptueux tissus, et avec sa carrosserie rutilante de deux couleurs nouvelles, présente l'élégance la plus inédite qu'il soit donné d'admirer sur la route. Allez voir et conduire la nouvelle Dodge Royal 54, la voiture la moins chère qui soit équipée de PowerFlite et du moteur V-8 à chambre de combustion en forme de dôme.

VOYEZ VOTRE DÉPOSITAIRE DODGE - DESOTO IMMÉDIATEMENT



MOTEUR RED RAM V-8 DE 150 CV.
Voici le modèle de moteur universellement reconnu comme idéal. Le nouveau moteur Dodge Red Ram V-8 fournit plus de puissance par pouce cube de cylindrée . . . et donne aisément 150 cv avec de l'essence ordinaire. Une plus grande proportion de l'énergie potentielle du carburant est transformée en puissance utile, il s'en perd moins en chaleur et friction.



SERVO-DIRECTION
Vous serez étonné par la facilité avec laquelle vous pouvez parquer et diriger avec la servo-direction Dodge à effet constant. Dès l'instant où vous faites démarrer le moteur Dodge, la puissance hydraulique est prête à accomplir les ⅓ du travail à votre place. Elle est à l'oeuvre tout le temps—et vous confère, sans effort de votre part, une maîtrise parfaite de la Dodge, avec une plus grande marge de sécurité. Installée à l'usine moyennant léger supplément.



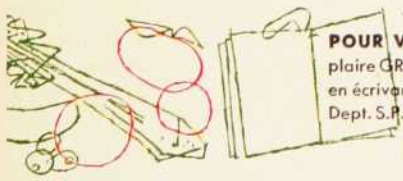
Quel vinaigre devrais-je employer ?

Pour préparer une bonne salade vous choisissez les meilleurs fruits et légumes frais. Pour la relever vous avez besoin du meilleur vinaigre. N'hésitez pas sur le choix d'un vinaigre, exigez toujours le vinaigre Heinz! Il est plus avantageux car il en faut très peu. Rien d'étonnant que le vinaigre Heinz soit le plus vendu dans le monde entier.

Heinz prépare trois vinaigres. Le vinaigre blanc doit être choisi pour les salades et les marinades. Le vinaigre de cidre est réservé aux salades de fruits. Le vinaigre de malt est idéal pour les viandes froides et les fruits de mer.

Le vinaigre blanc Heinz est offert en plusieurs formats répondant aux besoins de toutes les familles.

LES CÉLÈBRES VINAIGRES HEINZ



POUR VOS MARINADES Demandez un exemplaire GRATUIT de la brochure "Marinades réussies" en écrivant à H. J. Heinz Company of Canada Ltd., Dept. S.P., 1040, avenue Rockland, Outremont, P.Q.



LA MONTAGNE HANTEE

[*Suite de la page* 20]

fassent attention. Arrêter toute silhouette suspecte qui viendrait des défilés.

Enroulé dans son burnous qui lui servirait de couverture, Roger Laurent essaya de s'endormir, mais la préoccupation qu'il éprouvait au sujet d'André Carly le tenait éveillé. Que donnerait l'exploration décidée pour le lendemain ? Et qu'aurait découvert, de son côté, Bernard Divraie ?

Décidément, le sommeil refusait de venir. Renonçant au repos, Roger Laurent, se leva, vint au bord de sa tente, écarta la partie retombante.

Les yeux de Laurent s'habituaient à cette pénombre. Soudain, il tressaillit, saisi d'un étonnement intense. Qu'était ce phénomène ?

Du sommet du massif, des lueurs montaient, grisâtres et opaques dans le haut, rougeâtres dans le bas...

Puis, les yeux de Roger discernèrent, sur les flancs mêmes des monts, des vapeurs lumineuses qui paraissaient sourdre des moindres replis des rochers... Qu'étaient ces lueurs ?... D'où venaient ces vapeurs ?

— Un volcan... murmura-t-il. Un volcan en plein Tassili ? Un volcan qui se réveillerait ?... Mais nul n'a jamais supposé chose pareille ?... C'est extraordinaire.

Peu à peu, le silence paraissait troublé par des grondements légers... des murmures lointains... La stupéfaction de Roger Laurent augmenta.

Lorsqu'il eut contemplé un moment cet étrange spectacle, il se dirigea vers ses hommes. Deux d'entre eux veillaient, mais leur position était telle qu'ils ne pouvaient voir le sommet de la montagne. Sans doute n'avaient-ils rien remarqué de ce qu'avait vu l'officier, et leur éloignement avait pu les empêcher de rien entendre.

L'un des deux veilleurs était justement le Targui qui faisait partie du détachement.

L'officier lui toucha le bras, murmura :

— Que sais-tu de cette montagne ?

Et comme l'homme le regardait sans rien dire, il reprit :

— Viens...

Quand ils eurent fait quelques pas, le lieutenant désigna le sommet.

— Vois... dit-il, et écoute... As-tu déjà vu et entendu ça ?

Il sentit le bras de l'homme trembler. Il discerna, malgré la demi-obscurité, le teint gris qui s'épandait sur le visage brun du Targui, et la sorte d'épouvante qui très vite l'envahissait.

— Réponds... dit-il, plus rudement.

— La montagne des Iffinen... la montagne des Djennoun... Mon Capitaine... tous maudits... tous mourir...

— Va reprendre ton poste... dit-il seulement.

Il savait aussi que sur ce gardien il pourrait désormais peu compter.

•

La nuit s'écoula pour Roger Laurent dans une attente dont une certaine inquiétude mêlée de curiosité n'était pas exempte.

Elle allait s'achever lorsqu'il aperçut à quelque distance, et en direction de l'est, deux ombres qui paraissaient vouloir se dissimuler et atteindre les premières roches.

— Alerte... cria-t-il. Par ici...

Quelques hommes le rejoignirent.

— Là... dit-il. Deux individus... Rejoignons-les.

Tous s'élancèrent. Le chemin était hérissé de roches petites et aiguës. Malgré leur agilité et leur souplesse, Laurent et ses camarades ne purent aller vite. Devant eux, ils ne virent aucune issue s'ouvrant sur la paroi rocheuse... Ils ne virent non plus personne...

Les deux silhouetttes avaient disparu.

Où ? Comment ? Ils cherchèrent davantage. Aucune anfractuosité, aucune faille dans cette portion du massif.

— Ah çà !... gronda l'officier... Je n'ai pourtant pas rêvé ? Où diable sont passés ces drôles ?

Il hésitait, ne sachant dans quel sens — à droite, à gauche ? — ordonner les recherches. Il entendit alors des cris derrière lui, un bruit de pas pressés aussi :

— Mon Lieutenant, disait une autre voix, haletante comme celle d'un homme ayant fait à toute vitesse une longue course, je suis le Sergent Benoît, du détachement de Fort-Flatters. Mon officier, le Lieutenant Divraie a disparu.

— Quoi ? Divraie, disparu ? Comment ?

Laurent revenait en arrière, se rapprochait de l'arrivant :

— Expliquez-vous... dit-il au sergent dont les traits bouleversés indiquaient une vive émotion.

Alors Michel Benoît lui raconta ce qui s'était passé la veille, comment Divraie s'était avancé dans la montagne, comment il avait perdu connaissance, comment, dans un dernier sursaut d'énergie il avait donné ordre à ceux qui le suivaient de s'enfuir, comment des ombres nombreuses avaient dû — Benoît n'avait guère que des suppositions à ce sujet — l'entraîner.

— Bien... dit, d'une voix restée calme le Capitaine Laurent. Voilà une preuve que la montagne a des habi-

[*Lire la suite page* 44]

Voici le nouveau Frigidaire Cycla-matic avec véritable Auto-Service!

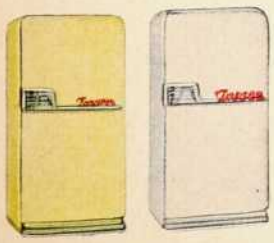


Modele "Cycla-matic" CTD-103C

Fait paraître démodés tous les réfrigérateurs ordinaires

Seul le Frigidaire "Cycla-matic" vous apporte cette merveille qu'est le véritable Auto-Service pour vous épargner du temps. Le congélateur isolé et séparé garde en toute sécurité, dans une zone à zéro, une provision d'aliments congelés pour plus d'une semaine. Il offre trois Tiroirs à glace "Quickube" et une nouvelle Claie pour boites de jus congelé. Le mécanisme magique du Cycla-matic chasse le givre du réfrigérateur avant même qu'il s'amasse. Tablettes sur billes pleine grandeur, finies en aluminium à l'épreuve des taches, et nouvelle Porte Garde-Manger, pour placer chaque denrée au bout de vos doigts. Tous les modèles Frigidaire sont munis de l'exclusif Meter-Miser, le mécanisme de réfrigération le plus simple jamais fabriqué.

Frigidaire Cycla-matic



Fabriqué et appuyé par General Motors

Le style Colorama "endimanche votre cuisine". Les modèles blancs, aux lignes élégantes, présentent un intérieur blanc, bleu ou or. Certains modèles sont aussi disponibles en jaune "Stratford" à un prix légèrement plus élevé. Ces superbes et nouveaux Frigidaire s'harmonisent avec toutes les cuisines . . . et avec le nouveau style Colorama des Poêles Electriques Frigidaire.

Cherchez le nom de votre Concessionnaire Frigidaire dans les pages jaunes de votre annuaire téléphonique. Ou écrivez directement à Frigidaire Products of Canada Limited, Scarborough, (Toronto 13), Ontario, pour faire venir gratis un dépliant illustré.

Le réfrigérateur-congélateur d'aliments le plus facile à utiliser au monde!







Soyez à la page; "électrisez votre vie"



Vous aurez la plus belle...

Au volant de la nouvelle *Chrysler* 1954

Beauté qui a vraiment des ailes . . . Par sa performance digne de son apparence, par la rapide accélération de la **PowerFlite,** la transmission automatique silencieuse et douce de Chrysler. Vous serez fier de votre splendide Windsor de luxe à chaque minute où vous la conduirez, fier de sa technique supérieure et de sa docilité immédiate, fier de son élégance inimitable qui proclame sa supériorité.

Vous aurez mille raisons d'apprécier la nouvelle Windsor de luxe: l'étonnante transmission **PowerFlite** est standard (comme sur les puissantes Chrysler V-Huit de 235 cv). Le système perfectionné de suspension à ressorts procure un roulement ouaté et une stabilité exceptionnelle dans les courbes. La servo-direction à effet constant*, caractéristique facultative, accomplit à votre place les quatre-cinquièmes de l'effort nécessaire pour parquer et diriger.

La Windsor de luxe rend hommage à votre bon goût partout où vous allez; vous vous en apercevrez quand vos amis s'exclameront: "Je vois que vous conduisez une Chrysler!"

*La servo-direction à effet constant s'obtient moyennant léger supplément sur toutes les Chrysler 1954.

Exposée avec fierté par votre **DÉPOSITAIRE CHRYSLER-PLYMOUTH-FARGO**

CONSTRUITE AU CANADA PAR LA CHRYSLER CORPORATION OF CANADA, LIMITED

AIMEE ET CHERIE

[*Suite de la page* 30]

ne puis remettre. Qu'avez-vous donc du reste à me dire de si urgent ?

— J'ai besoin de causer avec vous très sérieusement, Daria.

— De quoi ? D'amour ?

— Soyez sérieuse...

— Ce n'est donc pas sérieux, l'amour ?

— Enfin, puis-je vous voir ce soir ?

— Pas ce soir, je vous le répète. Je dîne en ville, je vais au théâtre. Et puis, je ne veux pas de vous, je suis fâchée de vos façons d'agir. Venez demain.

— Soit. Dans l'après-midi.

— Oh ! non... non... non !... Pas avant dix heures. Du soir, naturellement.

— Singulière heure !

— En quoi, singulière ! Et si je ne puis ou ne veux pas vous recevoir avant ?

— Pourquoi ?

La réponse claqua, sèche :

— Venez, vous le saurez !

Elle avait raccroché le récepteur.

Henri haussa les épaules.

— Ah ! elle m'embête..., grommela-t-il, et elle m'embête bien... Mais, après tout.

Il sourit mélancoliquement :

— Après tout, elle a peut-être pressenti la rupture et, dame ! ce n'est jamais drôle, une rupture, ni pour l'un ni pour l'autre des deux partenaires...

Henri ne se trompait pas.

Depuis les derniers événements la Russe s'était dit que le jour de la rentrée à Paris d'Henri serait le jour où il aurait à dire adieu.

— Seulement, s'était-elle ajouté tout récemment, il ne se doute pas de ce qu'avec Malgrange je lui réserve pour cette heure-là !...

III — Guet-apens

DARIA fit arrêter son auto à la hauteur de la cascade du bois de Boulogne et descendit de la voiture.

Elle avait là donné rendez-vous à Robert Le Quesnoy pour cinq heures, et elle était bien étonnée de constater qu'il n'y était pas en avance.

Il serai vraiment désastreux qu'il lui fit faux bond dans le moment où, grâce à l'idée de Bertrand de Malgrange, elle allait pouvoir contenter Horace d'Estalondes tout en se débarrassant d'un homme qui la gênait à présent, et d'un autre qui s'apprêtait à lui infliger l'un de ces outrages qu'une femme comme elle ne pardonne jamais.

— S'il ne vient pas, pensa-t-elle, c'est qu'il s'est fait une conviction sur « l'emprunt » du document...

Et cette pensée lui fit courir sur la chair un frisson désagréable.

Elle se mit à marcher, montant dans la direction du champ de courses.

L'après-midi était délicieux, avec un ciel d'un bleu léger où voguait un essaim de petits nuages d'argent ourlés de rose. La verdure des arbres, lavée par une bourrasque du matin, paraissait comme vernie. Le mois de mai tout proche embaumait déjà l'air.

Après avoir marché pendant une centaine de mètres, Daria revenait vers la cascade, lorsqu'elle aperçut la longue silhouette sportive de l'officier qui errait en peine parmi les promeneurs du reste peu nombreux.

Robert la cherchait.

Alors, sûre de lui, elle ne se pressa pas.

La Russe avait bien compris : sa double maladresse avait éveillé dans l'esprit de sa dupe un soupçon qui y demeurait à l'état latent.

Mais ce n'était toujours qu'un soupçon, et voici pourquoi :

Celle de ses deux sottises, dont Daria s'accusait le plus âprement, était celle de la tache d'encre faite et laissée au recto du dernier feuillet du document secret.

Mais, ici, la chance avait servi Daria comme elle s'amuse souvent à servir les méchants. Cette encre dont elle usait, si elle était spéciale, n'était pas unique. Et le hasard avait voulu qu'un des collègues de Robert — qui taquinait la Muse durant ses loisirs de bureau — usât de la même pour la mise au net de ses poèmes.

Or, comme les deux officiers appartenaient au même service, le document lui était passé dans les mains comme en celles de Robert et il était possible que cette tache fût de son fait.

Cela eût dû complètement rassurer le mari de Jacqueline, mais une fois le soupçon entré dans un esprit, il ne s'en va pas aussi vite qu'il s'y est implanté.

— Si c'est une espionne, s'était dit d'abord le malheureux, le jeu qu'elle a joué avec moi s'explique de lui-même.

Il est vrai qu'un peu plus tard, il avait démoli cette première impression par cet autre raisonnement, qui était non moins logique :

— Si elle était une espionne, elle se fût donnée, afin de me tenir mieux encore. On ne livre pas une femme qui s'est donnée, lors même qu'elle vous a déshonoré.

D'ailleurs, coupable, Daria ne se fût-elle pas trahie depuis qu'il la suspectait, l'épiait, ne prenait pas la peine de lui cacher son inquiétude, le tourment qui le ravageait, l'affolement où le jetait l'idée de la responsabilité encourue ?

Elle était demeurée la même, ne lui accordant ni plus ni moins, insouciante de se le gagner davantage, le bernant



...4 fois protégée

Il est rassurant de savoir qu'une telle beauté est *vraiment* protégée, où qu'elle aille, par les quatre robustes pneus Dominion Royal Master de sa voiture. Ils l'accompagnent toujours . . . prêts à opérer un arrêt sûr, rapide, en ligne droite.

Tout membre de votre famille mérite la protection des pneus Dominion Royal Master — jusqu'à 60% de *millage sûr* de plus! Puis, il y a la confiance que vous inspire la semelle exclusive Royaltex — le sentiment de sécurité — la tranquille certitude que vos Dominion Royal Master vont s'agripper et *tenir* dès que vous appliquerez les freins.

Votre voiture — qui est votre seconde demeure — mérite bien, en effet, les pneus Dominion Royal Master à parois blanches qui durent indéfiniment. Votre famille ne les mérite pas moins!



L'ENSEMBLE DE TOUT REPOS!

Les pneus DOMINION ROYAL MASTER

et les CHAMBRES À AIR LIFEWALL en NYLON

Prévention absolue de l'éclatement, protection contre le dérapage, protection de la vie — vous obtenez tout cela avec des chambres à air LIFEWALL dans vos pneus Royal Master. Pour les pneus que vous achèterez comme pour vos pneus actuels, employez les chambres à air LIFEWALL. C'est le plus grand perfectionnement dans l'histoire des chambres à air!

1854 DOMINION RUBBER 100 1954 — UN SIÈCLE AU SERVICE DE L'INDUSTRIE ET DU FOYER

La BIÈRE rêvée des hommes



IL EST bien doux de rêver à la bière d'antan, cette bière qui donnait du "coeur au ventre"! Mais pourquoi rêver? Il suffit de dire: "Labatt I.P.!" chez l'épicier ou à la taverne, pour goûter à la bière la plus moelleuse, piquante, corsée et satisfaisante que vous pouvez désirer. La Labatt* I.P. *plaît* aux hommes. La Brasserie Labatt.



Labatt—
n'y a rien qui la batte!



ON S'ABONNE EN TOUTE SAISON

Un magazine comme LE SAMEDI offre le même intérêt du 1er janvier au 31 décembre. Ses articles illustrés, ses chroniques diverses, ses romans et ses feuilletons, se lisent avec plaisir d'un bout de l'année à l'autre. Si vous n'avez pas pris déjà la bonne habitude d'acheter régulièrement *votre* Samedi chez le même dépositaire, remplissez le bulletin ci-dessous et vous le recevrez *chez vous*, chaque semaine.

Notre roman feuilleton en cours :

AIMEE ET CHERIE

par RENE VINCY

COUPON D'ABONNEMENT

Le Samedi

CANADA	
1 an	$3.50
6 mois	2.00
ETATS-UNIS	
1 an	$5.00
6 mois	2.50

IMPORTANT: — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....*Province*.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE — **975-985 rue de Bullion MONTREAL 18, P.Q.**

toujours des mêmes promesses à échance indéfinie :

— Vous me pressez trop... Méritez-moi... D'ailleurs, je ne tromperai jamais Henri...

Si bien que Robert ne savait plus quoi penser.

Partagé entre la peur qu'il éprouvait que Daria ne l'eût perdu, et le désir effréné qu'elle entretenait en lui, il en était arrivé à vivre dans un état de demi-inconscience, tels ceux de ses camarades qui avaient pris aux colonies l'habitude de la drogue et continuaient de s'intoxiquer d'opium.

De sorte que, indifférent à tout ce qui n'était pas sa double idée fixe, il avait à peine accordé attention au drame qui s'était déroulé cependant si près de lui à propos du mariage de Chérie.

. . . . . .

C'était le matin même qu'il avait reçu de Daria l'invitation qui l'amenait au Bois, à cet endroit où ils s'étaient déjà souvent rencontrés.

Cinq jours qu'il ne l'avait point vue ! Aussi, avec quelle fièvre et quelle hâte avait-il tout quitté vers quatre heures. Mais une panne de l'auto de cercle qu'il avait prise l'avait fait tout de même arriver en retard.

Et voici qu'elle n'était pas là.

Ne le voyant pas d'abord, comme à l'habitude, pour la recevoir, s'en était-elle piquée et était-elle repartie ?... Elle était si fantasque !.. Et le pauvre maniaque maudissait sa malchance, lorsqu'il aperçut Daria qui s'en venait bien tranquillement.

Il en eut un grand coup au coeur.

La vue de cette femme le bouleversait toujours et ce n'était qu'après qu'il se reprenait, lorsqu'elle l'avait cinglé de quelque méchanceté ou déçu, une fois de plus, dans l'espoir obstiné qu'il entretenait de l'entendre lui dire : — enfin ! — qu'elle se rendait à son désir.

Cette fois, dès qu'il l'eut abordée, il eut le sentiment très net qu'elle se trouvait dans des dispositions moins hostiles qu'à l'ordinaire.

Comme elle était jolie, cet après-midi, et gracieuse, dans cette simplicité de mise qui ne lui était pas coutumière !

Il s'expliqua sur son retard et comme, après avoir traversé le carrefour, ils s'engageaient dans une petite allée vide de promeneurs, elle lui dit, sans préambule :

— Savez-vous qu'Henri est revenu ?

Il devint tout de suite maussade. Allons, encore une déception ! Le retour d'Henri, c'était un nouvel ajournement à ses espérances...

— Non, j'ignorais que notre héros national eût quitté les Pyrénées, répondit-il ironiquement.

— Eh bien ! il est revenu hier et c'est fini.

— Qu'est-ce qui est fini ?

— Qu'est-ce qui existait qui, à vous entendre, vous faisait endurer mille supplices ?

Le saisissement de Robert était tel qu'il n'osait encore comprendre.

Elle, demeurait calme, encore qu'une pointe de rage froide aiguisât sa voix ; elle avait arrangé un joli mensonge que l'autre allait gober avec une confiance digne d'un meilleur sort.

— Eh bien ! oui, il est revenu hier dans la journée et ç'a été fini entre nous en quelques minutes.

— C'est bien vrai ?... balbutia-t-il.

— C'est si vrai que nous nous revoyons ce soir pour la dernière fois et seulement pour nous rendre nos lettres, c'est-à-dire anéantir les derniers vestiges de notre court passé.

Robert était éperdu de joie ; il comprenait qu'à présent tous les espoirs lui étaient permis. Mais il feignit de ne point penser à lui.

— Ma pauvre amie... commença-t-il sur un ton attristé, je suis bien de tout mon coeur avec vous dans le chagrin...

Elle l'interrompit avec un peu de hauteur :

— N'ajoutez rien, Robert. Une femme comme moi ne veut de la pitié de personne. Il y avait longtemps que j'avais prévu cette rupture et je vous prie de croire que je n'ai rien fait pour l'empêcher. Mais, ajouta-t-elle brièvement, il y a manière de rompre et celle d'Henri m'a déplu.

— J'ai toujours pensé, Daria, que ce coureur d'aventures était au-dessous de sa réputation et je ne comprenais pas ce qui avait pu vous charmer en lui.

Elle fixa sur Robert un regard noir.

— C'est tout ce que vous trouvez à me dire en un pareil moment ?

— Mais..., fit-il tout décontenancé.

— Où donc est ce beau zèle dont vous brûliez naguère pour me venger de celui qui m'humiliait ?

— Oh ! Daria, pourriez-vous croire un seul instant que j'aie changé de sentiments ? Je l'ai toujours détesté, ce Frontcoeur trop heureux. Un bien grand sot, du reste, pour n'avoir pas su apprécier cette grâce insigne que vous lui faisiez de le distinguer... Et puis...

Robert n'acheva pas, mais il serra les poings au souvenir de cette scène, qui n'était pas si vieille, à la fin de laquelle Henri l'avait mis à la porte des « Mauves ».

— Daria, reprit-il, vous savez bien que je suis à vous. Commandez, j'obéirai. Moi aussi, j'ai été humilié par ce tranche-montagne et le sang me bout à me rappeler la lâcheté que vous avez exigée de moi au lendemain de l'outrage qu'il m'infligea.

— Vous oubliez que vous m'aviez déjà promis de ne jamais le provoquer et que c'est vous qui, ce jour-là, eûtes tous les torts... Mais laissons cela. Aujourd'hui n'est pas hier.

Les yeux de Robert brillèrent sauvagement.

— Alors, aujourd'hui, je peux...

— Taisez-vous, dit-elle avec douceur, ce n'est pas le lieu ni l'heure d'aborder cette question. Robert, j'ai beaucoup souffert et la souffrance nous rend quelquefois injustes envers nos amis les meilleurs. Je vous ai fait passer par bien des épreuves ; cependant, votre constance ne s'est jamais démentie... Peut-être, enfin, avez-vous réussi à m'émouvoir...

Ils s'étaient arrêtés à un tournant de l'étroite allée. Tamisée par d'épais feuillages, la clarté du jour s'y faisait mystérieuse comme en une chambre close. Et le silence y était si profond qu'il semblait à Robert que Daria devait entendre les battements de son coeur, car la dangereuse créature avait ajouté ces paroles, bien faites pour l'affoler :

— Et puis, je vous avais déclaré que jamais je ne tromperais Henri, mais Henri ne m'étant plus rien, me voici libre.

Robert s'appuya au tronc d'un orme ; ses jambes se dérobaient sous lui ; c'était trop de bonheur d'un coup.

Elle le vit tel qu'elle l'avait voulu.

A cette époque, les femmes portaient encore le réticule. Du sien, Daria tira une clé, l'offrit à Robert.

— Venez à dix heures, ce soir, expliqua-t-elle. Vous entrerez par la petite porte du parc qui donne rue Charles-Laffitte. Le vestibule de la villa sera ouvert et vous monterez directement à mon appartement.

— Oh ! Daria... Daria... balbutia Robert, ébloui par la perspective qui s'ouvrait devant lui.

Elle lui tendit les mains et, avec une adorable mélancolie :

— Mais vous ne m'en voudrez pas, dites ?... acheva-t-elle, si vous ne trouvez pas une amie d'abord follement gaie... J'aurai à oublier bien des larmes, Robert... Mais vous serez patient et doux, oh ! oui, promettez-le-moi ?

— Oh ! Daria... Je ne serai pour vous que ce qu'il vous plaira que je sois...

Une telle garantie de chauffage jamais offerte auparavant!

Certificat de $1,000.00 à l'appui du Blend-Air Coleman!



COLEMAN – et seul Coleman – offre le Certificat de Confort pour garantir un confort parfait dans votre maison, neuve ou vieille

C'est une assurance de confort sans pareil, avec un système de chauffage révolutionnaire! Maintenant, pour la première fois vous pouvez être sûrs que vous serez confortables pendant la saison froide. Le Certificat de Confort Coleman GARANTIT que vous aurez une chaleur saine pendant tout l'hiver, avec un chauffage Blend-Air—que ce soit dans une maison neuve ou vieille.

Les diffuseurs magiques exclusifs permettent de vous donner cette rare assurance de confort. Ils rendent possible un procédé nouveau, plus efficace, de mélange et de circulation de l'air. Cela veut dire qu'il n'y a pas d'air chaud vicié, pas de chaleur accumulée au plafond, laissant les planchers froids. Vous avez plutôt un bon air chaud en mouvement continuel et des planchers chauds. Un système entièrement automatique avec un contrôle central de la température et un réglage individuel de la température dans chaque pièce.

Avant de prendre une décision en faveur d'un appareil de chauffage quelconque, il serait bon que vous demandiez à votre vendeur Coleman de vous expliquer les nombreux avantages que comporte ce système révolutionnaire—pour la santé, le confort et l'épargne. Postez ce coupon pour avoir les nom et adresse de votre vendeur et pour recevoir de la littérature gratuite.



VOICI CE QUE FAIT LE DIFFUSEUR MAGIQUE:

Il mélange l'air de la pièce à l'air fraîchement chauffé venant de la fournaise, pour maintenir un confort constant. Les murs extérieurs sont recouverts d'air chaud donnant ainsi le meilleur type de chauffage "périmétrique". L'air de la pièce circule continuellement—climatise votre maison pour la santé aussi bien que pour le confort—en toute saison.

✓ **VOUS ÊTES PLUS CONFORTABLES** parce que les murs extérieurs sont recouverts d'air chaud—le meilleur type de chauffage "périmétrique".

✓ **VOUS ÉPARGNEZ SUR L'INSTALLATION** avec des conduits de 3½ pouces, pour l'air, préfabriqués par Coleman pour adapter à n'importe quelle maison—neuve ou vieille.

✓ **VOUS ÉPARGNEZ DE L'ESPACE** parce que la fournaise Blend-Air est compacte et elle n'occupe pas plus de 6 pieds carrés au sous-sol, dans un débarras, une armoire, etc.

✓ **VOUS ÊTES AU FRAIS EN ÉTÉ.** Plus tard, vous pourrez aisément ajouter un appareil refroidisseur Coleman, utilisant le même système.

Blend-Air® Coleman

SYSTÈME DE CHAUFFAGE DOMESTIQUE POUR L'HUILE OU LE GAZ

FABRIQUÉ PAR LES MANUFACTURIERS DES FAMEUX POÊLES ET LAMPES COLEMAN

Coleman Lamp and Stove Co. Ltd.,
Dept. 11S, Toronto 8, Ontario.
Veuillez m'envoyer la littérature gratuite sur le nouveau Certificat de Confort concernant le Blend-Air.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

Si ce n'est pas COLEMAN — Ce n'est pas BLEND-AIR

— A dix heures... Pas avant...

Et elle se sauva, légère telle une nymphe bocagère.

Elle n'était plus là qu'il l'y voyait toujours.

Ce soir !... ce soir, cette ensorceleuse serait à lui !...

Elle lui avait dit : « Je vous ai fait passer par bien des épreuves... » Et c'était plus que vrai. Mais cette minute effaçait tout.

Et il en oubliait qu'il l'avait soupçonnée de la pire des forfaitures.

Elle, une espionne ? Allons donc !

Et la pensée de Robert revenant à Henri :

— Quant à celui-là, ragea-t-il entre ses dents, maintenant que Daria me l'abandonne, nous compterons bientôt tous les deux ensemble !

Il n'imaginait pas qu'Henri et lui devaient se retrouver face à face avant qu'il fût bien peu de temps... et que, quant à cette heure du berger, dont il était ivre par anticipation, elle sonnerait à un tout autre cadran qu'à celui de l'amour.

•

Dans son belvédère de la rue de Fontarabie, Rodolphe était allongé à plat ventre sur son divan et, la tête entre les poings, songeait désespérément.

Le soir pénétrait par la verrière, noyant d'ombre ce studio où l'artiste avait édifié, jadis, de si beaux rêves d'art, de jeunesse et d'amour, mais Rodophe ne songeait pas à allumer la lampe.

Un découragement tragique le tenait là, immobile sans pensées autres que celle-ci :

— Elle m'a chassé ! Elle ne veut plus !

Depuis que la Russe l'avait exécuté comme elle devait jadis jeter à la rue un moujik qui la servait mal, Rodolphe eût été bien en peine de donner un emploi exact de son temps.

Il avait erré dans Neuilly et ses environs, cherchant à épuiser dans des marches forcenées cette douleur qui le tenaillait sans répit, rentrant fourbu à ce petit hôtel où il avait pris une chambre pour les nuits où la Séductrice ne le retenait pas, halluciné par la pensée de cette femme qui était si près de lui et maintenant si loin.

Enfin, la nuit dernière, n'y tenant plus, malgré cette défense qu'elle lui avait faite :

— Et n'escaladez plus les murs du parc, mon gentil Roméo ! C'est un conseil que je vous donne...

Il y était retourné et, jusqu'au petit matin, blotti dans un massif sous les fenêtres de la cruelle, il avai pleuré sur ses illusions enfuies.

Puis, navré de se sentir si lâche, il s'était remis à vagabonder et c'était presque machinalement qu'il avait repris le chemin du domicile fraternel.

Il sentait en lui le besoin infini de se confier à un ami.

Et quel autre que son Grand, après lui avoir pardonné, le pourrait mieux comprendre et consoler ?

Après lui avoir pardonné...

En effet.

Que de torts il avait envers son frère Félix ! Que de torts ! Comme il l'avait abusé ! Comme il lui avait menti !

Au lendemain de cette première fois que Daria l'avait gardé, il s'était convaincu qu'il ne saurait désormais se retrouver en face de Camille.

Embrasser cette chaste enfant avec des lèvres chaudes encore des baisers pervers de la Russe, c'était une de ces hypocrisies dont Rodolphe se sentait incapable.

Ce faible garçon avait pu se montrer léger, inconstant et ingrat, mais l'idée de sa trahison lui était déjà assez insupportable, sans qu'il aggravât encore sa méchante action d'une vilenie nouvelle.

En conséquence, il avait raconté à son frère que la princesse lui avait obtenu une commande de l'une de ses amies habitant Versailles...

— Qui s'appelle ? avait demandé Félix.

Rodolphe avait jeté au hasard :

— La vicomtesse de Malgrange.

Ce nom de Malgrange lui était venu ainsi, parce qu'il avait eu souvent l'occasion de rencontrer le vicomte, un fidèle des « Mauves ».

— Et que te veut cette vicomtesse ?

— Me demander la réfection de fresques murales dans le vieil hôtel qu'elle habite. Je ne sais ce que cela me demandera de temps, car j'aurai à me partager dorénavant entre Neuilly et Versailles. En tout cas, dans ces conditions, je ne puis plus m'astreindre à revenir à Paris tous les soirs pour en repartir tous les matins. Je prendrai une chambre là-bas, à Versailles ou à Neuilly.

— Eh bien ! et Camille ? avait fait le grand frère en fronçant les sourcils.

— Camille comprendra que ce n'est pas à un débutant comme moi qu'il appartient d'hésiter devant de petits sacrifices à faire. Lorsque je serai connu, je pourrai choisir ma besogne, mais, d'ici là...

Le grand frère avait grogné. Puis :

— Au fait, avait-il conclu, si Camille n'y voit pas d'inconvénients, pourquoi en verrais-je ? Arrange-toi avec elle.

Camille, d'esprit plus fin que Félix, avait d'abord trouvé cette histoire bizarre ; mais elle n'en avait rien dit, dans la crainte de paraître sotte et, finalement, avait souscrit à cet éloignement momentané de son fiancé.

— Mais vous m'enverrez, Rodolphe, un petit mot quotidien ?

— Assurément, ma chérie.

Cette promesse, Rodolphe ne l'avait pas tenue. A peine si Camille avait reçu de lui quelques cartes postales hâtivement griffonnées et où il s'était bien gardé de donner une adresse, ce qui avait dû plonger la pauvre enfant dans des abîmes de réflexions douloureuses.

Mais la caractéristique des amours malsaines est de paralyser complètement le sens moral chez ceux qui en sont possédés et, comme Robert, cette autre victime de la Séductrice, Rodolphe ne regardait plus qu'en soi, devenu indifférent à ce qui se passait autour de lui.

Que lui importait que Camille pleurât et que son frère pût le maudire, dès qu'il avait le sourire de Daria, le baiser de Daria, l'étreinte câline ou fougueuse des bras de Daria !

Il l'avait si longtemps désirée, cette femme...

Si longtemps il l'avait vue dans une nuée, planant au plus pur de l'éther et ne concevant point qu'elle pût descendre jusqu'à lui ou l'élever jusqu'à elle, que le don magnifique qu'elle lui avait fait d'elle toute l'avait laissé ébloui d'un éblouissement qui durait encore lorsqu'elle lui avait dit :

— Va-t'en !

Ah ! l'atroce minute !...

Elle l'avait abandonné avec le même cynisme qu'elle l'avait pris, avec la même audace tranquille.

Et le pauvre diable, qui ne connaissait pas les dessous de cette passade, qui ignorait qu'il n'avait été élu qu'en vue d'un but précis et qu'il avait été rejeté parce que ce but s'était déplacé, le pauvre diable, enfoncé et perdu dans une songerie noire, ne trouvait aucune réponse à ces questions qu'il se posait :

— Qu'ai-je pu lui faire ? En quoi ai-je pu lui déplaire pour qu'elle m'ait ainsi traité, et si brusquement ?... Si je portais réellement ombrage à ce Front-coeur, — oh ! que je le hais, cet homme ! — et si c'est réellement lui qui a exigé que je quitte les « Mauves », pourquoi Daria ne m'a-t-elle pas gardé un petit coin dans sa vie ?... Je me serais contenté de si peu !... Mais ce n'est pas cela. Si ç'avait été cela, n'aurait-elle pas trouvé d'autres mots pour me le dire ? M'eût-elle chassé avec des phrases aussi abominables ?

Et il se lamentait.

— Oh ! si ce mépris qu'elle m'a témoigné avait pu me guérir d'elle !... Mais je l'aime plus follement encore depuis que je l'ai perdue... Et je ne cesserai jamais de l'aimer, je le sens bien... Elle est dans mon sang, elle est dans ma peau, elle est dans ma chair... Qui me délivrera du sortilège qu'elle m'a jeté ?

Et il pleurait dans le soir gris, dans le soir triste qui l'enveloppait, peu à peu, comme d'une agonie...

. . . . . .

Ce soir-là, Félix rentra plus tard que de coutume car, en sortant de son bureau, il avait poussé jusqu'à Neuilly, pour y prendre des nouvelles de Norbert Valognes, dont les journaux lui avaient conté le duel malencontreux.

Il y avait trouvé son ami en meilleur état qu'il ne s'y attendait.

A présent, le célèbre chirurgien Lejeune, qui assistait son confrère Chériaud dans les cas graves, répondait du blessé et, si la parole lui était toujours interdite, elle ne tarderait pas à lui être rendue.

Du moins, la victime du ruffian Roger de Sarthys avait-elle pu crayonner pour son voisin de la rue de Fontarabie :

« Revenez dans trois jours ».

— Ma foi, tandis que je suis dans le pays, s'était dit Félix, si je m'enquérais de cet indigne Rodolphe ?...

Les « Mauves » étaient connues. On le renseigna tout de suite.

Dès la grille, le gardien de la villa l'arrêta :

— M. Sandrié ne travaille plus ici. Je ne pourrais pas même dire depuis quand. Il est parti tout d'un coup et, ce qu'il y a de mieux, en laissant ses peintures en plan.

— C'est bien, merci. Je le trouverai à Versailles, puisqu'il y travaillait concurremment avec ici.

— Je crains que vous ne vous trompiez, fit le gardien avec étonnement. M. Sandrié n'a jamais rien eu affaire à Versailles. Du moins à mon idée. Il était fourré ici d'un bout à l'autre de la journée et du reste, ajouta le bonhomme en rigolant, ce n'était pas l'occupation qui lui manquait !

Le rire et le ton égrillard sur lequel avaient été flûtés ces derniers mots furent un trait de lumière pour grand frère Félix, qui se sauva, tout colère.

Et cette colère n'était pas encore calmée alors qu'il pénétrait chez sa concierge pour y prendre, comme tous les soirs, son courrier et ses clés, que, depuis quelque temps, il laissait, dans le cas d'un retour inopiné de son frère.

— M. Rodolphe est rentré, lui annonça la brave femme, et il n'avait pas l'air trop bien, le pauvre cher jeune homme...

Félix s'élança dans les escaliers, les grimpa quatre à quatre, tomba tel une bombe dans le belvédère, distingua le corps vautré sur le divan.

Mais Rodolphe se soulevait et, tendant les bras :

— Ah ! Félix... Félix...

— Enfin ! c'est toi !

— Ne m'accable pas, Félix, je suis si malheureux...

— Eh bien ! gronda le grand frère, voilà qui m'est bien égal, par exemple !

Il craquait une allumette.

— Petit misérable !.. Infâme galopin ! T'être conduit ainsi, toi !

Il allumait la lampe.

— Avoir jeté tout le monde dans l'inquiétude, avoir mis Camille dans les larmes !...

Il baissait les stores.

— Et tu reviens et tu pleurniches : « Je suis bien malheureux » ; et tu crois que tu vas en être quitte comme ça ? Alors, le malheur des autres ne compte pas ? Le tient suffit, sans doute ?

Il s'était campé dans la pleine lumière et apparaissait, grand et fort, avec sa tête un peu grosse, à visage mangé d'une barbe courte et frisée, à vaste front intelligent que coupait la barre des sourcils touffus.

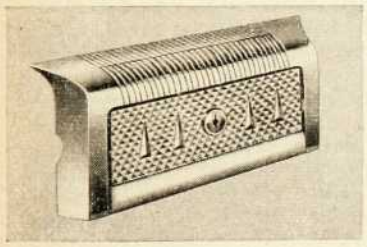
Ses yeux bleus, très grands, très beaux — les yeux des Sandrié — si

LA VIE COURANTE . . .



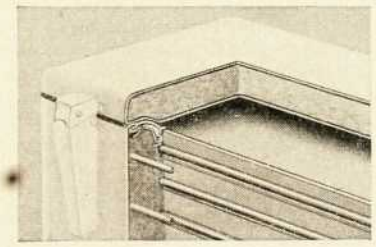
— N'aurais-tu pas trouvé ma boule de bowling, par hasard ?





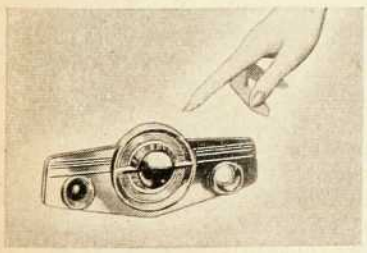
Poignée souple!

Le couvercle se relève au contact du doigt, laissant les mains libres. Fermeture hermétique automatique, équilibre parfait. Bourrelet de caoutchouc retenant bien le froid et empêchant la chaleur de pénétrer.



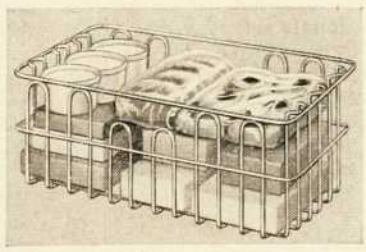
Condenseur rayonnant!

Le condenseur rayonnant Deepfreeze garde sèches les parois extérieures, quelles que soient les conditions atmosphériques. Jamais de condensation! Aucune pièce mobile.



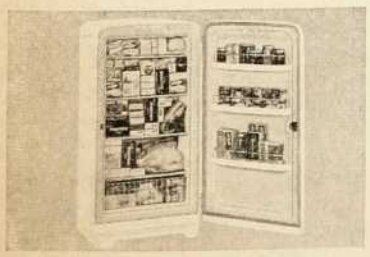
Avertisseur lumineux!

La lumière blanche indique que tout est normal, la lumière rouge s'allume lorsque la température s'élève de façon anormale. Température réglée par cadran.



Paniers et cloisons!

Paniers et cloisons mobiles, en fil métallique facilitent l'entreposage systématique de denrées. Tout est toujours à la portée de la main.



Modèle vertical—12 pi. cu.!

Contient plus de 420 lb. d'aliments congelés. Le modèle de 19 pi. cu., pour institutions, contient 651 lb. d'aliments. Idéal là où l'espace au sol est restreint.



Et nos réfrigérateurs!

Le compagnon idéal du congélateur domestique vertical Deepfreeze. Ils forment ensemble un duo réfrigération-congélation parfait!

Seul Deepfreeze peut se vanter d'une expérience de 15 ans dans la fabrication des congélateurs domestiques! Vous trouverez beaucoup plus commode, plus économique et plus satisfaisant le magnifique congélateur domestique Deepfreeze modèle "Anniversary".

Deepfreeze est en mesure de vous offrir le congélateur qui vous convient le mieux, qu'il s'agisse d'un coffre de grande capacité ou d'un modèle vertical peu encombrant. Nous illustrons ci-contre quelques-uns des avantages offerts par le Deepfreeze horizontal.

Les quatre rayons à congélation rapide du modèle vertical assurent le maximum de rendement et d'espace. Porte à trois rayons. Panier de congélation sur glissière.

Passez voir et *acheter* un véritable congélateur domestique Deepfreeze! Formats de 8 à 18 pi. cu. Modèles de 19 à 24 pi. cu. pour institutions. Vous vivrez mieux tout en faisant des économies. Passez immédiatement chez le dépositaire Deepfreeze!

Deepfreeze® Home Appliances

Véritables congélateurs domestiques Deepfreeze, réfrigérateurs, conditionneurs d'air et poêles électriques Deepfreeze.

Adressez ce bon dès aujourd'hui!

LS-554

Deepfreeze Home Appliances
North Chicago, Illinois

Veuillez m'expliquer en détail comment je peux réaliser des économies grâce au congélateur domestique Deepfreeze—tout en servant des repas meilleurs et plus nourrissants!

*Nom*_____

*Adresse*_____

*Ville*_____ *Zone*____ *Province*_____



Avez-vous pris votre aluminium aujourd'hui?

OUI, très certainement, car presque tout ce que nous consommons — céréales, légumes, viandes, lait, oeufs — contient de l'aluminium. Rien d'étonnant à cela puisqu'un huitième environ de l'écorce terrestre se compose d'aluminium.

Commercialement, toutefois, l'aluminium s'obtient plus facilement d'un minerai nommé bauxite. La compagnie Alcan l'expédie de l'Amérique du Sud à ses fonderies d'Arvida, de l'Ile Maligne, de Shawinigan Falls et de Beauharnois. Quand la nouvelle et formidable installation de Kitimat (C. b.) sera terminée, on y transportera par bateau, le long de la côte du Pacifique, le minerai raffiné provenant des riches gisements sud-américains. Aluminum Company of Canada, Ltd.(Alcan).

Si vous avez aux alentours de Montréal . . .

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN

à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363 **1250, rue Villeray, Montréal**

DETECTIVES. Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à **CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE. C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.**

Une date à retenir

C'est le **26 MAI** prochain que sera mis en vente le premier numéro de **LA REVUE POPULAIRE**, le magazine de bon goût et préparé spécialement pour la femme moderne.

Vous aurez un vif plaisir à lire les nombreuses chroniques qu'il renferme, dont, *Ce dont on parle*, par Lucette Robert.

En plus, un roman d'amour complet intitulé :

LE MAITRE DE FLOREYA
par CLAUDE VIRMONNE

Remplissez votre coupon en page 44

doux à l'ordinaire, étincelaient d'un courroux qu'il ne chercha point à retenir.

— Et rentre-moi tes larmes, hein ?... Elles ne sont pas de mise en ce moment. Es-tu une petite fille, où es-tu un homme ? Tu vas me dire tout ; j'ai le droit de tout savoir. Du reste, je suis déjà fixé. Je reviens de Neuilly...

Rodolphe bondit vers son frère :

— Tu l'as vue ?... cria-t-il, saisi d'un espoir insensé.

— J'ai vu qui ?

— Elle ? murmura Rodolphe.

Grand frère Félix repoussa violemment son cadet.

— Ah ! çà, es-tu complètement fou ?... J'ai été à Neuilly pour y voir notre ami Valognes, qui a été à deux doigts de la mort et dont tu ne t'es pas plus soucié que s'il n'avait jamais existé...

Rodolphe avait reculé lentement, était retombé sur le bord du divan, blême et défait.

En quelques jours, il était devenu presque méconnaissable et ses traits creusés, la fixité hagarde de ses prunelles, le pli douloureux qui contractait sa bouche, l'abandon de ses membres comme vidés de chair et de sang, disaient, mieux que sa plainte de tout à l'heure, la cruelle épreuve qu'il venait de traverser.

Cependant, Félix, qui ne voulait pas s'émouvoir, avait poursuivi :

— Et j'ai poussé jusqu'aux « Mauves » mon petit, mais tu peux croire que je ne m'y suis pas inquiété de ta drôlesse. Trois mots du concierge m'en avaient appris d'ailleurs plus que je n'en voulais savoir. Ainsi, misérable gamin ! pour les attraits d'une gourgandine du monde, tu as tout oublié, les serments qui te liaient à Camille, les engagements pris envers moi et jusqu'au plus élémentaire respect de toi-même ?

Les coudes aux genoux, la tête entre les mains, Rodolphe écoutait sombrement.

— Pauvre insensé, va ! Je ne sais pas quels espoirs tu avais entretenus, mais je me doute, que cette créature ne te les a pas laissés longtemps. Elle s'ennuyait sans doute, cette fille, elle t'a pris pour jouet, et toi, tu es tombé dans le panneau comme un niais, en t'imaginant que cette toquade d'une détraquée durerait, et puis, sa fantaisie passée, elle t'a flanqué à la porte, hein ? C'est ça ? Réponds... Réponds...

Mais Rodolphe n'eut qu'un soupir, profond comme un sanglot.

Félix haussa les épaules, se mit à marcher par l'atelier à pas pesants.

— Parbleu ! Naturellement, c'est ça ! Et voici mon jocrisse dans les pleurs et les grincements de dents et l'abomination de la désolation ! Et qui n'a pas l'air de comprendre que pour quelques nuits d'indigne volupté, il a gâché toute une existence de bonheur !...

Félix s'arrêta devant son frère, le houspilla rudement :

— Si du moins tu n'avais gâché que ton existence à toi... Mais as-tu songé que tu détruisais, du même coup, celle de Camille ?... De Camille innocente et aimante ?...

Et d'une voix basse :

— De Camille que je ne t'avais cédée qu'en m'arrachant le coeur, dis, petit malheureux !...

C'était parti malgré lui, dans l'indignation où le jetait la vue de Rodolphe plus inerte qu'une loque.

Rodolphe fixa sur lui un regard égaré :

— Tu aimes Camille ?... balbutia-t-il. Oh ! pardon... pardon...

Mais déjà Félix regrettait son aveu et, repartant à travers le studio :

— Il ne s'agit pas de ça ! Quelle importance, du reste ? Est-ce moi qu'elle aimait ? C'est toi qu'elle a aimé et qu'elle aime encore. Et c'est à elle seule qu'il faut songer, tu m'entends ? Elle a compris — qui n'aurait compris, au surplus ? — et elle a assez pleuré ; il faut que ses larmes cessent de couler. Dame ! Le père et la mère Coquerel, qui n'ont pas les mêmes raisons qu'elle de te pardonner, seront moins faciles à ramener. Mais j'en fais mon affaire, si tu veux m'obéir...

Il frappa du pied.

— Qu'est-ce que je dis : si tu veux m'obéir ? Mais il faudra bien que tu m'obéisses tonnerre de Dieu ! Et d'abord, tu vas quitter Paris, tu vas rentrer chez nos parents, tu y resteras deux mois, trois mois, le temps que le souvenir s'atténue, chez tout le monde, de ta stupide équipée, et tu ne reviendras que lorsque je te rappellerai.

Mais Rodolphe secoua le front.

— N'exige pas cela, Félix, j'aimerais mieux mourir.

L'autre demeura béant.

— Qu'est-ce que tu dis ?

— Je ne peux pas m'éloigner... fit l'artiste d'une voix plus ferme. Je ne peux pas vivre loin d'elle.

— Comment, loin d'elle ? Ne t'a-t-elle pas flanqué dehors ?

— Elle peut se repentir.

Félix serra les poings, mais se maîtrisant :

— Se repentir ? Il faudrait qu'elle eût du coeur, pour ça !

— N'importe. A Paris, je ne la perdrai toujours pas tout entière. Je pourrai la guetter lorsqu'elle sort, l'apercevoir de loin. Et qui sait si, enfin, elle ne se laissera pas toucher par tant de constance et d'humble soumission...

— Mais, ah çà ! éclata Félix, tu ne te repens donc pas ? Tu n'es donc pas guéri ? Alors, qu'est-ce que tu es venu faire ici ?

— Je ne le sais pas... murmura Rodolphe, d'un ton morne.

— Ah ! tu ne le sais pas ?... Mais alors tu as donc pris goût à ton infamie ? Il ne te répugne donc pas, ce rôle que tu as joué auprès de cette femme ? Pour qu'elle ait agi ainsi avec toi, il est certain que c'est une fausse grande dame, que ce n'est qu'une aventurière, qu'une courtisane ? N'est-ce pas ? Et, dès que c'est une femme qui se fait payer, comme tu ne peux la payer, veux-tu donc vivre de son argent et te déshonorer ?

Rodolphe revit et entendit Daria lui disant dans un éclat de rire :

— Que vous étiez-vous imaginé ? Ignoriez-vous que j'ai un ami ? La vie n'est pas une idylle et j'ai à songer à ma vie... Pour qui m'avez-vous prise ? Pour une grisette ? Mais, mon cher, rien que pour ma lingerie, je dépense cent vingt mille francs par an. Voulez-vous seulement payer ma lingerie ?

Ce rappel lui avait été si pénible qu'il avait fermé les yeux.

Il les rouvrit et :

— Aventurière, peut-être ; courtisane, c'est certain, mais je l'aime telle qu'elle est, et ne puis l'oublier, et si je savais, de toute certitude, ne la revoir jamais, je me tuerais tout de suite.

Il s'était exprimé avec un accent tel, qu'atterré, Félix avait fait un pas en arrière.

— Tu te tuerais ? Eh bien ! et nous tous ?

— Je ne pense plus qu'à elle.

— Et Camille ?

— Lorsque l'on a goûté au poison que distille le baiser d'une Daria, l'on n'est plus digne de l'amour d'une pure jeune fille.

Félix était devenu très pâle.

— Ne voudrais-tu plus d'elle ?

— Je ne pourrais plus la rendre heureuse...

— Es-tu fou, Rodolphe ?

— Je me le suis déjà demandé.

— Si tu n'es pas en état de démence, sais-tu que tu raisonnes comme un malfaiteur ?... Comment ! tu aurais profité de ce que je t'ai introduit dans une famille infiniment respectable pour t'y faire aimer de la plus délicieuse des jeunes filles ; tu aurais mené les choses jusqu'à obtenir sa main et puis, à quelques semaines du mariage, tu dirais, tranquillement : « Je me suis égaré dans un mauvais amour, je ne suis plus digne d'une honnête tendresse, laissez-moi retourner à ma boue, c'est là seulement que je puis être heureux ». Et tu te figures que ça va se passer ainsi ?

Rodolphe souffrait ; les reproches de son frère augmentaient sa douleur.

Il fut méchant.

— Hé ! lâcha-t-il avec impatience, puisque tu aimes Camille, tu la consoleras en prenant ma place !

D'abord étourdi par cette cruauté, puis indigné, Félix se précipita sur son frère, le poing haut :

— Petit serpent !... commença-t-il.

Mais, s'effondrant tout à coup à côté de son pitoyable frère et laissant couler des larmes soudaines :

— Tu viens de te montrer bien lâche, Rodolphe... gémit-il. Et il faut que cette femme ait un pouvoir bien fatal pour t'avoir changé ainsi en si peu de temps. Toi que j'ai aimé comme si tu étais mon fils... Toi que j'ai tant choyé, tant dorloté... Ah ! méchant... méchant...

Rodolphe avait bien honte de lui-même.

— Oublie, Félix... Pardonne, mon grand... Je ne voulais pas dire ce que j'ai dit...

Il lui avait passé un bras autour du cou, mais Félix avait été trop cruellement touché ; il continua de se lamenter :

— Tout cela est ma faute... ma seule faute... Je n'aurais pas dû écouter Valognes... Quand il a voulu te lancer dans ce monde qui n'est pas le tien, j'aurais dû penser aux entraînements... et que c'était faire plutôt ton malheur que d'aider à ton avenir, que de te laisser abandonné à toi-même... Ah ! je m'accuse...

— Ne parle pas ainsi, Félix... Si tu savais comme j'ai mal déjà...

— Et moi, n'ai-je pas mal ?... Je te vois perdu et je vois Camille désespérée... Je n'avais pas pleuré depuis mon enfance, et regarde les larmes amères que tu me fais verser... Ah ! ingrat, ingrat enfant... Me reprocher jusqu'au sacrifice que j'ai fait pour toi, quand il m'a tant coûté, car tu ne sauras jamais quelle tendresse m'avait inspirée Camille... Mais son bonheur m'était plus cher que le mien et lorsque j'ai compris que c'était à toi qu'allait son coeur, et avec quel enchantement ! je me suis dit que je me consolerais dans votre félicité ; que vous voudriez bien que je ne vive pas trop loin de vous, et je me voyais, moi, plus vieux que vous, comme le grand-père des enfants que vous auriez... Leurs caresses, leurs petits rires auraient peu à peu changé en douceur l'amertume première de mon renoncement... Votre joie eût été ma récompense... Tout cela était possible hier, était possible encore aujourd'hui...

Rodolphe était ému.

Avec sa facilité d'imaginatif, il venait de vivre par la pensée ces tableaux enchanteurs qu'avait dépeints Félix, et il s'écria, sincère, car il était toujours sincère dans le moment qu'il parlait :

— Ne me maudis plus, Félix !... C'est toi qui as raison... Donne-moi le temps de me reprendre... Oui, je repartirai pour l'oustal de nos parents, j'y ferai une retraite, j'en reviendrai guéri et Camille pourra de nouveau me tendre les bras !

Le grand frère tourna vers le cadet un visage transfiguré :

— Dis-tu vrai, Rodolphe ?... Tu partiras ?...

— Je partirai.

— Tu feras tout pour oublier la mauvaise femme ?

— Je l'oublierai.

— Verras-tu Camille avant ton départ ?

— J'ai, de moi, trop de dégoût en ce moment. Je n'oserais pas lui adresser la parole.

— Tu es peut-être dans le vrai. Ne la revois pas. Je me charge de la rassurer et d'apaiser la grande colère des Coquerel. Mais, mon petit...

Il avait saisi entre ses larges paumes la charmante tête de son frère et, le regardant droit dans les yeux :

— Serais-tu bien sérieux, cette fois ?

— Crois-le, Félix.

— Il n'y a de bonheur, de vrai bonheur, Rodolphe, que dans le travail auprès d'une femme aimante.

— Oui, j'étais dans l'erreur.

— Et celle-ci t'aime réellement de toute son âme... Si tu l'avais vue lorsque j'arrivais le soir... Peut-être entendait-elle et reconnaissait-elle mon pas dans la rue ? C'était elle qui venait m'ouvrir. Ses yeux brillaient dans la pénombre de l'antichambre, sa main brûlante de fièvre serrait ma main et sa voix tremblait de détresse pour me demander : « Savez-vous enfin quelque chose ? » Je répondais : « Rien ». Alors, elle ne retenait pas une plainte : « Que peut-il faire, mon Dieu ! Que peut-il faire ?... » C'étais pis, d'ailleurs, lorsqu'elle avait reçu une de ces cartes à peine lisibles qui ne contenaient que quelques lignes banales, comme on en envoie, en voyage, à des indifférents. Elle se désolait : « Ah ! je vois bien que je ne suis plus rien pour lui... » Et les Coquerel de renchérir : « Votre frère est un paltoquet ! » hurlait le père, et la mère : « J'avais bien dit qu'il ne fallait pas se fier à un artiste ! » Mais Camille prenait ta défense, la pauvre petite, dévidant en ta faveur des raisonnements dont l'absurdité atteignait au sublime ! Ah ! oui, elle t'aime, celle-là !...

Rodolphe se jeta sur la poitrine de son frère qui, cette fois, lui rendit son étreinte.

— Laisse-moi, mon bon grand... Je voudrais demeurer un peu seul...

— Et dîner ?

— Je n'ai besoin de rien, que de me recueillir. Plus tard, je descendrai peut-être. Ne t'occupe pas de moi, je t'en prie...

. . . . . .

Félix n'a pas insisté.

Demeuré seul, Rodolphe a commencé une longue marche à travers l'étroitesse de son atelier, revenant en pensée sur tout ce que lui a dit son frère.

Il est toujours décidé à quitter Paris et il se le répète, ainsi qu'un gamin qui craint d'oublier une leçon difficile :

— Demain, je partirai... Je partirai demain...

Et puis, voici qu'une soudaine angoisse le saisit.

Cela le poigne au creux de l'estomac, monte comme une boule jusqu'à sa gorge où cela s'arrête et l'étouffe.

Partir...

Sans avoir revu Daria... Sans avoir revu l'ensorceleuse de qui la seule évocation lui met du feu dans les veines ?

Il a la douleur de ses cheveux sous ses doigts, la magie de son regard dans les prunelles, la brûlure de sa bouche à ses lèvres.

Oh ! une fois encore — la dernière, la dernière, il se le jure ! — il tentera de la revoir...

La soirée est belle et claire ; la nuit sera lumineuse et tiède.

Et il se souvient que, par des nuits semblables, bien des fois Daria l'a entraîné dans le parc pour jouir de la féerie nocturne sous les arbres bleus de lune...

Si elle était seule, cette nuit, et si le caprice la prenait d'une de ces promenades ?...

Oh ! une dernière fois, la revoir... la revoir et lui dire :

— Je vous ai bien aimée... Vous m'avez fait bien souffrir... Je m'en vais et nous ne nous reverrons pas, mais sachez que, dans le secret de mon coeur, je vous garderai un culte infini.

S'il ne la voit pas, du moins aura-t-il passé, sous les fenêtres de la chambre où elle dort, les dernières heures qu'il peut consacrer à cet amour si bref mais qui lui a fait connaître, de la passion, tout ce qu'elle contient de délices et de tourments...

Et Rodolphe ne résiste pas davantage.

Il est comme un saturé de morphine quand c'est l'heure de sa piqûre et qu'il n'a pas son poison sous la main.

Rien ne pourrait le retenir.

C'est un besoin invincible qu'il a de cette femme ou, tout au moins, de se sentir moins loin d'elle.

Sur la pointe du pied, il s'évade de son studio et se glisse dans l'escalier. Puis il s'élance dans la rue et se met à courir vers la plus proche station de voitures...

•

A l'heure où Rodolphe se mettait en route pour Neuilly, Daria reconduisait Bertrand de Malgrange, par le jardin des « Mauves », vers la grille du boulevard Maillot.

— Ainsi, c'est bien entendu, disait-elle, vous sortez ostensiblement par la grande porte et vous rentrez sans qu'on le sache, par la petite porte de la rue Charles-Laffitte.

— C'est parfaitement entendu ainsi.

— Et vous vous embusquez au bas du perron.

— Oui... oui... Il y a là des massifs dont l'on dirait qu'ils y ont été plantés pour ça.

— Le revolver d'Henri...

— Je l'ai ; ce Frontcoeur a très bien fait de l'oublier un jour chez vous. C'est une bonne arme, qui fera une très belle pièce à conviction. Pour le reste...

— Ne vous mettez en peine de rien.

A dix heures, Henri et Robert se retrouvent face à face devant la porte du vestibule. Naguère, Henri ne venait pas toujours aux rendez-vous qu'il me donnait, mais, lorsqu'il y venait, il était exact comme un chronomètre. Et ce soir il ne sera pas en retard, il a trop hâte d'en finir avec moi.

— Quant à l'autre ?

— Robert ? Il serait plutôt en avance, mais comme la porte du vestibule sera close...

— Tout cela est parfaitement combiné.

— Mais n'allez pas tuer l'un pour l'autre, hein ! Malgrange ? Ce ne serait pas mon affaire, que ce soit Henri qui meure ; il ne souffrirait pas assez longtemps.

— N'ayez crainte. Au revolver, je tue des oiseaux au vol. J'ai essayé celui-ci, je suis sûr de ma main.

— Eh bien ! allez.

Le vicomte s'éloigna et Daria reprit le chemin de la villa.

— Ah ! non, ce ne serait pas mon affaire que ce soit Henri qui meure... se répétait-elle. Meurtrier du mari de la soeur de Micheline, il est plus sûrement séparé d'elle que par tout ce que rêve de faire Horace !...

•

Le dernier coup de dix heures s'éteignait dans la pureté de la nuit comme deux ombres, arrivant dans des directions opposées, se rencontraient au bas du grand perron des « Mauves ».

Un même sursaut les dressa l'un contre l'autre.

— Henri !

— Robert !

Puis, quelques répliques confuses...

Des gestes violents esquissés...

Et, brutalement, une détonation.

Robert s'écroule, sans un cri.

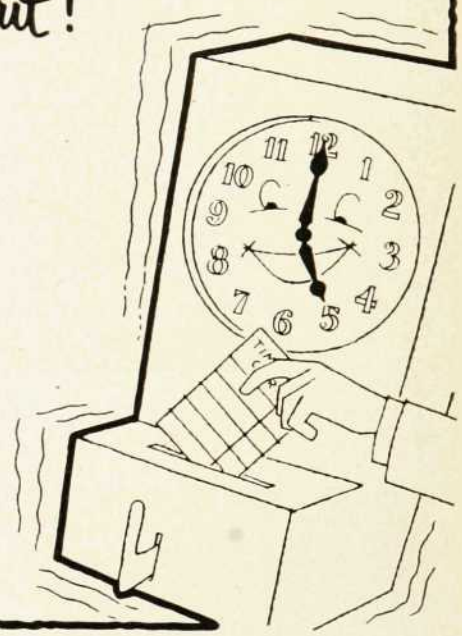
— Eh bien ? murmura Henri, abasourdi, qu'est-ce que c'est que ça ?

Et il s'agenouille près du corps.

Robert n'est-il que blessé ? Robert est-il mort ?

(A suivre dans le prochain numéro)

C'est le temps de prendre une **OLAND'S** la bière qui plait !



EXPORT ALE

•

BAVARIAN LAGER



Vous vous sentirez MIEUX ! VOUS PARAITREZ MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules

MYRRIAM DUBREUIL

améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie, il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Case Postale, 1391, Place d'Armes,
Montréal, P. Q.
6880, rue Bordeaux,

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... **Province** .....







Modèles exécutés par les élèves de l'Ecole du Meuble. Chaque année des expositions attirent de nombreux visiteurs fort étonnés de l'habileté de nos jeunes Canadiens.

LA CERAMIQUE

[*Suite de la page 6*]

currence aux importations. Citons l'usine que montèrent des Français à Québec : la St. Lawrence Pottery. Ils sont venus avec leur équipe de techniciens et leurs méthodes pour faire de la grande série. Pensons à l'usine de St-Joseph de Beauce dirigée par un ancien élève maintenant secondé par un Suisse spécialisé dans les émaux. Cette entreprise connaît un développement mérité. Par ailleurs nous racontons avec quel courage et quelle audace Aurèle Bouchard monta son atelier de Ste-Thérèse. Pensons au Centre d'Art de Ste-Adèle, à Jean-Claude Coiteux qui fait des objets semi utilitaires et des pièces uniques à Chicoutimi, à Jean Cartier qui, avec son petit atelier de Montréal, ne peut suffire à la demande. Et n'oublions pas tous ces amateurs sortis de l'Ecole qui proposent leurs modèles dans des expositions et dans nos magasins. Certains ont obtenu des prix bien mérités.

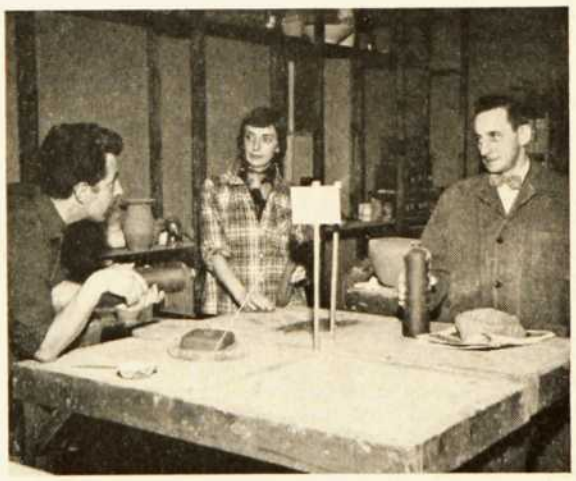
Un ancien élève d'un élève de M. Normandeau — car nous en sommes déjà à la deuxième promotion — enseigne la céramique au Royal Ontario College de Toronto tandis que Jacques Spénard professe à l'Ecole des Beaux-Arts de Québec.

L'avenir.

La céramique ne risque plus de sombrer au Canada comme elle le fit pendant une nuit de cinquante ans. Cette fois les artistes et les entrepreneurs sont mieux armés. Ils connaissent leur métier et sont tenus au courant des progrès de la technique.

Il est vrai que les élèves de l'Ecole du Meuble, du fait de la grande part artistique entrant dans leur formation, sont peu enclins à se lancer dans la grande industrie purement utilitaire plutôt réservée aux ingénieurs. Ils préfèrent la création.

Notre article est bien sommaire. Mais nous espérons, cependant, qu'il a fait ressortir, comme il convient, l'oeuvre d'un homme qui, par sa volonté et son désintéressement, sut faire revivre une profession si riche et si nécessaire à toute structure sociale. C'est l'oeuvre de Pierre Normandeau, et c'est aussi un travail d'équipe, celui de toutes les écoles techniques qui ont su faire renaître et promouvoir l'artisanat au Québec. Ces hommes ont bien mérité du pays.





Jean Cartier peint à la main une pièce qui a déjà été cuite une fois et s'appelle "biscuit". Dans la journée, élèves et artistes amateurs travaillent à son atelier de la rue Ste-Famille. Il leur donne des conseils et se passionne avec eux. *(Photos Fed Liontos)*

Jean Cartier

[*Suite de la page 7*]

Puis, il me parle de son travail personnel, de la façon dont il prépare lui-même ses couleurs. La création d'une oeuvre peut aussi bien demander une heure que dix jours et c'est souvent celle jaillie de l'inspiration spontanée, d'un coup de main heureux, qui sera la meilleure. Il n'y a pas d'heures fixes. Parfois, le soir très tard, l'inspiration frappe et il ne peut résister à modeler la pâte, à lui donner une partie de son âme. La vraie vie d'artiste, quoi...

Jean Cartier ne fait que des pièces uniques. Elles vont au four de 6 à 7 heures, mais souvent, à plusieurs reprises, selon le travail de mise en couleurs et les émaux employés.

Le succès qu'il remporte est non seulement mérité, mais il montre que les Canadiens ne sont pas insensibles à l'Art et qu'ils savent apprécier toutes les manifestations de la libre expression. En sortant de l'atelier de la rue Ste-Famille, on est comme suffoqué par un brusque plongeon dans le monde du conformisme matérialiste.

Tout le monde, bien entendu, ne peut aspirer à la vie d'artiste, mais la société se doit d'encourager ces derniers pour son meilleur équilibre et pour les bienfaits qu'ils nous prodiguent.

Aurèle Bouchard

[*Suite de la page 7*]

proche en proche, les réduire à la cuisson, faire de nouveaux moules. Une fois au point, il faut refaire, en nombre suffisant, les moules définitifs ou les cames de calibrage. Chaque pas en avant est une conquête.

La petite usine de Ste-Thérèse que Bouchard nous fait visiter en toute simplicité, permet maintenant de produire 3,000 pièces par semaine. Mais elle en est encore loin. Car il ne suffit pas d'avoir le matériel, il faut avoir la somme nécessaire pour payer pendant plusieurs mois les ouvriers dont il aurait besoin. Avant d'être vendu, un service de table demande environ trois mois de travail. C'est la nouvelle difficulté que le courageux Aurèle se propose maintenant de vaincre. Bientôt il espère avoir 5 employés, ce qui lui permettra enfin de répondre à la demande d'une clientèle avide et de se consacrer, lui, à la mise au point d'autres fabrications qui sont prêtes en sa tête.

Dans un coin de l'atelier se trouvent d'immenses carreaux ornés de motifs coloriés. Ce sont les armoiries de Granby qu'il est en train de faire pour la poste de la même ville. La cuisson en est délicate et les émaux doivent être capables de résister à notre climat puisqu'ils seront à l'extérieur. Encore une fois Granby, par le truchement du Gouvernement fédéral, c'est vrai, donne le signal d'une nouvelle façon de décorer nos édifices. Cet exemple sera certainement suivi.

Aurèle Bouchard n'est pas jaloux de ses trouvailles, bien au contraire. Il en fait profiter qui veut, donne les plans de ses machines. Il ne craint pas la concurrence, et est persuadé qu'il y a dans son métier de la place pour tous ceux qui veulent le pratiquer avec amour et compétence. Plus il y aura de céramistes, plus la clientèle prendra l'habitude de leur acheter. Ses prix sont on ne peut plus raisonnables.

Aurèle Bouchard a prouvé, s'il en était besoin, qu'on peut, à force de volonté, tirer quelque chose du néant.

GÉRARD VIOT.



LE "*Silver Dart*" QUI DONNA DES AILES À UNE NATION

UNE JEUNE NATION "reçut ses ailes" quand le "*Silver Dart*" de John A. D. McCurdy réussit un vol de trois quarts de mille au-dessus des lacs du Bras d'Or, près de Baddeck, Nouvelle-Ecosse—le premier avion à motopropulsion qui ait volé au Canada et, en réalité, dans tout le Commonwealth.

C'était le 23 février 1909. Un an plus tard, dans son usine de Coventry, Dunlop entreprenait la fabrication de pneus et de jantes de roues pour l'aviation. Dunlop aussi entrait dans l'âge de l'air.

Cet intérêt manifesté par Dunlop à l'égard de l'aviation naissante était naturel. Car, partout où l'homme doit poursuivre sa route—par terre, par mer ou dans les airs—là où une roue tourne, là où il faut transmettre l'énergie—le service des recherches et les facilités de production de la maison Dunlop ont une tâche à remplir. Le va-et-vient des gens et des produits est d'intérêt primordial pour Dunlop.

Aujourd'hui, le Canada est une nation qui va de l'avant . . . un pays industrialisé en perpétuelle évolution. Pour transporter les minerais provenant des riches gisements canadiens, pour apporter les riches moissons aux nombreux ports et gares de ce pays—pour expédier des marchandises par camions, chemin de fer ou avions—pour permettre aux familles de partir joyeusement en auto pour leurs vacances—pour tout cela, les produits Dunlop jouent un rôle de premier ordre, en apportant soit force ou rapidité, soit sécurité ou confort. Le cultivateur conduisant son tracteur, le mécanicien dans sa locomotive, l'enfant à bicyclette, le pilote dans son avion à réaction . . . tous profitent des applications industrielles des produits de caoutchouc fabriqués par Dunlop.

De même qu'un homme travaille mieux avec de meilleurs outils, une nation produit davantage quand les méthodes de production ou les moyens de transport sont meilleurs. Perfectionner les modèles, accroître la sécurité, augmenter le rendement . . . voilà le rôle assumé par Dunlop — pour aider le Canada . . . sa population et ses produits . . . à aller de l'avant.

DUNLOP aide le Canada...sa population et ses produits...à aller de l'avant

FABRICANTS DE PNEUS POUR TOUT USAGE • CAPITONNAGE PILLOFOAM • PRODUITS EN CAOUTCHOUC INDUSTRIEL, ARTICLES DE SPORT

HEUREUX LES FOYERS OÙ ON LIT...



En ces mois de printemps, beaucoup de foyers se fonderont, et ce n'est pas forcer la vérité de dire qu'il y aura plus de bonheur dans ceux où le goût de la lecture sera pris et conservé. Au demeurant, du temps où elle était jeune fille, la nouvelle Madame était une ardente lectrice de LA REVUE POPULAIRE et du FILM, alors que Monsieur était un fervent lecteur du SAMEDI. Unis dans le mariage, leurs goûts seront désormais unis dans la lecture qui se manifeste idéalement dans nos trois publications spécialement conçues et réalisées pour la distraction du foyer. Si, déjà, vous êtes abonné à nos trois magazines.

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

réservez une très agréable surprise à votre parent ou à votre ami qui doit prochainement faire sa promesse au pied de l'autel. C'est une attention délicate qui sera vivement appréciée et vous aurez conscience d'avoir été à la hauteur pour la modique somme de $5.50. Pour s'y prendre, c'est la simplicité même : vous remplissez tout simplement le coupon ci-dessous, et nous faisons le reste. N'oubliez pas que les foyers heureux sont ceux où on lit, et que LE SAMEDI, LA REVUE POPULAIRE et LE FILM sont tout indiqués pour le foyer.

OFFRE SPECIALE

LE SAMEDI – LA REVUE POPULAIRE – LE FILM

(Pour 12 mois)

	Canada	Etats-Unis
☐ CES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
OU A VOTRE CHOIX		
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LA MONTAGNE HANTEE

[*Suite de la page 32*]

tants, et que l'enlèvement, ici, est pratique courante. Il n'y a plus à hésiter, et nous devons, à notre tour, pénétrer dans ses flancs.

v

Si le Capitaine Laurent avait pu suivre la petite caravane aperçue au soir de son arrivée, cette caravane de Touareg *blancs* dont le chef avait paru suspect à l'un de ses hommes, il eût été bien surpris.

Lorsqu'ils furent assez loin pour n'être plus observés, ces Touareg, loin de suivre la piste en direction de Sebka, obliquèrent à angle droit et se dirigèrent tout à fait au nord.

Bientôt apparut à leurs yeux une petite construction carrée, une de ces constructions faites de pierres sèches, datant d'un passé lointain, et que l'on appelle des « koubas », quand on ne les nomme pas, par analogie avec une ou deux ruines historiques, « le tombeau de la chrétienne ».

Les hommes qui portaient sur leur monture des ballots, les posèrent sur le sol dès que les chameaux se furent accroupis. Les ballots étaient lourds. Ils les tirèrent péniblement jusqu'à l'intérieur de la construction. Ensuite, le chef y pénétra, seul, les autres restant à l'extérieur et à une certaine distance.

— Salut, Walter... dit-il dans une langue qui n'était pas la langue touareg, mais le plus pur langage germanique.

— Salut, Siegman... répondit une sorte de gnôme qui venait de surgir d'un angle de la pièce carrée. Quel chargement amenez-vous aujourd'hui ?

— Un curieux chargement... et auquel vous ne vous attendez guère...

Il s'était penché sur le plus grand des ballots déposés sur la terre battue, l'avait ouvert...

— Quoi... Qu'est cela ? murmura, stupéfait, Walter.

Le corps d'un homme jeune, enveloppé d'un vêtement sombre — une sorte de gandourah — un corps qui paraissait privé de vie, se montra.

— Un imprudent qui s'est introduit dans des lieux où nul ne doit pénétrer à notre insu... déclara celui que son compagnon avait nommé Siegman. Si bien gardé qu'il puisse être là-bas, il risquerait de découvrir... ce que nous y faisons. Je vous le confie.

— Il n'est donc pas...

— Mort ? Non. Il me répugne de tuer, vous le savez. Il est seulement profondément endormi suivant la méthode que vous connaissez. Il le demeurera au moins deux jours encore. D'ici là, je serai revenu.

— Bien. Je veillerai. Et pour le reste ?

Siegman désigna les ballots beaucoup plus petits qui étaient à leurs pieds.

— Le minerai est là. Vous le remettrez à ceux qui doivent venir, comme d'habitude. J'espère que la... récolte, va s'amplifier...

— Mais, ne craigniez-vous pas que le filon soit bientôt épuisé ?... demanda, avec un peu d'anxiété, Walter.

Son compagnon eut un sourire à la fois cruel et rassuré :

— Un fait nouveau s'est produit dont j'attends beaucoup. Depuis que Hans nous a quittés, nous travaillions un peu au hasard. Nous cherchions à le remplacer, vous le savez. C'est fait.

— Comment ?... Par qui ?...

— Nous n'ignorons pas grand'chose, vous le savez aussi, de ce qui se passe dans le désert. Or, deux jeunes fous — un homme et une femme — ont eu la singulière idée de venir à l'oasis. Nous savions que l'homme, en séjour à Ouargla, était un ingénieur attaché, en France, à une affaire s'occupant de prospections minières. Vraiment, le diable nous l'envoyait. Nous nous sommes emparés de lui.

— Ah !... ah !... ah !... s'esclaffa le gnôme. Bien joué, Siegman. Il va travailler pour nous.

— Il *faudra* qu'il travaille. Il doit, lui, déceler facilement l'existence d'un nouveau filon, et en apprécier la teneur. Vous savez la puissance que nous donnera la possession de... Mais, inutile d'insister. Le plus difficile est de décider l'homme.

— Oh ! fit Walter, je compte sur vous pour ça.

— Vous avez raison. Nous disposons de moyens... Pour l'heure, il est gardé à vue dans la « grotte ».

— Alors, il travaillera... dit-il sourdement.

— Quand il aura consenti à nous donner son aide, vous savez bien que nous aurons tout intérêt à le traiter... avec égards. Je crains toutefois, qu'il ne revoie pas tout de suite... ni même plus tard... son bureau parisien.

— Mais... ne m'avez-vous pas dit que les... touristes étaient deux ? Qu'est devenue la femme ?

— Nous n'avions nul besoin de la femme.

— Mais, ne craignez-vous pas qu'elle puisse... donner l'éveil ?

— Et à qui, je vous prie ? Le désert n'est pas l'avenue de l'Opéra comme dirait l'un de ces damnés Français. Elle errera au hasard... peu de temps.

— Il me semble, Siegman, que vous avez commis une imprudence. Vous devriez... vous assurer qu'elle ne peut nous nuire.

— Laissons cela. Mettez en lieu sûr ces sacs de minerai. Gardez l'homme. S'il reprend conscience avant mon retour ici, agissez de nouveau. Le haschisch ne vous manque pas ?

— Non. Repartez-vous tout de suite ?

— Nous attendrons que la nuit soit profonde. Les hommes ont apporté des provisions. Nous dînerons ensemble.

Une heure après, les deux hommes étaient installés, tandis qu'à l'extérieur, les Touareg, vrais ou faux, se restauraient copieusement aussi.

De temps en temps, les deux germaniques jetaient un coup d'oeil au malheureux qui, dans l'angle où on l'avait déposé, demeurait sous l'effet d'une drogue puissante.

— Allons... dit Siegman lorsque, le dîner achevé depuis longtemps et de nombreux cigares ayant été fumés, il vit que la nuit était devenue presque complète, voici le moment du retour. Au revoir, Walter. Soyez prudent, et que le soit aussi Arnold sur la route du Nord.

— Soyez en paix, Siegman. Arnold est bien à nous et n'est pas prêt à nous trahir.

— Bien.

Il gagna l'extérieur où certains de ses hommes s'étaient assoupis.

— Nous rentrons... dit-il. Suivez-moi.

Quelques minutes plus tard, la petite caravane, délestée de ses charges, reprenait en sens inverse, le chemin suivi dans la journée.

Mais tous ceux qui la composaient ne devaient pas aller jusqu'à Amguid. Quand ils furent à quelque distance des montagnes, assez loin cependant pour que leur présence demeurât invisible, le Targui blanc arrêta sa petite troupe :

— Vous allez demeurer ici, sauf Maïnata qui m'accompagnera. Nous irons à pied, et rentrerons par le défilé secret. Vous tous, je vous charge de

[*Lire la suite page 47*]

Pare-brise de conception nouvelle

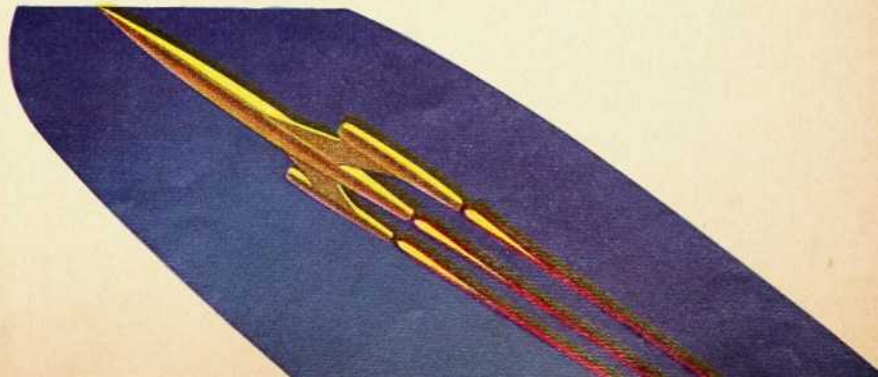
Illustré—Coupé Holiday Quatre-vingt-dix-huit de luxe. Une valeur General Motors.

Vision de beauté . . . avec la *vivacité* du nouveau "Rocket"! Telle est l'ultra-nouvelle Oldsmobile pour 1954! Le style de *demain* dans un nouveau pare-brise panoramique enveloppant . . . dans une silhouette longue et basse, empreinte de jeunesse! Le crâne cachet de voiture sport dans le dessin des portières et des ailes! Ouverture d'aération sur toute la largeur de la carrosserie, au niveau du capot pour admettre de l'air plus frais, plus pur! Et la *puissance* de demain dans le célèbre moteur "Rocket" qui atteint 170 CV dans la série "88" et 185 CV dans la Super "88" et la Classique "98"! Prenez rendez-vous avec votre marchand Oldsmobile pour voir et conduire une sensationnelle Oldsmobile 1954!

L'OLDSMOBILE

"Rocket"

qui détient le record mondial





"La ville de Régina," peinture exécutée pour la Collection Seagram par R. York Wilson, R.C.A., O.S.A.

La collection de peintures Seagram fait apprécier le Canada à travers le monde

IL y a plus d'un an, une collection composée de 52 tableaux, représentant 22 villes canadiennes, entreprenait une tournée de bonne entente de 30,000 milles.

Ces toiles, peintes pour la Maison Seagram par quelques-uns des meilleurs artistes canadiens, avaient à remplir une mission bien spécifique: celle d'accroître l'amitié et la compréhension qui existent entre notre peuple et les autres nations, en leur faisant connaître quelques-uns des aspects les plus intéressants de nos principaux centres, de l'Atlantique au Pacifique.

Les 52 tableaux, véritables ambassadeurs de bonne entente, survolèrent deux continents; ils firent escale dans les principaux centres de quinze pays différents où ils furent exposés, et excitèrent l'admiration de plus de 200,000 personnes. Ces nouveaux amis du Canada se font maintenant une idée plus juste de notre pays, de son importance, de son sens du progrès, de ses inépuisables ressources naturelles et industrielles, ainsi que de son esprit d'initiative illimité.

De retour maintenant au Canada, la collection Seagram a entrepris récemment une tournée de deux ans dans les villes canadiennes, et tous les Canadiens d'un océan à l'autre, auront à leur tour, l'occasion d'admirer ces 52 ambassadeurs de bonne entente.



R. YORK WILSON, R.C.A., O.S.A. Il naquit à Toronto. Il choisit d'abord ses paysages dans tout le pays, puis passa dans l'Arctique, au Mexique, en France, en Espagne, aux Iles Canaries et au Maroc. Il fut président de l'Ontario Society of Artists, de 1946 à 1948, et gagna le prix J. W. L. Forster en 1945 et en 1951. Sans cesse à la recherche de nouvelles techniques, il emploie présentement un moyen d'expression inédit.

ITINÉRAIRE DE LA TOURNÉE INTERNATIONALE: San Juan, La Havane, Mexico, Caracas, Rio de Janeiro, São Paulo, Buenos Aires, Montevideo, Rome, Londres, Paris, Genève, Stockholm, La Haye, Madrid et une visite aux membres de nos forces armées cantonnées à Soest, en Allemagne de l'Ouest.



La Maison Seagram

LA MONTAGNE HANTÉE

[*Suite de la page 44*]

surveiller la zone de sable qui s'étend d'ici à la montagne. Ne quittez pas votre poste sans avoir reçu mes ordres. En route, Maïna.

Les deux hommes s'éloignèrent dans la direction de la montagne d'Amguid, ombres absorbées par la nuit sans lune, ombres silencieuses que guidait seulement leur parfaite connaissance de la piste invisible.

Les deux hommes arrivèrent au pied des roches, sans que rien eût pu trahir leur passage. Ils se coulèrent entre les premiers obstacles... Ils comprirent, à un vague frôlement de pas qu'ils avaient dû être entrevus. Se courbant, profitant des aspérités du terrain, en êtres qui n'en ignoraient aucune, ils s'identifièrent à la roche, et mystérieusement, disparurent, engloutis, semblait-il, par la paroi lisse et uniforme.

C'est alors que le Targui alerté par Laurent répéta avec épouvante :

— Djennoun... Iffinen...

Et que, tandis que l'officier le rabrouait le Sergent Benoît hors d'haleine apprit à Laurent l'enlèvement de son chef Bernard Divraie.

VI

"C'est bien compris, n'est-ce pas ? répéta Laurent à ses hommes ; quatre d'entre vous, ceux que j'ai désignés, restent ici en surveillance. Les autres, avec moi et le Sergent Benoît, devront à tout prix pénétrer là-dedans. L'ouverture existe : il faut la trouver.

Résolus, bien armés, décidés à faire l'impossible pour sauver leurs amis, les membres de la petite troupe se glissaient à leur tour entre les roches, charchant un passage, examinant avec acuité la moindre trace de fissure, se demandant anxieusement par quelle voie dissimulée, par quel mystérieux moyen, la pénétration pouvait se faire dans la montagne des démons.

— Et pourtant, le passage existe... répéta Laurent qui ne pouvait oublier avoir vu de ses propres yeux deux silhouettes se « fondre », dans le massif rocheux.

— Bien sûr... dit-il encore après de nouvelles recherches, le Targui dirait qu'il s'agissait de Djennoun... Sottise. Mais comment découvrir...

Sous ses doigts, par endroits la paroi lisse paraissait brûlante... L'idée d'un volcan dont l'activité se réveillait revenait le troubler.

Il arrivait maintenant, ayant progressé sur le versant nord, à un entassement cyclopéen de rocs entassés, entre lesquels cependant ne s'apercevait aucun interstice... Ce fut alors qu'un grondement violent vint rompre le silence, grondement qui se répercuta dans l'espace.

Immobile, Laurent examinait les roches. De la base du tas énorme de rochers, une fumée épaisse, bleuâtre, lui parut sourdre comme poussée par une force irrésistible. Il s'approcha, se baissa.

— Benoît... dit-il à voix basse, venez plus près... Regardez... Là...

Le bloc isolé et un peu en avant des autres, semblait en équilibre instable...

— Il bouge... fit Benoît dont la voix n'était pas très rassurée.

— Ah !... j'en aurai le coeur net... gronda Laurent. A moi, Benoît.

Les deux hommes conjuguèrent leurs forces, pesèrent ensemble sur le roc. Celui-ci fit, sur sa base un mouvement tournant qui le déplaça d'environ trente centimètres.

— Çà... cria presque Laurent.

Sur la partie du sol ainsi découverte, il venait de voir une plaque de fer, plaque en partie grillagée. Il lui sembla que, à l'intérieur, des grattements se produisaient...

Laurent n'hésita pas.

— Faisons sauter ceci... dit-il.

A l'aide de leurs couteaux de poche, les deux hommes attaquèrent les bords de la plaque. Bientôt, ils purent la soulever.

Aussitôt qu'ils eurent dégagé l'ouverture que bouchait la plaque, ils virent s'agripper sur les bords deux mains menues, tandis qu'une tête recouverte de cheveux blonds en désordre, une *tête de femme* affleurait la bordure rocheuse.

— Çà... cria de nouveau, et avec plus de stupeur encore que la première fois, Laurent. Une femme...

Lui et son subordonné tendirent leurs bras, soulevèrent peu à peu celle qui semblait épuisée, attirèrent à eux le corps, le sortirent tout à fait de ce qui était pour lui une prison, déposèrent sur le sol la jeune femme.

Mais, si différent que fût ce pauvre visage tiré de celui qu'il avait vu, si peu de temps auparavant à Ouargla, le Capitaine Laurent n'hésita pas :

— Gilberte... murmura-t-il. Gilberte, c'est bien vous, ma pauvre amie... Comment êtes-vous venue là ?

La plus parfaite hébétude se reflétait sur le visage lassé.

— Gilberte... redit-elle, sans comprendre.

Benoît dit très bas :

— Mon Capitaine, elle semble à bout de forces. Il faudrait la réconforter... Peut-être n'a-t-elle ni bu ni mangé depuis longtemps...

— C'est vrai... Benoît faites le nécessaire et appelez des hommes. Nous ne pouvons perdre de vue cette issue... J'attends.

Avec une douceur surprenante de la part d'un militaire entreprenant et audacieux comme l'était Laurent, celui-ci s'empressa autour de Gilberte. Il n'eut d'ailleurs aucune insistance à déployer car la jeune femme dévora avec un instinct animal le repas sommaire qui lui était offert.

— Gilberte... redit Laurent lorsqu'elle fut rassasiée, Gilberte, me reconnaissez-vous ?

Ses paupières battirent comme si elle avait de la peine à comprendre, puis elle regarda fixement le jeune officier dont le visage apitoyé sembla la rassurer. Alors, brusquement, de ses yeux des larmes coulèrent :

— Roger... fit-elle en hésitant encore. Roger... oui... Mais... où sommes-nous donc ?

— Je vous cherchais... dit-il. Vous et André...

— André... reprit-elle toujours avec la même hésitation.

— Oui, vous et André qui aviez disparu de l'oasis d'Amguid... André... était-il avec vous ?

— André...

Alors son visage se contracta sous l'effet d'une véritable terreur. La conscience lui revint et elle eut un cri déchirant :

— André... Dieu... Allons vite... Vite... André... Ah ! que lui auront-*ils* fait ?

Elle s'était levée, se cramponnant au bras de Laurent...

— Vous viendrez avec moi... dit-elle.

Puis elle serra plus fort le bras qu'elle tenait :

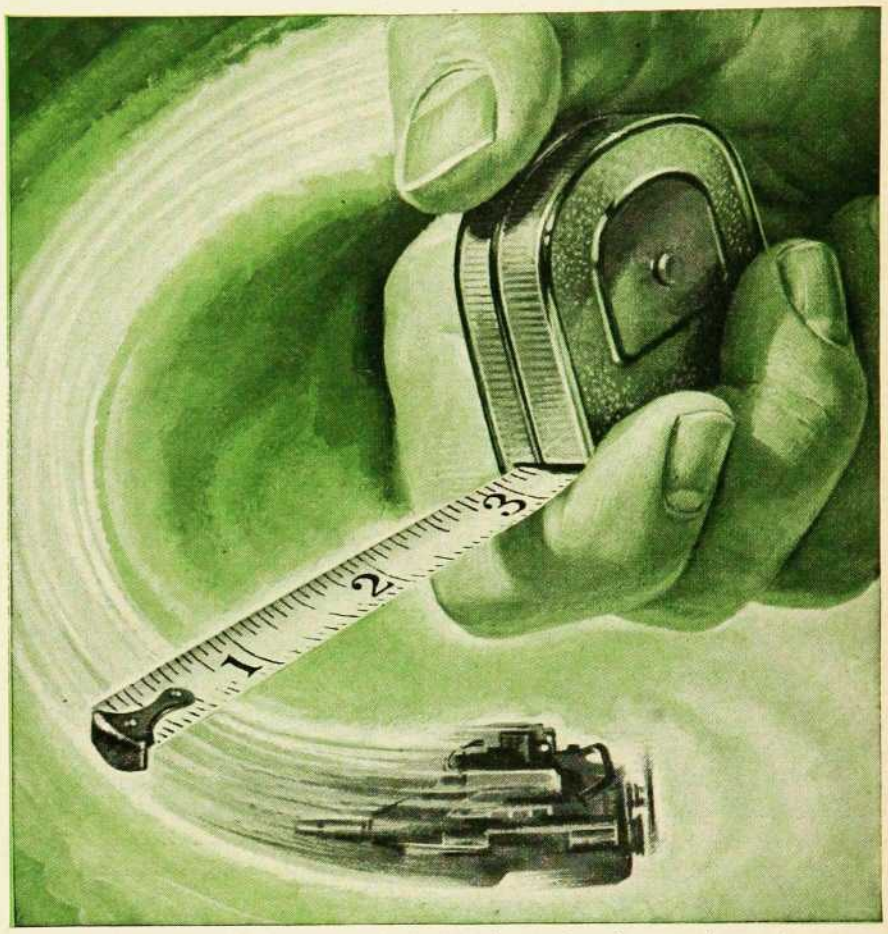
— J'ai peur... gémit-elle, j'ai si peur... Si vous saviez.

Un immense attendrissement s'emparait de Laurent. Il rapprocha de lui la jeune femme, et d'un ton qu'il voulait rendre rassurant et persuasif, déclara :

— Gilberte, je suis là. Il ne faut plus avoir peur. Nous irons ensemble à la

[*Lire la suite page 49*]

La vie de votre moteur dépend d'une pellicule d'huile 8 fois plus mince qu'un galon à mesurer!



Elle se trouve dans l'espace très étroit situé entre des pièces extrêmement rapides—où l'huile doit être résistante, durable, fluide!

La pellicule d'huile la plus durable provient de l'huile de qualité Quaker State!

C'EST UNE SUPER-PELLICULE! Seule l'huile à moteur Quaker State assure une lubrification aussi durable—et un tel millage, grâce à la pellicule d'huile la plus fine. Riche, pure, stable, elle protège votre moteur contre l'usure, la rouille, la corrosion. L'huile Quaker State est raffinée de pétrole brut 100% pur de Pennsylvanie et elle est le fruit de 50 ans de perfectionnement ininterrompu. Elle est conçue pour répondre aux exigences de moteurs modernes à haute compression. Il n'y en a pas de meilleure!

L'huile à moteur Quaker State est faite pour satisfaire aux spécifications de toutes les marques d'automobiles et pour servir à toutes sortes d'usages. Consultez votre dépositaire.

DEMANDEZ . . .



QUAKER STATE OIL REFINING COMPANY OF CANADA, LIMITED, TORONTO

Membre de la Pennsylvania Grade Crude Oil Association

Le succès de la saison estivale



Simplicity
4674

No 4674 — Les imprimés sont fort populaires et voici un modèle idéal pour ce genre de tissu. Le large ceinturon drapé amincit la taille. Grandeurs 11 à 18. Métrage requis pour taille 11 : 4⅜ v. en 35″ ou 36″, 3⅞ v. en 39″, 3⅜ v. en 44″ ou 45″. Tissu contrastant pour ceinturon : ¼ v. en 35″, 36″ ou 39″. Prix 35¢

Simplicity
4672

Simplicity
4670

No 4672 — Un large décolleté en V marque cette encolure fort seyante pour une robe simple et élégante. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 14 : 3⅞ v. en 35″ ou 36″, 3⅜ v. en 39″, 3⅛ v. en 44″ ou 45″. Prix 35¢

No 4670 — L'encolure arrondie de cette robe décolletée dans le dos, est finement marquée d'un biais contrastant. Grandeurs 12 à 20. Métrage requis pour taille 12 : 4½ v. en 35″ ou 36″, 4¼ v. en 39″, 3¾ v. en 44″ ou 45″. Prix 35¢

TOUS CES PATRONS SIMPLICITY SONT IMPRIMES EN FRANÇAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les, avec le montant requis, à l'adresse suivante : Patrons du "Samedi", Dominion Patterns Ltd., 74 Yorkville Ave., Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Ave., New York City, U.S.A.

• [*Suite de la page 47*]

recherche d'André. Mais, ma bien chère Gilberte, faites appel à tout votre sang-froid. Il est nécessaire, avant que nous nous engagions dans ce chemin dont vous venez, que je sois mis au courant de ce que vous connaissez au sujet de votre mari. Faites un effort et racontez-moi ce qui s'est passé depuis votre arrivée à l'oasis.

— Oui... dit-elle lentement, oui, il faut que vous sachiez. Après, vous saurez mieux ce qu'il faut faire. Mais, Roger, le temps presse... Ecoutez.

. . . . . .

Elle parla durant plusieurs minutes, malgré la hâte qu'elle avait de voir Laurent se porter au secours d'André.

— Mais, objecta l'officier, comment avez-vous pu, vous, vous dissimuler, échapper à l'attention de... ces gens ?

— Je ne sais pas, je ne comprends pas... J'ai dû demeurer évanouie assez longtemps. J'étais tombée à l'angle de deux roches, et, par miracle, personne n'a dû s'approcher de cet angle.

Elle frémit rétrospectivement avant d'ajouter :

— J'étais dans un tel état d'épouvante... Mon Dieu !...

— Et ensuite ? Comment êtes-vous arrivée jusqu'à cette ouverture ?

Elle passa la main sur son front comme pour regrouper ses souvenirs défaillants.

— Au bout de combien de temps ai-je repris connaissance ? Je l'ignore. Il n'y avait plus aucune lueur filtrant à travers la paroi de la grotte... L'obscurité était complète... A tâtons, me traînant sur le sol, me redressant parfois, j'ai dû avancer à travers la montagne. De temps en temps, une lueur passait dans les ténèbres, me montrant la route...

— Ainsi, vous êtes arrivée là... à l'orifice de ce tunnel que le rocher en tournant nous a fait découvrir.

— Oui, à un moment, j'ai constaté que le chemin n'allait pas plus loin. Après être remontée brusquement, je me trouvais dans une sorte de puits dont je sentais le toit au-dessus de ma main.

« J'essayai de soulever ce que je comprenais bien être une plaque de métal... Je ne comptais plus y parvenir... Je me sentais à jamais prisonnière du roc et de la nuit... Et c'est à cette minute où le désespoir m'étreignit que j'ai vu la plaque se soulever, et deux visages se pencher sur moi... Vous, Roger, et votre compagnon.

— Dieu soit loué. Nous avons pu vous retirer de là, et grâce à vous, nous connaissons à présent le chemin.

— Roger... dit-elle. André ?...

— Ah ! je ne l'oublie pas, et nous allons partir. Mais, ce que vous venez de me dire devait être dit. Au fait, savez-vous quelque chose au sujet de Divraie ?

— Divraie ? Le Lieutenant de Fort-Flatters ?

— Oui.

— Mais... que pourrais-je savoir ?

— Gilberte, il faut que je vous mette au courant. Divraie, ne vous voyant pas revenir au jour prévu, s'est porté à votre secours. Il s'est engagé, sur vos traces, dans les rochers...

— Et ?... fit-elle, voyant Laurent s'arrêter.

— Et il n'en est pas ressorti. Le Sergent Benoît que voici, a pu revenir en arrière, mais il a vu distinctement son chef soulevé et emporté par des êtres vêtus de sombre, dont il n'a rien pu distinguer. Etaient-ils des Touareg ? Si nous interrogions quelque indigène, il nous parlerait de djennoun... Mais, s'il y a bien des démons dans la montagne, je crois qu'ils n'ont rien d'immatériel et que ce sont des démons humains.

— Pauvre Lieutenant Divraie... murmura Gilberte. Quel sort lui est réservé, à lui aussi... Oh ! Roger, ne perdons plus de temps. Ils sont deux à sauver maintenant.

Roger Laurent avait rassemblé quelques-uns de ses hommes. Il vérifia leur équipement, leurs armes et dit ensuite :

— Je vous l'ai déjà indiqué : nous devons pénétrer à l'intérieur de ce massif. Nous cherchions la voie d'accès ; grâce à Madame Carly, nous l'avons trouvée. Allons ! Et en silence ! Gilberte, vous nous attendrez ici ?

— Moi... déclara-t-elle. Pouvez-vous le croire, Roger ? Je vais avec vous. Je veux vous aider à retrouver André.

— Mais, Gilberte, songez aux dangers...

— Ces dangers, je les connais. Inutile d'insister, Roger. J'irai.

Elle paraissait si déterminée que Laurent s'inclina.

— Soit... dit-il. Marchez entre Benoît et moi, je vous en prie. Moi d'abord, vous ensuite. Benoît derrière vous. Les autres suivant Benoît. Et votre revolver en main.

Il se coula le premier dans le boyau dont l'ouverture avait été recouverte par la plaque de métal. Ses compagnons l'imitèrent, dans l'ordre qu'il avait indiqué.

DEUXIEME PARTIE

I

La nuit depuis longtemps était revenue lorsque, après une journée passée sur le sol de la pièce carrée de la kouba, Bernard Divraie sortit de sa longue léthargie.

Il ne pouvait rien distinguer autour de lui, mais il crut entendre, venant d'une certaine distance, des murmures de voix.

— Où suis-je ?... murmura-t-il, tout en se soulevant sur un coude.

Ses yeux, habitués à l'obscurité, discernaient maintenant qu'une faible lueur filtrait à travers une ouverture ronde placée devant lui.

Il se souvenait d'être arrivé à l'oasis d'Amguid, d'y avoir vu les traces de l'enlèvement d'André Carly et de sa femme. Il se souvenait d'avoir, à son tour, pénétré dans le couloir de la montagne, d'être parvenu jusqu'à une paroi lumineuse et, sous la main, brûlante.

Là, ses souvenirs se troublaient.

— Où suis-je ?... répéta-t-il.

Soudain, il tendit l'oreille. Les murmures de voix qu'il avait déjà cru entendre, se précisaient, s'amplifiaient, venaient plus distinctement jusqu'à lui.

Bernard, en qui la lucidité revenait, chercha à mieux entendre. Il rampa sur le sol, se rapprocha de cette ouverture ronde par laquelle filtrait le jour. Il s'accroupit au-dessous d'elle.

Il comprit assez vite que, de l'autre côté, c'était le désert, que, à l'abri de la construction, deux hommes se trouvaient sûrs d'être à l'abri de toute indiscrétion, la distance qui les séparait de la kouba étant elle-même appréciable.

Mais la légère brise qui soufflait sur les sables devait apporter les sons vers cette kouba où, maintenant, quelqu'un, en alerte, écoutait.

— Non... disait celui des deux hommes qui protestait, non, je refuse. Jusqu'à ce jour j'ai obéi aveuglément aux indications du... *chef*. Mais cela suffit. La chance m'a souri puisque je ne me suis pas fait prendre, puisque nul n'a pu soupçonner la véritable nature de ce que j'apportais. Continuer serait fou. Je tiens à vivre.

— Vivre ?... ricana l'autre. Et vivriez-vous si le chef ne vous avait sauvé ?

— C'est exact : il m'a sauvé la vie. Mais que ne m'a-t-il imposé par la suite... Ma reconnaissance est grande,





Etes-vous déprimée ? Nerveuse ? Sans énergie ?

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO « A » qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES

SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO « A », votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO Enrg., **(pour le Canada seulement)**
Mme CLAIRE LUCE,
Case postale 1281 (Place d'Armes), Montréal, P. Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon des Tablettes SANO "A"
Ecrivez lisiblement ci-dessous :

Votre nom.....

Votre adresse.....

Ville..... **Prov**.....

Mes Recettes de Cuisine

par Mme ROSE LACROIX

Directrice de l'Institut Ménager du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Croquettes d'oeufs

¼ de c. à thé de moutarde en poudre
1 oeuf battu avec 2 c. à tb. de lait

1 petit oignon haché
4 c. à tb. de farine
1 tasse de lait
½ c. à thé de sel
2 c. à tb. de beurre
¼ de c. à thé de poivre
Chapelure
6 oeufs cuits durs

Faire frire l'oignon haché finement dans le beurre. Ajouter la farine, délayer avec le lait et faire cuire jusqu'à obtention d'une sauce très épaisse. Bien assaisonner de sel, poivre et moutarde. Ajouter les oeufs cuits durs et hachés finement. Bien mélanger, mettre dans une lèchefrite beurrée à l'épaisseur de 1 pouce. Quand l'appareil est bien refroidi, couper en carrés, passer dans l'oeuf battu avec les 2 cuillerées à table de lait puis ensuite dans de la fine chapelure, (mie de pain légèrement dorée au four et écrasée finement).

Faire sauter à la poêle dans un mélange de graisse composé de 2 c. à tb. d'huile et 2 c. à tb. de beurre. On peut remplacer l'huile par du shortening. 6 *services.*

Salade de pommes de terre

4 c. à tb. de persil frais haché finement
6 pommes de terre moyennes cuites

4 c. à tb. d'huile à salade
1 petit oignon
2 c. à tb. de vinaigre
Laitue et tomates fraîches
1 pincée de poivre
½ c. à thé de sel

Tailler les pommes en rouelles quand elles sont encore chaudes. Ajouter l'oignon et le persil frais. Faire macérer avec l'huile, le vinaigre, le sel et le poivre. Bien mêler le tout et faire refroidir parfaitement. Servir sur feuilles de laitue bien croquantes et garnir de tomates fraîches tranchées. 6 *services.*

Spaghetti savoureux

1½ tasse de viande cuite coupée en dés
½ livre de spaghetti

2 oignons moyens
1 pinte d'eau bouillante
1 c. à tb. de sel
4 carottes
2 c. à tb. de graisse
2 tasses de tomates

Faire cuire le spaghetti dans l'eau bouillante salée avec les oignons et les carottes tranchées 20 minutes. Egoutter. Ajouter les tomates. Laisser cuire 5 minutes puis en dernier lieu, incorporer la viande sautée dans de la graisse bien chaude. Servir aussitôt. 6 *services.*

Pâté de foie

2 livres de foie de porc, de veau ou de jeune boeuf
1½ livre de lard frais

Passer le tout au hache-viande 2 ou 3 fois. Mettre dans un bol, assaisonner avec 2 c. à thé de sel, ¼ de c. à thé de poivre de céleri ou à défaut, du poivre ordinaire, ¼ de c. à thé de clou, ½ c. à thé de cannelle et ½ gousse d'ail écrasée. Battre le tout avec une cuillère pour bien mêler les assaisonnements. Vérifier pour constater que le mélange est bien assaisonné et ajouter au besoin un peu de sel et de poivre. Verser le tout dans un plat bien graissé. Couvrir d'un papier, fixer avec un élastique ou une ficelle et faire cuire au bain-marie au four de 300° F. La cuisson au four au bain-marie se fait en mettant le plat à cuire dans une lèchefrite remplie d'eau chaude. On utilise ce mode de cuisson pour obtenir une chaleur humide. Laisser cuire le pâté 2 heures. Retirer du four, refroidir couvert et mettre à la glacière ou au frais le plus tôt possible. Le pâté de foie bien réussi doit avoir la consistance d'une pâte liée qui se beurre bien. S'il s'émiette, c'est qu'il a cuit à une chaleur trop élevée. Quand l'eau bout dans la lèchefrite, il faut mettre un peu d'eau froide pour arrêter l'ébullition.

Short-cake aux fruits

La pâte à short-cake se fait facilement à condition de suivre certaines règles dont il ne faut pas s'écarter. Tamiser de la farine, en mesurer 2 tasses et tamiser de nouveau avec 4 c. à thé de poudre à pâte et ½ c. à thé de sel. Mettre dans un bol avec 4 c. à tb. de graisse. A l'aide de 2 couteaux ou d'un appareil spécial, couper le gras dans la farine et cela très vivement pour ne pas le ramollir. Faire la détrempe en versant sur le tout ¾ de tasse de lait. A l'aide d'un couteau, délayer la pâte jusqu'à ce qu'elle soit réunie en boule plutôt molle et qu'il faut travailler le moins possible pour ne pas la durcir. Si on manipule cette pâte trop longtemps, elle sera dure. Diviser la pâte en 2 et à l'aide des mains, en étendre une partie dans une assiette à gâteau préalablement beurrée. Badigeonner de beurre fondu. Etendre l'autre partie de la pâte par-dessus et faire cuire à four chaud 400° F. 12 à 15 minutes. Au sortir du four, renverser le gâteau et le séparer. Ce sera facile, parce que la pâte aura été beurrée. Garnir un des gâteaux de confiture épaisse, remettre l'autre par-dessus, couvrir le dessus de confiture et garnir de crème fouettée.

On peut remplacer la confiture par de la gelée ou des fruits. 8 *services.*

---

mais elle ne peut aller au-delà de ce que j'ai fait déjà.

— Voyons, Arnold, ne faites pas la mauvaise tête. Quelques ballots de plus ou de moins, que vous importe ? Il est à craindre que l'interruption du trafic ne doive se faire. Un ingénieur est absent... Il est vrai qu'un autre le remplacera sous peu... de gré ou de force.

Il avait dit ces mots plus bas, et c'est à peine s'ils parvinrent à l'officier blotti sous l'ouverture de la kouba.

— De gré ou de force... répéta celui qui s'appelait Arnold. Que voulez-vous dire ?

— Un étranger — et nous savons que c'est un homme capable de remplacer celui qui est parti, — un spécialiste des recherches minières, s'est introduit dans la montagne. Il est aux mains du chef. Il devra consentir à travailler pour nous.

— De gré ou de force... Ah ! je connais vos méthodes... Est-il dans... la grotte de nacre ?

— Oui. Il n'en sortira que soumis... ou...

— Ou mort. Et avant qu'il se soumette, que lui proposerez-vous ?

— Le chef sera juge... répondit froidement Walter.

— Soit... reprit-il. Une dernière fois, je vais vous obéir. J'irai porter les ballots à Sebka. Après... je serai libre.

— Libre... peut-être. Et muet. Prenez garde, Arnold. Où que vous soyez, nous ne l'ignorerons pas. On n'est jamais tout à fait libre lorsqu'on nous a appartenu.

— On appelle la montagne là-bas, *la montagne des djennoun*... dit, très bas, Arnold. Elle mérite son nom.

Les deux hommes se turent pendant quelques instants. Ensuite, Walter reprit :

— Il est temps de partir, Arnold. Venez.

Ils se rapprochèrent de la kouba. Un peu à l'écart, un méhari était accroupi.

— Attendez-moi, dit Walter. Les ballots sont à l'intérieur.

Bernard Divraie n'avait rien perdu de la conversation. Il en était angoissé, ayant bien compris que celui dont il avait été question, celui qui se trouvait dans la *grotte de nacre* était Carly.

— Des bandits — pas des bandits ordinaires mais des gens qui doivent avoir des ambitions secrètes — occupent la montagne... se dit-il. Carly est entre leurs mains, et j'y ai été moi-même. Pourquoi m'ont-ils éloigné ?

Mais il eut brusquement la conscience du danger auquel il s'exposait s'il n'était pas retrouvé inerte comme il l'était avant de reprendre connaissance. Il se hâta de regagner l'angle où il avait été étendu, s'allongea, reprit l'aspect d'un être complètement inconscient.

Quelques instants plus tard, un homme petit, difforme, entrait dans la kouba. A travers ses paupières légèrement entrouvertes, et le jour commençant à pénétrer dans la petite pièce, Divraie vit le regard que lui jeta cet homme, qui, apparemment rassuré, vint aux paquets enveloppés de brun déposés dans l'angle opposé de la kouba.

Ainsi, il tournait le dos à Bernard qui put épier ses gestes.

L'homme — Walter — souleva l'un des paquets, le porta à l'extérieur, cria :

— Prenez ceci, Arnold.

Il rentra de nouveau dans la pièce, prit un autre paquet, plus petit. Il parut en examiner attentivement l'emballage, le soupesa...

— Plus léger celui-là... murmura-t-il. Serait-ce du minerai déjà grossièrement traité... suivant la méthode mal mise au point par Hans ?

Il ne résista pas au plaisir d'entrouvrir la toile. Ce qu'il vit dut l'étonner et le satisfaire en même temps...

— Oui... fit-il. Là, le métal est plus visible dans la gangue désagrégée... Ah !... quelle richesse insoupçonnée... Et la nation qui aura celle-là...

Bernard entendait le murmure, voyait sur le bloc minéral tenu par l'homme, des reflets métalliques d'un ton bleu-argenté.

— Que veut dire ceci ?... se demanda-t-il. Et un homme qui est d'une origine européenne à coup sûr... Quel secret détient-il ? Que puis-je faire ?... Il faudrait savoir...

L'homme s'était décidé à refermer le paquet. Il en prit un second, alla jusqu'au seuil de la kouba. Divraie entendit un nouveau colloque. Celui qu'il avait entendu nommer Arnold prenait l'une après l'autre les diverses parties du chargement, que Walter lui passait sans le laisser pénétrer dans la pièce.

— Sans doute ne doit-il pas apprendre que je suis là... murmura Divraie.

Son esprit, tout à fait délivré maintenant des brumes qui l'avaient obscurci, réfléchissait avec une extraordinaire activité. Que faire pour aider à délivrer Carly, pour découvrir le secret que détenaient ces gens, pour contrecarrer leurs projets ?

Il n'avait aucune arme... aucun moyen d'attaque ni de défense...

Lui faudrait-il demeurer inactif... alors qu'il savait Carly en danger et une puissance redoutable aux mains d'étrangers suspects ?

Dehors, les voix des hommes s'étaient éloignées, et le désert s'éclairait lentement sous le soleil qui surgissait à l'horizon.

Il entendit des éclats de voix. Une nouvelle discussion avait dû s'élever entre les deux hommes. Sans bruit, Divraie vint jusqu'à l'entrée de la kouba. A droite, le méhari était toujours accroupi, son chargement bien arrimé derrière la selle.

A gauche, les hommes marchaient en parlant, tournant le dos tant à la kouba qu'au chameau.

Alors, brusquement, un plan audacieux, un plan fou, s'ébaucha en lui. Il n'hésita pas... Il bondit à l'extérieur, sauta sur la selle du méhari. Docile, celui-ci se leva.

Quelques instants plus tard, deux coups de feu claquèrent successivement sur l'étendue des sables...

II

Après s'être enfoncé d'abord en pente rapide, le boyau allait s'élargissant.

Silencieusement, Roger Laurent, Gilberte et leurs compagnons, y cheminaient sans que rien vînt leur faire craindre d'être observés.

— De toute évidence, pensait le jeune officier, ce côté du souterrain est moins surveillé que celui qui est proche de l'oasis. Ce dernier est d'accès facile ; celui-ci, au contraire, était défendu d'abord par le bloc de rochers, ensuite par la trappe de métal. Il a fallu une chance extraordinaire pour que nous le découvrions.

Tous marchaient depuis une demi-heure environ, lorsqu'ils commencèrent à percevoir, dans le lointain, des taches lumineuses.

— Eteignez vos lampes et silence absolu... ordonna, à voix très basse, Laurent.

Les taches lumineuses s'accentuaient, bientôt semblaient se fondre en une seule. En même temps, des bruits sourds vinrent jusqu'aux téméraires explorateurs du chemin souterrain.

La main de Gilberte serra celle de Laurent comme pour lui faire partager sa nervosité et son inquiétude. Affectueusement, voulant lui, la rassurer,

[*Lire la suite page 55*]



PEINTURE EXÉCUTÉE SPÉCIALEMENT POUR WESTON PAR DON ANDERSON

Sa vie est synonyme de dévouement !

On ne pourra jamais apprécier ses innombrables services! Remplie de générosité et de compassion, elle travaille sans relâche à répandre autour d'elle la joie, l'espérance et la santé.

Dans les hôpitaux, les foyers, les industries, partout, l'infirmière canadienne réalise l'idéal qu'elle s'est fixé, celui de combattre la maladie et de soulager les malheureux. Non seulement prodigue-t-elle au chevet des malades ses soins professionnels, mais elle réconforte et soutient leur moral, constamment.

Dévouée jusqu'à l'abnégation, elle ne recule jamais devant l'effort; le temps pour elle n'existe pas. Elle répond à tous les appels, car elle est toujours prête à travailler au bien-être de ses semblables, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre.

Le dévouement de l'infirmière canadienne à la cause des malheureux lui a conquis l'admiration et la gratitude de toute la nation.

• • •

Weston tient à rendre hommage aux Canadiennes qui, depuis tant d'années, lui font l'honneur de préférer à tous les autres les produits de qualité Weston. Le nom Weston est en honneur dans les familles depuis plusieurs générations, à cause de la qualité constante et inégalée des produits alimentaires qui portent ce nom.

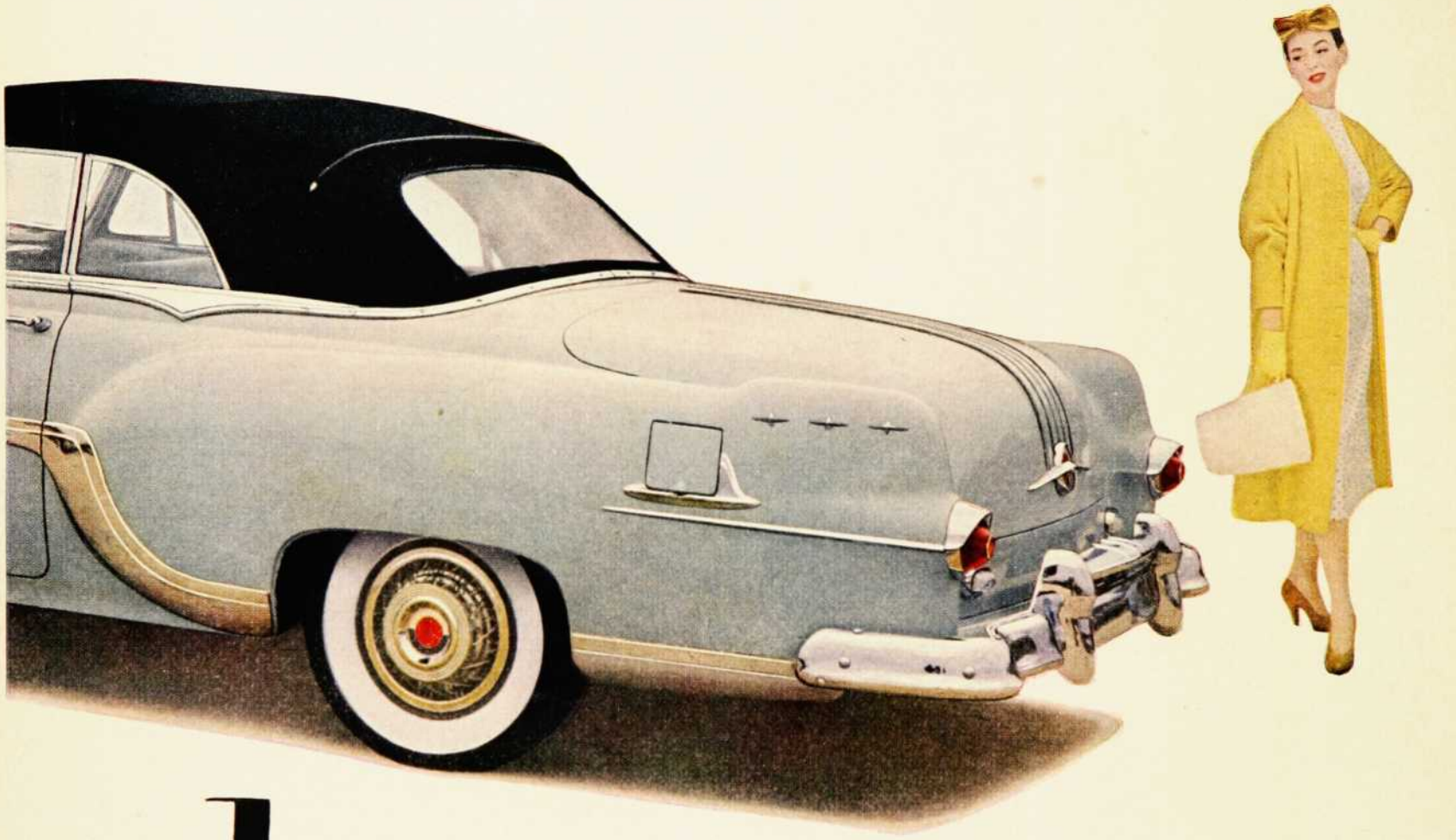
Achetez toujours les meilleurs — achetez les BISCUITS • le PAIN • les GÂTEAUX et les BONBONS

Weston

GEORGE WESTON LIMITED — CANADA

M4-3F

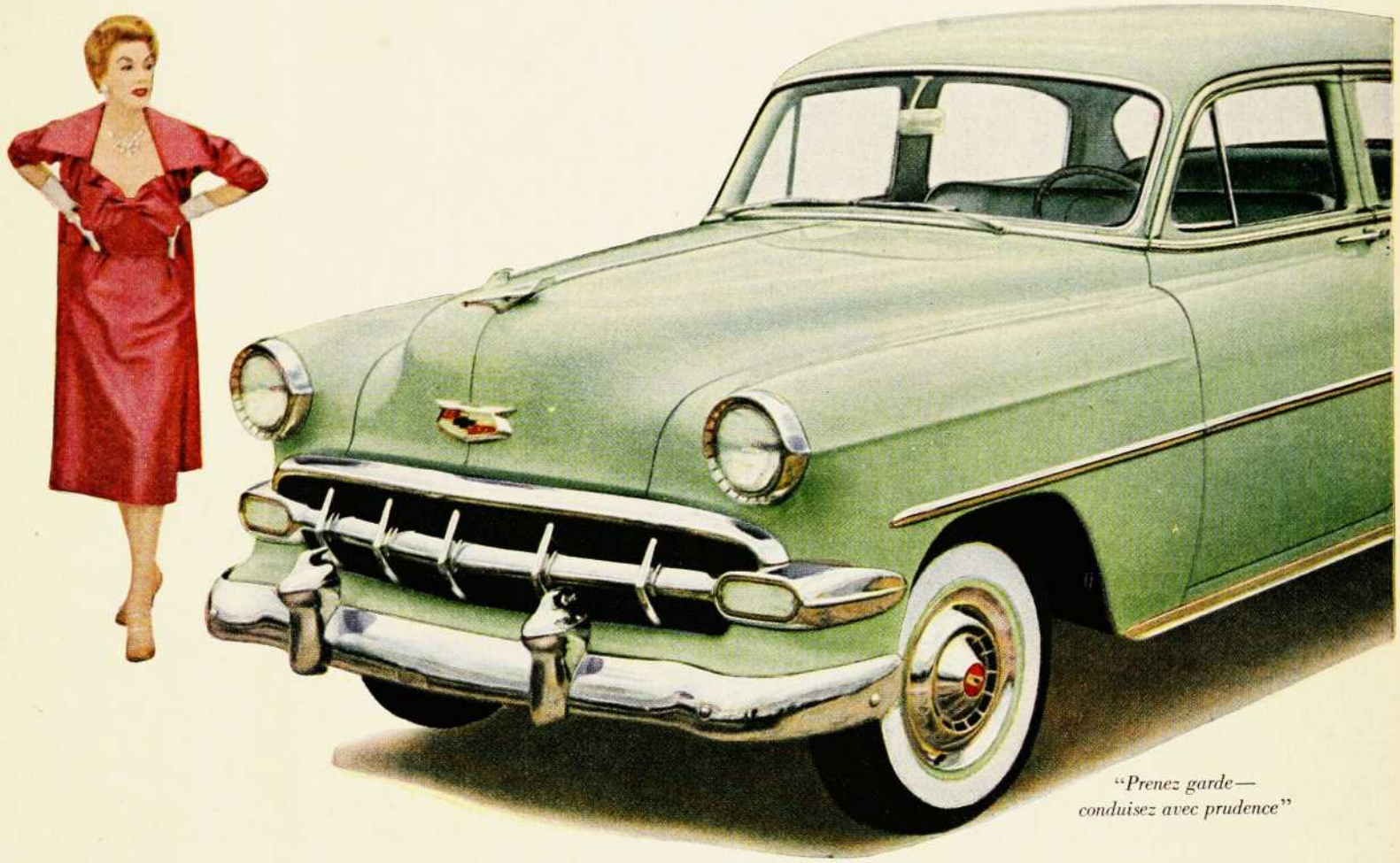
à tout



de vue---



point



"Prenez garde— conduisez avec prudence"

LONGUES carrosseries surbaissées, galbe doux et gracieux, heureuse extension des glaces et du champ visuel, comme dans le nouveau pare-brise panoramique révolutionnaire.

A tout point de vue — les voitures General Motors 1954 sont dans une classe à part . . . par la beauté de leur style.

Dans le domaine technique aussi. Car sous cette beauté de "voiture de demain," résident les progrès tout aussi importants dans les moteurs à haute compression —y compris, naturellement, le célèbre groupe de V8 GM—plus efficaces, plus puissants que jamais. Quant aux transmissions GM, Powerglide, Dynaflow à deux turbines et Hydraumatique, elles sont toutes plus douces et améliorées.

Oui—à tout point de vue—en 1954 plus que jamais —votre clef de la valeur supérieure est la clef d'une voiture General Motors.

GENERAL MOTORS OF CANADA

marche en tête

CHEVROLET • PONTIAC • OLDSMOBILE • CADILLAC • CAMIONS CHEVROLET et GMC

Le caoutchouc naturel n'a pu révolutionner l'industrie de la peinture, mais



Polymer l'a fait!

Que votre pinceau ou votre rouleau se balade un peu partout, vous ne verrez pas une seule trace insolite sur la surface peinte. Vous pouvez suspendre vos tableaux une demi-heure après avoir peint votre salon. La peinture se détache du pinceau au lavage mais elle reste fixée aux murs. Toutes ces choses sont possibles lorsque la peinture est à base de caoutchouc synthétique.

Cette transformation de la peinture est une infime partie d'une révolution qui dure depuis une dizaine d'années. Le caoutchouc subit une transformation qui permet aux fabricants de nombre de produits d'usage courant d'améliorer ces produits de façon marquée.

Si vous conduisez une voiture, elle a probablement des chambres à air faites de butyle Polysar. Ce caoutchouc synthétique retient l'air beaucoup plus longtemps que le caoutchouc naturel et on s'en sert dans la fabrication de presque toutes les chambres à air fabriquées au Canada.

Vous avez peut-être posé un carrelage en caoutchouc dans votre maison récemment. Il se peut bien que ce carrelage soit en Polysar Krylene, un caoutchouc synthétique à la fois durable et élastique.

De nos jours, nombre de produits vous servent mieux parce qu'ils sont faits complètement ou en partie de caoutchouc synthétique Polysar.

Polymer Corporation Limited • Sarnia, Canada

POLYMER CORPORATION LIMITED
POLYSAR
SARNIA CANADA

Marque déposée

ENVIRON 50% DE TOUT LE CAOUTCHOUC NEUF EMPLOYÉ AU CANADA EST DU POLYSAR

LA MONTAGNE HANTEE

[*Suite de la page 50*]

Laurent répondit à l'étreinte. Mais il sentit alors la main de Gilberte trembler.

Plus lentement, plus prudemment encore, ils continuèrent leur marche, parvinrent jusqu'au point où des fissures dans le roc pouvaient permettre de voir ce qui existait de l'autre côté de ce panneau rocheux.

Le *mur* faisait, à cette place, une sorte d'angle demeuré obscur à l'abri duquel Gilberte, Laurent et Benoît se dissimulèrent. Ainsi pouvaient-ils espérer n'être point vus si quelqu'un parcourait le couloir.

Alors, ils collèrent leurs visages contre le roc, regardèrent à travers les fissures.

De nouveau, Roger Laurent sentit trembler la main de Gilberte.

— Du courage... dit-il, sa bouche placée sur l'oreille de la jeune femme.

Lui-même devait faire appel à tout son sang-froid pour ne pas crier, pour ne pas hurler tant parce qu'il était épouvanté que parce qu'il aurait voulu, en indiquant sa présence, donner du courage à celui qui se tenait debout, ligoté contre un pilier de roche, en face d'un homme armé d'une tige de fer dont la pointe était rougie à blanc.

Autour de la salle à peu près circulaire, cette salle où une étrange lumière semblait irradier des murs mêmes et du sol, cette salle dont les parois étaient d'une curieuse teinte nacrée traversée de traînées d'un rouge sang, des hommes armés de poignards se tenaient, et d'une cavité dans le sol montaient toutes droites, des flammes.

— Que veut dire cette mise en scène macabre ?... se demanda Roger. Mon pauvre André ? On se croirait dans une chambre de tortures... Est-ce une réédition du Tribunal de l'Inquisition ?

Mais des paroles venaient maintenant jusqu'à lui, des paroles, dites par l'homme vêtu du vêtement des Touareg, mais dont le « litham » ne cachait pas le visage. Or, ce visage n'avait aucune des caractéristiques de la race targuie, et, présentait, au contraire, les traits particuliers de la race teutonne.

L'homme était grand, d'allure lourde. Sa tête au crâne rasé était forte, et les cheveux avaient dû être d'un blond roux. La voix, bien que contenue, était rauque, et si l'homme s'exprimait en français, c'était avec un accent prononcé, tel qu'on l'a de l'autre côté du Rhin.

— Je vous le demande pour la dernière fois, André Carly : acceptez-vous de nous servir ? Je vous ai expliqué à plusieurs reprises, ce que j'attends de vous : rechercher de nouveaux filons de plechbende, celui que nous exploitons étant à peu près épuisé. Vous serez largement récompensé.

— Je vous ai, moi aussi, demandé quelque chose... répondit sans que la moindre inquiétude transparût dans sa voix, André Carly. Dans quel but extrayez-vous ici ce minerai dont seul vous connaissez l'existence.

— Vous n'avez pas à le savoir. Vous êtes venu vous jeter dans nos mains... Nous vous avons saisi à l'oasis et amené dans la montagne. Après avoir pénétré ici, vous devez nous servir ou...

— Ou mourir ?... j'y suis prêt. Après tout, il est inutile que vous y répondiez à ce que je vous ai demandé. Tout en vous m'indique votre race et les buts que vous poursuivez. De la plechbende, s'extrait l'uranium, je ne l'ignore pas... Et l'uranium s'emploie pour construire les pires engins de guerre... Vous aider à déceler le mi-

Vous le reconnaîtrez à ces étoiles!



un Nouveau Café Sensationnel

Non pas une poudre, ni une mouture! Mais des millions de **PARTICULES SAVOUREUSES** de vrai café . . . prêtes à libérer en un instant cette fameuse **SAVEUR MAXWELL HOUSE!**

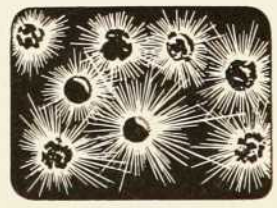
★C'est le seul café de ce genre au monde . . . aussi facile à infuser que les anciens cafés éclair, mais de goût combien différent! Instantanément soluble, mais merveilleusement corsé et savoureux.

CAFÉ 100% PUR — SANS AUCUNE ADDITION

Ce café merveilleux, fraîchement torréfié, est infusé spécialement pour vous dans les impeccables cuisines Maxwell House. On en retire ensuite l'eau quand il atteint la perfection, et il reste ces SAVOUREUSES PARTICULES de vrai café. AJOUTEZ SIMPLEMENT DE L'EAU CHAUDE. Elles donnent alors instantanément un café délicieux et riche. Vous ne voudrez plus jamais vous donner le mal de préparer vous-même votre café.

Voyez comment les *particules savoureuses* "s'animent" dans votre tasse!

VUE GROSSIE des SAVOUREUSES PARTICULES de vrai café à l'instant où l'on y ajoute de l'eau chaude. Voyez-les libérer la fameuse saveur Maxwell House.



IL VOUS ÉPARGNE DE L'ARGENT AUSSI! Deux onces de café éclair Maxwell House équivalent à environ une livre de café moulu—sans compter qu'il vous épargne un tiers du prix d'achat.

EXIGEZ LE **café éclair MAXWELL HOUSE**

. . . le seul café éclair qui soit bon jusqu'à la dernière goutte!

IM-324MF

nerai serait aider votre effort destructeur. Jamais.

— Nous verrons si, devant certains procédés... vous conserverez votre insolence... persifla la faux Targui.

Il avait fait virer dans ses mains le fer incandescent.

Un sourire de mépris erra sur les lèvres de Carly :

— Vos menaces ne me feront pas plier. Vous porterez le poids de votre inutile barbarie.

Un mouvement de fureur échappa à l'homme en qui Walter aurait reconnu Siegman. Il eut un geste pour se précipiter, le fer levé, contre le prisonnier, mais il se maîtrisa. Ce n'était certes pas que la pitié eût la moindre prise sur lui, mais il avait *besoin* de celui qui le défiait. Il ne pouvait pas renoncer à l'amener à se soumettre.

— Je pourrais, dès maintenant, vous faire subir le pire des supplices. Je veux vous donner une dernière chance. Vous passerez encore douze heures ici... seul. Vous n'aurez pour compagnie, et compagnie invisible, que les djennoun qui, au dire des Sahariens nos amis, peuplent cette montagne. Vous demeurerez ligoté comme vous l'êtes, et debout. Cette position inconfortable amoindrira peut-être votre stupide volonté. Dans douze heures exactement, je reviendrai. Alors, ce sera la soumission... ou la mort... et une mort dont vous ne soupçonnerez pas les souffrances.

Il déposa le fer sur le sol, se détourna, se dirigea vers la paroi latérale de la pièce. Les hommes qui se trouvaient avec lui dans la grotte le suivirent. Seul, un d'entre eux, le dernier du groupe, au moment de franchir le seuil de la grotte revint sur ses pas. Obéissant sans doute à un ordre, il alla s'étendre sur le sol, de telle sorte que l'homme ligoté demeurait entièrement sous ses yeux.

. . . . . .

D'un bras, Roger entoura la taille de Gilberte car il sentait que la jeune femme était à bout de résistance. La cruelle scène dont elle venait d'être le témoin insoupçonné, les menaces adressées à André, la terrible situation dans laquelle se trouvait celui-ci, l'avait anéantie.

— Courage... Nous avons douze heures devant nous, douze heures pour sauver André.

— Mais comment le sauver ?... gémit-elle.

— Venez. Regagnons l'extérieur. Là, nous dresserons un plan.

— Pourquoi sortir... dit-elle lorsqu'ils furent engagés dans le couloir en direction de l'entrée secrète. Ne valait-il pas mieux continuer dans l'autre sens, chercher l'entrée de la grotte ?

— J'en ai eu l'intention un instant. Mais j'ai craint que nous ne fussions surpris, arrêtés, réduits à l'impuissance. Dehors, nous aurons le loisir de réfléchir. Les hommes que j'ai laissés à notre petit campement nous seront nécessaires. Nous reviendrons en nombre plus important, plus forts par conséquent et en mesure de mieux résister à une attaque possible. Des outils aussi nous seront nécessaires, car, comment pénétrer dans la grotte ? Si l'issue ne s'offre pas à nous, le seul moyen sera de tâcher d'agrandir les fissures existant dans le rocher. Allons.

Gilberte ne fit pas d'objection. Le raisonnement de Roger lui semblait juste, et d'ailleurs, dans l'état d'angoisse où elle se trouvait, elle était incapable de donner un avis personnel.

Elle ne pensait qu'à une chose : André était en péril, André était soumis à une torture véritable et d'autres plus cruelles encore lui étaient promises si, avant que les douze heures ne fussent révolues, ses amis n'avaient pas trouvé le moyen de parvenir jusqu'à lui et de le sauver...

— Mon pauvre André... pensait-elle.

Le couloir étroit commençait maintenant, et la pente se relevait. Bientôt ils atteindraient la partie verticale et se hisseraient à l'extérieur. Roger commençait à s'étonner qu'aucune clarté ne vînt jusqu'à eux. Il devait faire grand jour à présent, et la lumière devait pénétrer par l'ouverture du boyau et se diffuser assez loin. Or, l'obscurité demeurait entière.

Tout à coup il heurta la paroi. Il était à la fin du chemin, et l'orifice devait être au-dessus de lui.

Il put, posant ses pieds sur des saillies du rocher, s'élever légèrement. Alors sa tête heurta un obstacle. Il ralluma sa lampe électrique, éteinte un peu plus tôt pour observer si aucune lumière ne filtrait.

Il ne put retenir une imprécation de colère...

Au-dessus de son crâne, le rocher déplacé par lui, le rocher qui recouvrait l'entrée du couloir, avait repris sa place, et ceux qui comptaient regagner par là l'extérieur, étaient murés dans le souterrain et dans la nuit.

III

Le sous-officier à qui était confié le fortin de Fort-Flatters durant l'absence du Lieutenant Divraie, fut alerté par les hommes de garde :

— Sergent, voilà un méhari qui se dirige à grande vitesse vers le bordj... Un homme isolé, c'est curieux.

— Est-ce l'un des nôtres ?

— Impossible à cette distance...

— Alors, attendons. Ce ne peut être un ennemi.

Quand le méhari eut atteint le fortin, le Sergent-chef et les hommes furent stupéfaits d'entendre une voix bien connue d'eux, s'écrier :

— Bonjour, Quenin... bonjour garçons... Aidez-moi, et débarrassez le méhari de sa charge. Je suis fourbu... et j'ai des choses graves à vous dire.

— Mais, mon Lieutenant... murmura le Sergent, quel est ce costume ?

— Ah oui, au fait... J'ai conservé la gandourah de coton dans laquelle on m'avait enveloppé... Je vous expliquerai...

Il entra dans le bordj, se restaura, fit une brève toilette.

— A présent, Quenin, écoutez-moi. Il s'est passé des choses graves à Amguid. M. et Mme Carly ont été enlevés, entraînés dans la montagne. En voulant me porter à leur recherche, j'ai moi-même été enlevé. Benoît et deux hommes qui me suivaient ont pu, j'espère, s'échapper et doivent continuer à monter la garde à l'oasis à moins qu'ils n'aient retrouvé le détachement d'Ouargla campé sur l'autre versant des rochers. Vous n'avez revu aucun d'eux ?

— Non, mon Lieutenant. Mais vous avez donc été relâché ?

— Pas précisément... J'ai dû être drogué... puis emporté dans un petit édifice isolé dans le désert, à quelque distance d'Amguid. Je ne me suis rendu compte de rien jusqu'au moment où, l'effet de la drogue se dissipant, j'ai repris conscience dans cette espèce de kouba. Là... mais des détails sont inutiles. Sachez seulement que j'ai découvert d'étranges choses quant aux gens qui occupent la montagne d'Amguid, la montagne des djennoun, pour parler comme les Touareg.

— Un nom qui en dit long...

— Et un nom que j'ai lieu de croire mérité. Je vous raconterai plus tard en détails, ceci est mon évasion... J'ai profité d'un hasard heureux... et dangereux car j'ai bien failli y laisser ma peau, pour fausser compagnie à certain individu qui devait me conserver comme un objet précieux et inoffensif, dans la kouba. Me voilà... Grâce au Ciel je connais assez bien le désert et j'ai pu, après une longue et harassante course, rejoindre le fortin.

— Je n'en pouvais croire mes yeux, Lieutenant, en vous voyant affublé d'une gandourah targuie.

— Je remettrai ça en France un jour de Mardi-Gras. Mais trêve de plaisanterie, Quenin. La situation est sérieuse. Dans la montagne des djennoun, des prisonniers sont en péril. J'ai la certitude que M. Carly est exposé à la mort... De sa femme je n'ai vu aucune trace, sinon à l'extérieur des montagnes. Faites rassembler les hommes disponibles, veillez à ce qu'ils soient armés. Sitôt le détachement prêt, et le plus nombreux possible, nous repartons pour Amguid. Le Ciel fasse que nous arrivions à temps.

Le Sergent Quenin allait s'éloigner pour exécuter les ordres de son chef. Celui-ci le rappela :

— Ah !... que le radio communique avec Ouargla. Qu'il demande si l'on a des nouvelles du Capitaine Laurent. Que, s'il est toujours au nord d'Amguid, on le prévienne de notre retour en force au bord de l'oasis.

Un quart d'heure se passa. Divraie fumait cigarettes sur cigarettes, tout en essayant de réfléchir et de dresser un plan d'opérations. Il vit alors revenir vers lui le Sergent Quenin :

— Mon Lieutenant, le poste d'Ouargla a répondu. Il a alerté plusieurs fois le détachement qui avait un appareil de transmission et il n'a jamais eu de réponse. On est inquiet sur le sort du Capitaine Laurent et de ses hommes.

— Ah çà !... grogna Divraie, allons-nous être grignotés l'un après l'autre. Sergent, gardez ici l'indispensable seulement de nos hommes. Nous ne serons jamais trop pour lutter contre ces sacrés djennoun.

Il ajouta plus bas :

— Des djennoun dont je sais trop bien de quel pays ils sont venus.

Moins d'une heure plus tard, une solide troupe bien armée et munie tant de munitions que d'un matériel apte à lui créer un passage entre les pires obstacles, quittait Fort-Flatters et à l'allure rapide des méhara, se dirigeait à travers le désert, en direction de l'oasis d'Amguid.

IV

"Nom d'un chien... n'avait pu s'empêcher de jurer Roger Laurent, en constatant que toute sortie vers l'extérieur leur était interdite...

Il essayait de réfléchir « Comment le rocher s'est-il replacé ? » se demandait-il. Est-ce par un mouvement d'équilibre naturel, ou bien quelqu'un a-t-il aidé à ce mouvement ? Et la plaque n'a pas été remise en place...

— Benoît... dit-il à voix basse, tâchez de venir près de moi. Je sais, c'est difficile... Vous y êtes... Bien. A nous deux, essayons, de nos bras tendus, de faire virer le bloc...

— Rien à faire... déclara enfin l'officier. Appeler nos hommes ne servirait à rien qu'à attirer sur nous l'attention de ceux qui sont à l'intérieur. Nous ne pouvons demeurer ici... Notre seule chance est de retrouver une autre issue... Celle de l'oasis peut-être...

LA PLUS GRANDE COURSE...

[Suite de la page 5]

à la pelle leurs véhicules embourbés dans les tas de sable qui protègent le public. Si, à la fin de la course, qui doit avoir lieu le dimanche à 4 heures PM exactement, le pilote franchit trop tôt la ligne d'arrivée, il est condamné à faire un tour supplémentaire. Ainsi, en 1953, une Ferrari faillit-elle être éliminée pour une erreur de 4 secondes !

Les 24 heures exigent donc aussi des qualités de travail en équipe. Une minute perdue par les mécaniciens peut être fatale. Tout est chronométré d'avance. L'arrêt au garage se déroule comme un ballet.

Le public sait tout ça et se passionne.

Il y a un classement à la distance parcourue, un à l'indice de performance, un par catégorie et un classement général. Ceci permet l'admission des voitures de toutes cylindrées en donnant à chacune une chance de se distinguer. On voit depuis les puissantes Talbot de 4 litres 5 jusqu'aux petites Renault ou Panhard de 612 cmc. Il y a deux ans tourna même courageusement une 2cv Citroën qui, durant 24 heures mena son train de 60 milles au risque de se faire fracasser par les bolides. Ainsi, les véhicules ne circulent-ils pas par paquets mais ils s'échelonnent sans cesse tout le long du parcours pour la plus grande satisfaction du spectateur.

60 voitures seulement sont admises à faire la course. Il y a des centaines de candidats — constructeurs ou particuliers amateurs — qui sont donc sévèrement sélectionnés pour leurs qualités, la réputation des pilotes ou l'intérêt qu'ils présentent. En 1949, deux Anglais arrivèrent d'Angleterre avec leur Bentley, tournèrent tranquillement et régulièrement pendant toute l'épreuve sans quitter leur 90mh de moyenne et partirent ensuite dans la même auto se reposer sur la côte d'Azur. C'était une magnifique démonstration de méthode et d'endurance.

Car il ne suffit pas de partir et d'aller vite au 24 heures. Il faut aussi ménager sa monture pour arriver. Il y a des écrémages sévères dès les premières heures. Certains pilotes demandent trop à leurs machines sous la chaleur et les cassent. En 1952, 20 concurrents seulement franchirent la ligne d'arrivée ; 25 en 1953.

Quand vient la nuit, la ronde infernale prend un aspect nouveau et non moins passionnant. Profitant de la fraîcheur, les pilotes augmentent leur allure. Aux phares ils peuvent prévoir l'emplacement des concurrents et dépasser plus facilement. C'est hallucinant.

Chaque voiture a deux pilotes attitrés. Voilà quelques années, il n'était pas rare de voir les gagnants conduire seuls pendant des 23 heures de suite. Mais, depuis peu, un règlement nouveau prévoit un minimum de relais obligatoires. Le même conducteur ne peut cumuler plus de 18 heures au volant.

Les plus grands noms figurent au programme : marques et hommes. Les résultats du Mans font le tour de la planète et les réputations. 1954 s'annonce bien car on compte plus de 53 prototypes en ligne au départ. Cunningham réserve des surprises, Mercédès, après s'être annoncé, se retire. Fraser-Nash compte faire son apparition. Une fois de plus le record devrait être pulvérisé. Mais les anciens vainqueurs ne tiennent pas à se laisser distancer...

En terminant, nous ajouterons que le triomphe des 24 heures tient aussi à la parfaite organisation de l'Automobile Club de France. Pas le moindre détail n'accroche. Les 35 à 40,000 voitures des spectateurs trouvent à se loger dans les vastes parcs. Tout est prévu, les expériences sont mises à profit.

Jean Dubois.

— Mon Dieu !... Le temps passe... André... gémit la jeune femme.

— Ne désespérez pas, Gilberte... Si nous arrivons à passer, plusieurs heures nous resteront encore.

Il voulait rassurer Gilberte, mais au fond il s'avouait qu'il ne voyait plus de quelle façon ils pourraient arriver à secourir le prisonnier avant que ne revînt vers celui-ci, l'affreux *djennoun* vivant, prêt à le supplicier jusqu'à la soumission ou, plus probablement, jusqu'à la mort.

Et ne risquaient-ils pas eux-mêmes d'être pris et d'être réunis, pour partager son supplice, à l'infortuné André Carly ?

— En route... dit Laurent prenant son dangereux parti. Essayons de gagner l'oasis. Gilberte, vous avez fait cette route. Le Ciel nous permettra peut-être de la parcourir, comme vous, sans dommage.

. . . . . .

Ils devaient approcher de la paroi fermant la grotte où se trouvait André. Aucune lumière ne s'échappait plus des fentes du rocher.

— Attention... avertit toujours d'une voix à peine perceptible, Laurent. De plus en plus nous pouvons être surpris.

Ils marchèrent encore, avançant à pas lents, l'oreille tendue, prêt à se coller au mur au moindre signe décelant une présence invisible.

Le chemin devenait un peu plus large et sans obstacle...

— Reconnaissez-vous la route que vous avez suivie ?... demanda Laurent à Gilberte.

— Oui... dit-elle... Je suis passée par là. Ce chemin nous mène tout droit à l'oasis.

— Courage... alors. C'est le dernier effort.

Ils firent encore quelques pas... Mais alors, le silence qui était total s'emplit brusquement de gémissements et de murmures. Ensuite, une sorte de détonation ébranla la montagne entière, se répercutant avec une force terrifiante à travers le chaos des rochers...

En même temps, des courants d'air chaud parurent envahir le couloir et cette chaleur devint bien vite insoutenable...

— J'étouffe... râla Gilberte.

— Vite, vite... murmura Roger. Sortir d'ici est notre seul espoir de salut...

Mais lui-même se sentait défaillir. Il hâta le pas dans un dernier sursaut de volonté. Benoît fit de même... Emportés par l'instinct animal de la conservation, ni l'un ni l'autre ne s'aperçut que des ombres, et aussi des sortes de traînées incandescentes envahissaient le couloir...

En quelques bonds désespérés, ils arrivèrent à l'air libre. Ce fut pour tomber inanimés, à demi asphyxiés, sur le sable, non loin de l'oasis.

Dans un dernier regard Laurent eut le temps de s'apercevoir que Benoît et lui étaient seuls.

— Gilberte... hoqueta le jeune officier.

Et il s'effondra sur le sol.

V

A L'INTÉRIEUR de la montagne les explosions se succédaient. Après celles qu'avaient entendues Roger Laurent et ses compagnons, d'autres s'étaient encore produites.

— Qu'est-ce que cela ?... avait murmuré André Carly.

L'homme enveloppé de cotonnades bleues qui était commis à sa garde s'était levé. André Carly put remarquer que son visage à demi voilé ne portait aucun des caractères de la race targuie.

Cet homme, à la question murmurée par le prisonnier, parut répondre :

— Sondages... Mais la charge a dû être trop forte... *Ils* feront sauter la montagne...

Une certaine épouvante, mêlée d'une expression de haine se montra sur son visage.

— Vous n'êtes pas des leurs... dit, de sa voix lasse, Carly.

— Non, dit-il, non. Mais je suis forcé d'obéir.

— Pourquoi ?... dit encore André.

L'homme baissa la tête :

— J'étais Alsacien... dit-il. J'ai déserté. On m'a repris. Et pour m'échapper à la mort... j'ai accepté de venir ici... Je ne pouvais me douter...

Sans trop savoir pourquoi, — quel espoir pouvait-il concevoir — le prisonnier murmura :

— Ah ! sortir d'ici... Y aurait-il moyen ?...

A ce moment, une nouvelle et formidable explosion retentit de nouveau, faisant craquer certaines roches. André vit, en face de lui, les fissures du rocher s'élargir.

— Etre libre... N'avoir plus ces liens... dit-il encore.

L'homme eut un mouvement de pitié. Il jeta des regards vers la partie de la grotte par où avaient disparu les bourreaux.

— S'ils ne revenaient pas tout de suite... dit-il.

Il se rapprocha de Carly, d'une main fébrile relâcha les liens. André eut l'impression qu'il faudrait peu d'efforts pour qu'il fût libéré. Mais, alors des pas pressés vinrent de l'angle de la grotte.

Le « chef », car c'était lui, s'écartait, et découvrait, encadrée par deux hommes, une femme.

Il eut pourtant assez de sang-froid pour ne pas bondir en avant, pour ne pas laissé découvrir que ses liens n'étaient plus que factices.

— André... oh, André... gémit la jeune femme.

Solidement tenue, elle ne put, comme elle l'aurait voulu, se rapprocher de lui.

— Vous ne vous attendiez pas à voir en nos mains votre femme, André Carly. Ce que n'ont pu obtenir nos promesses ni nos menaces, peut-être la crainte de voir votre femme partager les supplices que vous dédaigniez pour vous-même, l'obtiendra-t-elle. Refuserez-vous toujours de nous servir ?

— Oui... dit fermement le malheureux.

— Donc, vous mourrez tous les deux ; elle d'abord. Et cette mort sera lente... très lente... Vous serez libre d'ailleurs d'intervenir, en vous soumettant, avant que tout ne soit consommé.

Il fit un geste.

Alors André Carly vit que l'un des hommes masqués par le « chef » lui tendait cette tige de fer rougie que déjà il avait vue en ses mains, tandis qu'un autre disposait devant son maître ce cratère plein de braises ardentes où la tige serait, de nouveau plongée.

— Gilberte, cria-t-il, que faut-il faire ?

Elle eut le courage de dire :

— Ne pensez pas à moi, André. Et espérez encore. Nous ne sommes pas abandonnés.

Que voulait-elle dire ? Il regarda le chef :

— Vous entendez... dit-il.

— Oui... dit l'autre, j'entends. Je n'ajouterai que ceci : nous n'avons plus le temps d'attendre. Je vous avais donné douze heures de répit ; dix se sont écoulées. Encore une fois réfléchissez : votre ultime décision ?

André eut un regard déchirant vers Gilberte. Comme elle lui était chère à cette heure où son devoir lui commandait de la sacrifier. Aurait-il le courage de la voir souffrir ? Un secours miraculeux n'allait-il pas le tirer de cette horrible situation, terminer cet affreux débat ?

Le chef répéta :

— Votre ultime décision ?

André ferma les yeux. D'une voix sans timbre, il dit :

— Non !

Alors l'homme fit un geste. La tige incandescente se dirigea vers Gilberte.

Elle poussa un rugissement qui n'avait plus rien d'humain.

LA VIE COURANTE . . .



— Je grille de savoir si je saural faire la cuisine, mon chéri . . .

VI

LE soleil était très bas sur l'horizon des sables lorsque le détachement venu de Fort-Flatters commandé par Bernard Divraie, arriva en vue de l'oasis d'Amguid.

Il s'avança quelque peu entre les roches, tandis que, sous l'indication de son subordonné, les hommes se préparaient à l'action.

Soudain, un cri de stupéfaction et d'angoisse échappa à l'officier.

— Qu'est-ce que cela ?... Ciel... Laurent ! ! ! Venez par ici...

Quand il fut auprès de son chef qu'il trouva penché sur un corps paraissant sans vie, le Sergent poussa à son tour une exclamation.

— Vivant ? demanda-t-il.

— Oui... Avez-vous de l'alcool ?

Le Sergent tendit une gourde. Aussitôt que quelques gouttes eurent été introduites dans la bouche de Laurent, une contraction du visage indiqua que le connaissance allait revenir. Le même traitement appliqué à ses compagnons eut le même résultat.

— Laurent... murmura Bernard Divraie... que vous est-il arrivé, mon vieux ?

Tout à fait ranimé, l'officier passa la main sur son front, regarda celui qui attendait anxieusement sa réponse :

— Divraie... vous mon camarade. Ah ! je me souviens de tout...

Il se leva d'un bond :

— Oui, je me souviens... Gilberte... André... Il ne faut pas perdre de temps... Que peut-il leur arriver... Il faut aller là...

Il désignait la montagne... Puis, un étonnement lui vint :

— Mais vous, Divraie, comment êtes-vous libre ? Je vous croyais aussi leur prisonnier...

— Je l'ai été... Je vous dirai plus tard... Au fait vous savez donc ce qui se passe là-dedans ?

— A peu près... mais André est en grand danger... Le temps presse... Vous avez des hommes ?

— Oui. Et bien armés... bien que contre leurs diableries, nos armes soient peu de chose. Etes-vous assez fort pour nous accompagner ?

— Certes... Pour vous guider aussi peut-être, car je sais où est le prisonnier, le prisonnier qu'ils veulent torturer...

En quelques mots il mit au courant son camarade.

— Allons vite... dit seulement celui-ci.

Il fit un signe à sa troupe à laquelle se joignirent les hommes et le Sergent Benoît qui avaient accompagné Laurent, et, comme lui venaient d'être ranimés par les soins de Divraie.

Tous se groupèrent et prirent le chemin des premiers défilés.

Ce fut alors qu'un nouveau et formidable grondement vint ébranler, une fois de plus la montagne.

En même temps, sur le ciel assombri, des lueurs phosphorescentes se profilèrent, et que l'on aperçut, au sommet du cône formé par le massif, une longue flamme rougeâtre.

— Vite, vite... dit encore Laurent.

Tous s'engouffrèrent, malgré les bruits qui se répercutaient, malgré les fumées lumineuses, dans l'antre des « djennoun ».

VII

AU cri de détresse et d'épouvante poussé par Gilberte que la tige incandescente allait toucher, André ne put se contenir. D'un mouvement désespéré, il fit céder tout à fait ses liens, se jeta sur sa femme.

Le « chef » essaya de s'interposer, mais à ce moment-là, une détonation plus forte que les autres ébranla la montagne entière Les fissures des

RIEN DE SÉRIEUX

Sur un petit cargo, l'unique passager est tombé malade. Un des matelots demande au capitaine ce qu'il faut faire.

— Eh bien, dit le capitaine, tu vas prendre dans la petite armoire à pharmacie la poudre No 8 et tu lui en donneras une dose.

Le lendemain le matelot revient pour dire :

— Capitaine, il n'y avait plus de No 8.

— Ah ! Et qu'est-ce que tu as fait ?

— Je lui ai donné deux doses de No 4 mais ça n'a rien fait : il est mort !...

•

Annonce dans un journal de campagne :

« Avis aux dame de la ville : Dimanche prochain, grande kermesse de bienfaisance. Mettez à notre disposition tous les objets qui sont devenus inutiles à la maison mais qui peuvent encore faire le bonheur d'autres. Amenez aussi vos maris ».

•

Un banquier new-yorkais avait invité un grand artiste en le priant d'apporter son violon.

— Pourquoi ? demanda l'artiste. Mon violon ne mange rien.

Le banquier lui expliqua qu'il aurait voulu que...

— Je sais, interrompit le violoniste. Mais dites-moi, avez-vous jamais eu l'idée d'inviter un plombier à dîner pour lui demander de réparer votre baignoire après le repas ?...

Francine avait fait la connaissance d'un jeune homme sympathique. Bientôt elle l'invitait à venir prendre une tasse de thé chez ses parents, non sans avoir préparé son père à une demande en mariage éventuelle. Effectivement, au bout d'une demi-heure, le jeune homme demanda au père un petit entretien « entre quatre-z-yeux ». Les deux hommes se rendirent dans une autre pièce.

— Monsieur, commença le jeune homme en bafouillant, je voudrais vous demander si...

— Mais oui, bien sûr, répondit le père, je suis d'accord, moi !

— C o m m e n t ? Mais vous savez donc ?...

— Naturellement que je le sais, vous voulez épouser Francine !

— Pardon, dit le jeune homme très gêné, ce n'est pas ce que je voulais vous demander. J'avais l'intention de vous emprunter mille dollars.

L'autre se fâcha tout rouge.

— Quoi ? Mille dollars ? Mais je vous connais à peine !...

•

A *Saint-Germain-des-Prés*, un client légèrement « bu » interrompt à tout bout de champ Jacques Normand en s'écriant après chaque histoire :

— Complètement idiot !

Finalement, le chansonnier en a marre :

— Je sais ce que vous êtes, mon cher. Mais croyez-vous utile d'en informer toute la salle ?...

LA VIE COURANTE . . .



— Ne crains rien, l'équipe invitée est dans le bus juste derrière nous.

---

rochers s'écartèrent, et un bruit particulièrement aigu vint jusqu'à tous ceux qui occupaient la grotte.

Du sol, à la même minute aussi, une sorte de colonne d'eau qui paraissait en ébullition jaillit, retombant aussi bien sur le prisonnier délivré de ses liens que sur le chef encore armé de sa tige de fer.

— Malédiction... s'écria celui-ci. Ils ont atteint la masse en ignition... Que du moins...

Il avait saisi le revolver passé dans sa ceinture, le braquait sur André. Gilberte s'était évanouie.

Mais le geste menaçant n'eut pas le temps d'être fait.

Par les parois désagrégées, des hommes pénétraient en hâte dans la grotte. Le premier arrivé vit le mouvement du « chef », le revolver braqué. Ce fut le Lieutenant Divraie qui tira d'abord.

Le « chef », avec un cri rauque, s'abattit.

Ce ne fut qu'un jeu d'immobiliser et désarmer les figurants de la scène tragique. Dans cette atmosphère dantesque, au milieu des grondements de ce qui était à coup sûr un volcan réveillé, parmi les lueurs des vapeurs enflammées, près de l'eau bouillonnante qui continuait à jaillir, la scène avait quelque chose d'hallucinant.

Mais les sauveteurs devaient agir avec une rapidité extrême. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que tous, officiers, soldats, sauveteurs et sauvés, les nouveaux prisonniers aussi, se trouvaient à l'extérieur de la grotte, et prenaient le chemin qui les ramènerait entre les roches et l'oasis.

Là, André tomba dans les bras de son cousin Roger Laurent. Il était exténué et heureux. Près de lui, Gilberte revenait lentement à elle.

VIII

On devine ce que furent les heures suivantes. Assez loin de la montagne pour ne rien craindre de sa colère, Gilberte, André, Laurent et Divraie, avaient établi un petit campement, tandis que leurs hommes s'installaient à quelque distance. Alors, chacun raconta ce qu'avait été son aventure particulière.

— Grâce à vous, mes amis... dit André, me voilà délivré. Et Gilberte, ma chère Gilberte, si près d'être torturée... Pourrez-vous jamais oublier ma chère amie, ces heures affreuses ?

— Non, je ne les oublierai pas, mais je n'oublierai pas non plus ce que nous devons à nos amis. Et puis, André, ne suis-je pas la plus coupable ? N'est-ce pas moi qui ai tant insisté pour venir visiter l'oasis d'Amguid ? Ah ! si j'avais su...

— Qui aurait pu se douter que la montagne des djennoun méritait si bien son nom, et que dans ce volcan en sommeil, une bande d'infernaux et véritables bandits avaient installé, après avoir découvert des gisements de plechbende, une redoutable organisation pour en exploiter la richesse...

— Je crois qu'ils ont agi imprudemment, dit Laurent, et que le réveil du volcan, provoqué par leurs travaux, aura anéanti leurs espoirs.

— D'ailleurs, ne sont-ils pas réduits à l'impuissance, ajouta Divraie, et ne sommes-nous pas maîtres du sort des survivants ?

— Oui, dit gravement André, et nos révélations, les vôtres, Divraie qui connaissez aussi le mystère de la kouba, mettront fin à leur entreprise.

— Et ce sera bien mérité.

— Grâce à votre courage à tous, dit Gilberte à son tour.

— Je demande cependant la grâce d'un de ces hommes, dit André. Il est prisonnier, mais il devra être libéré. C'est celui que vous voyez là-bas, ce jeune garçon blond qui porte quelques brûlures aux jambes. Sans lui, je n'aurais pu me débarrasser de mes liens... Je ne dois pas l'oublier. Pour les autres...

Il eut un geste qui abandonnait les coupables à la fatalité.

. . . . . .

Un mois plus tard, André et Gilberte Carly se retrouvaient dans leur appartement parisien.

— Gilberte, dit ce jour-là André, m'avez-vous pardonné d'avoir paru prêt à vous abandonner à un sort terrible, en refusant de céder aux injonctions de ce misérable ?

— Oh ! André, vous ne faisiez que votre devoir.

— Un dur devoir, Gilberte...

Elle sourit, se rapprocha de lui :

— Vous avez cependant bondi pour me sauver.

Il la prit dans ses bras :

— Gilberte chérie... dit-il.

Tous deux avaient appris à se connaître, et la terrible aventure avait du moins servi à faire naître en eux le véritable amour. Devraient-ils donc la regretter ?

DRAHCA.

LE VIIe FESTIVAL INTERNATIONAL . . . [*Suite de la page* 10]

Les jeux ne sont pas encore faits et il ne faut pas oublier les surprises des précédents festivals où des films non encore connus ont remporté le Grand Prix.

Les Allemands avec « Solange », les Danois avec « La Marchande aux Allumettes », les Norvégiens avec « Cirque Fandango », les Autrichiens avec « Le Dernier Pont », les Grecs avec « Réveil du Dimanche », les Suédois avec « La Grande Aventure », les Polonais avec « Les Cinq de la rue Baeska », les Hindous et les Japonais avec trois importantes productions pour chacun, les Brésiliens, les Chiliens ou un autre outsider peuvent bien ravir la palme aux Grands.

C'est ce mélange international de qualité qui fait le charme du Festival et sa raison d'être. Dans cette épreuve de goût et de valeur, le meilleur, quel qu'il soit, doit gagner.

Après le Sport et les différents Arts qui rassemblent les hommes au lieu de les diviser, le Cinéma apparaît, à l'époque atomique, comme un des plus sûrs moyens de permettre aux divers peuples de la Terre de se comprendre et de s'aimer.

Au merveilleux rendez-vous de Cannes, dans un décor de rêves et de lumières, le Cinéma aura bien mérité, s'il a pu apporter à chaque participant ce magnifique message de paix et de bonheur.

LÉOPOLD MASSIÈRA *(SDGL)*

BEN-HUR

d'après l'oeuvre célèbre de LEWIS VALLACE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — QUATRE-VINGT-DEUXIEME EPISODE



Soucieuse de ne point poursuivre un entretien qui la peine profondément, Esther se hâte de dérouler le papyrus et de lire à son père le message de Ben-Hur dont ils n'ont pas encore pris connaissance. — Simonide l'a écouté avec la plus grande attention et conclut que l'arrivée de Ben-Hur ne saurait tarder. Quant à Esther, pour la première fois de sa vie, elle se sent mordue par la jalousie. — A cet instant, Iras parait sur la terrasse. Jamais encore Esther ne l'a trouvée aussi belle, aussi séduisante. Son cou, son front, ses bras étincellent de joyaux. Elle est rayonnante de plaisir. — Instinctivement Esther éprouve un frisson de crainte et se rapproche de son père. Mais c'est précisément elle que l'Egyptienne vient voir et après quelques mots de politesse à Simonide, elle entraîne la jeune fille à l'écart.



Iras a donc entraîné Esther légèrement à l'écart sur le terrain du Palais des Hur. L'Egyptienne parait heureuse. Sans aucun doute, c'est l'arrivée de Ben-Hur qui lui cause cette joie. Esther s'efforce de conserver son calme... — Mais ses yeux se troublent et le sang empourpre ses joues. Elle n'aperçoit pas cependant le sourire triomphant qui éclaire d'une lueur fugitive le visage de la fille de Balthasar, au moment où elle tire une lettre de sa ceinture — Oui l'amour de Ben-Hur lui appartient. La malheureuse Esther en est effondrée. A cet instant, un bruit de pas rapides parvient de la rue... Déjà Iras, impatiente, se penche guettant l'arrivée de Ben-Hur, sans se soucier davantage d'Esther. — Iras ne s'est pas trompée et tandis qu'Esther fait des efforts désespérés pour ne pas éclater en sanglots, l'Egyptienne clame sa joie. Ben-Hur est devant la porte du Palais. Dans quelques secondes il sera dans ses bras.



Esther ne s'est pas précipitée dans les bras de l'Egyptienne comme celle-ci le lui demandait. Tout au contraire, elle relève fièrement la tête. A sa question Iras semble sur le point de deviner la vérité. — Esther va-t-elle avouer son amour ? Frémissante, elle commence une phrase ; mais une pensée rapide comme l'éclair arrête les mots sur ses lèvres. Tremblante de rage et de dépit, elle parvient cependant à se ressaisir. — En baissant les yeux elle murmure quelques mots, se refusant à reconnaître sa condition servile. Iras éclate de rire. Que lui importe après tout le comportement bizarre de la fille de Simonide. Elles sont si différentes l'une de l'autre. — Et plantant là Esther, elle gagne précipitamment l'escalier, non sans clamer une nouvelle fois sa joie. Esther immobile, la regarde s'éloigner. Alors, le visage entre ses mains elle fond en larmes... larmes de honte, de passion angoissée.

(à suivre dans le prochain numéro)

L'INTRÉPIDE LÉGIONNAIRE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — TRENTE-CINQUIEME EPISODE



1. Nos amis étaient tous sous la menace du bandit, en plein désert. Il voulait la carte du trésor : "Donnez-la ou je tue votre légionnaire !" — "Ne tirez pas, je vous prie, elle est là, vous l'aurez tout de suite !"



2. L'homme, dans sa satisfaction, eut un mouvement qui détourna l'arme de Spud. C'est ce moment que choisit Paulo pour le prendre par-derrière et le désarmer, d'un grand coup, comme les légionnaires en savent des tas.



3. Pris par surprise, lâchant son arme, l'homme alla piquer du nez dans le sable. Tandis que Paulo réglait soigneusement son cas, les autres se lamentaient en voyant passer au-dessus de leurs têtes l'avion que Schwartz leur avait volé.



4. Que pouvaient-ils bien devenir au milieu du désert ? — "Voilà ce que c'est que de sauver la vie de gens comme ça", déclara le Lieutenant Duval, "quand un bandit de sa sorte rencontre la mort, il faut se réjouir".



5. Mais Marie, elle, se réjouissait, car elle avait toujours en main la carte du trésor. La nuit tomba, une froide nuit de désert. Ils s'allongèrent à tour de rôle pour dormir un peu. C'est Paulo qui commença la garde.



6. Mais, soudain, l'adversaire, ce traître infâme, qui s'était couché près de lui, le désarma d'un grand coup de pied dans la main. L'arme vola en l'air et Paulo n'eut guère le temps de réfléchir...



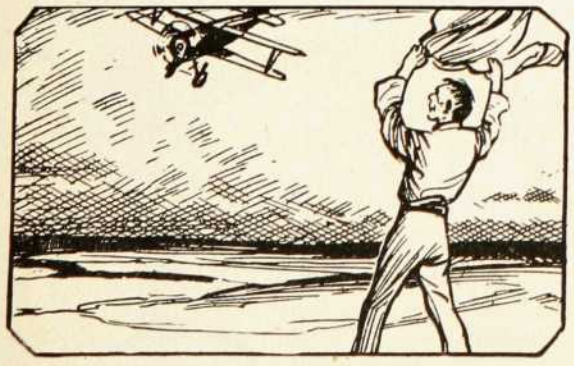
7. ... elle tomba en effet presque dans la main du bandit qui s'en empara avec un sourire de satisfaction satanique : — "Les mains en l'air, pas un mot ou je te tue comme un chien. Je veux la carte du trésor".



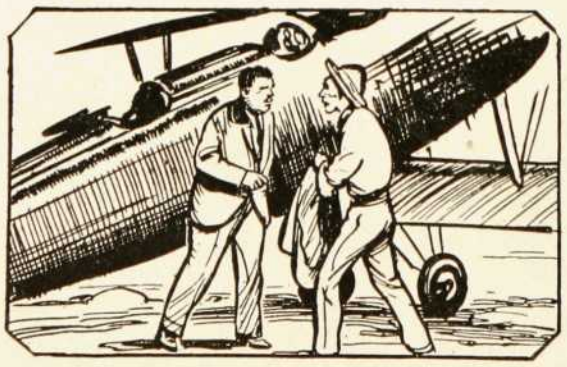
8. N'ayant pas le choix, Paulo remit la carte que Marie lui avait confiée. Il dut même se laisser bâillonner et ficeler comme un boudin. — "Quand le jour viendra, je serai loin" déclara l'autre en s'éloignant.



9. Quand l'aube parut, le pilote marchait toujours au hasard dans le désert. Il commençait à avoir soif et désespérait quand il entendit un ronronnement de moteur. Il reconnut bientôt l'avion que le capitaine Schwartz avait volé.



10. Quittant sa veste, il commença à faire de grands signes à l'appareil qui se rapprochait. Il eut un grand soupir de soulagement quand la manoeuvre de l'avion fit comprendre qu'on l'avait vu.



11. Schwartz se posa : — "Alors, tu leur as échappé, mes compliments". — "Oui, et j'ai aussi pris la carte du trésor". Il n'en fallut pas plus pour que l'égoïsme avide du gros se réveilla. Pas de reconnaissance chez les bandits.

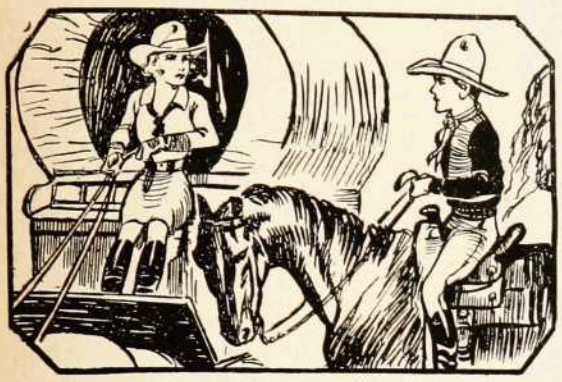


12. A vant qu'il eût le temps de comprendre, le pilote se fit terrasser par un formidable coup de poing en pleine figure : — "Le trésor sera pour moi tout seul", hurlait le gros. Et il s'empara de la carte... *(à suivre)*

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

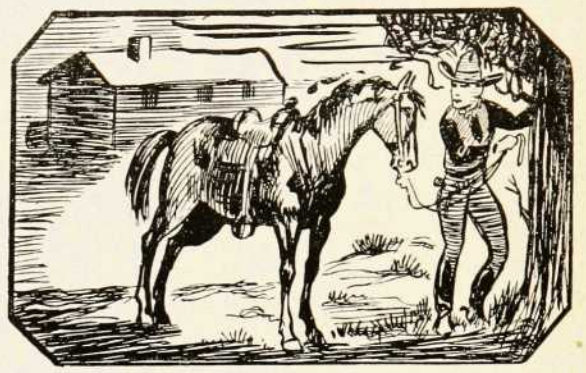
CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — DIX-NEUVIEME EPISODE



1. Après avoir cherché pendant quelque temps, Toni abandonna, à la fin, tout espoir de trouver son agresseur mystérieux. Margot jura que c'était un des Métis et conseilla à Toni de demeurer sur ses gardes.



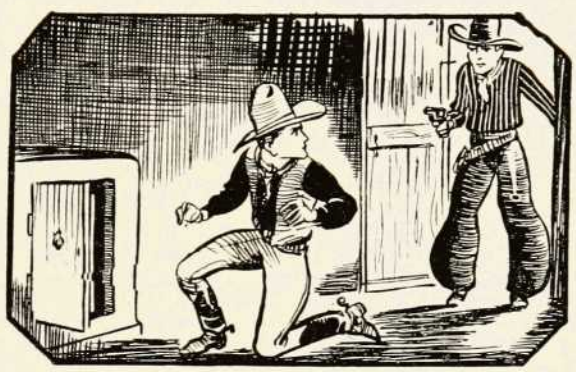
2. Margot partie, Toni réfléchit à ce que son amie lui avait déclaré. Il résolut donc de consulter certains papiers dans le coffre-fort du ranch et résoudre ainsi le mystère au sujet des deux Métis.



3. La nuit venue, Toni s'éloigna à cheval de sa cachette et se dirigea prudemment vers le Ranch Arssy. Attachant Fidèle à un arbre, il s'approcha de l'habitation.



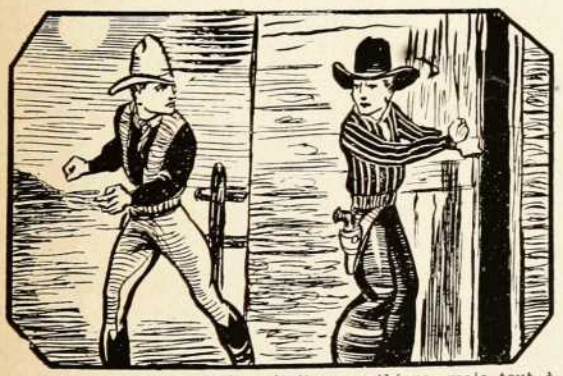
4. Notre jeune héros ouvrit en silence la fenêtre, et, jetant un coup d'oeil pour s'assurer s'il n'y avait personne alentour, Toni enjamba tranquillement la fenêtre dans une pièce obscure où se trouvait le coffre-fort.



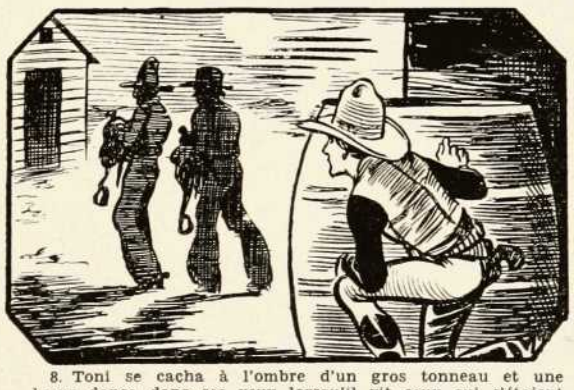
5. Souvent, Toni avait été chargé par M. Martin de déposer de l'argent dans le coffre-fort, aussi connaissait-il la combinaison. Il venait à peine de l'ouvrir lorsque quelqu'un s'amena. C'était le contremaître du ranch.



6. "Toni Carden !" s'exclama le contremaître, comme il s'approcha. Toni expliqua aussitôt qu'il cherchait des papiers qui lui permettraient de se justifier.



7. Le jeune contremaître était sympathique, mais tout à coup on entendit un bruit de pas approcher, alors, craignant que Toni soit découvert, il l'enjoignit de partir pour revenir une autre fois.



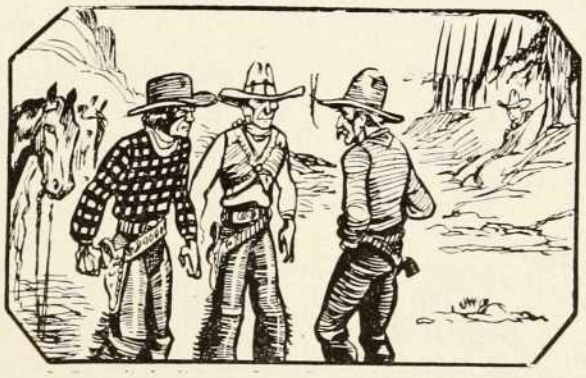
8. Toni se cacha à l'ombre d'un gros tonneau et une lueur dansa dans ses yeux lorsqu'il vit ceux qui s'étaient approchés. "Les deux Métis !" marmotta-t-il. "Ils portent leurs selles !"



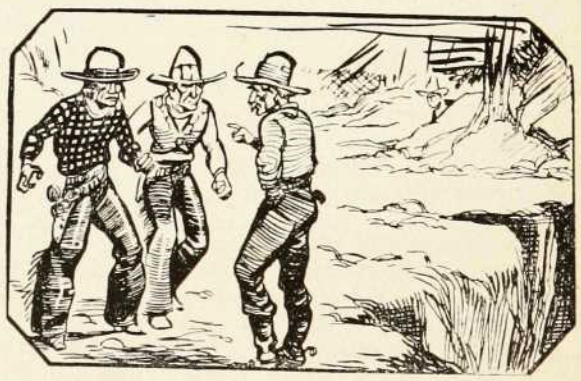
9. Croyant que c'était maintenant sa chance d'en savoir plus long sur les mystérieux agissements de Miguel et Davos, Toni se glissa vers son cheval et se prépara à les suivre.



10. "Si je les suis, je découvrirai, peut-être, pas mal de choses sur le rôle qu'ils jouent !" murmura Toni. Et, les deux ombres s'estompant dans l'obscurité, notre héros enfourcha Fidèle.



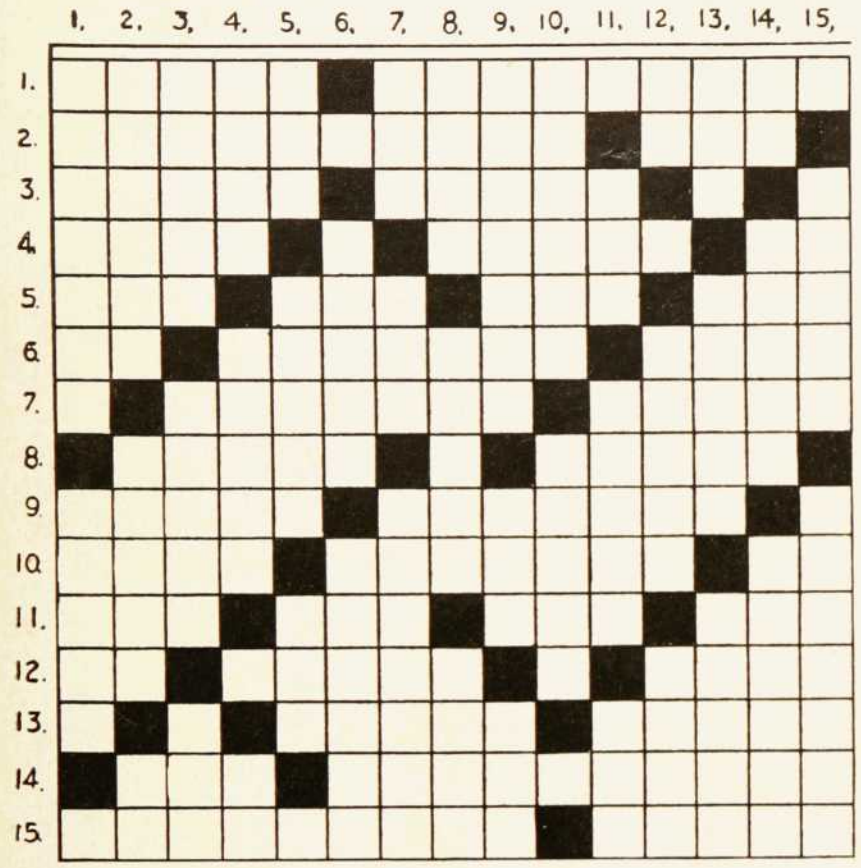
11. A quelque distance du ranch, Toni vit les Métis descendre de cheval, où ils furent accueillis par un vieillard qu'il n'avait jamais vu auparavant. Ça devenait intéressant !



12. Les quelques phrases dites ensuite par l'inconnu aux deux Métis firent sursauter Toni de stupeur. Le type demandait cinq cents dollars pour garder le silence à propos de quelque chose concernant Toni Carden. *(à suivre)*

LISEZ CHAQUE SEMAINE LES CONTES ILLUSTRES DU "SAMEDI"

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1169

HORIZONTALEMENT

1—Morceau d'étoffe blanche que portent au cou les gens de robe. — Qui fait le commerce de produits pharmaceutiques.

2—Qui sert à faire tomber le poil. — Unité monétaire roumaine.

3—Attitudes. — Qui siège, qui réside actuellement.

4—Terre extraite du sillon et relevée en talus. — S'est dit pour *nichée*. — A lui.

5—Unité monétaire japonaise. — Inférieur. — Situé. — Argile.

6—En les. — Ether que l'on extrait de la résine de la créosote du hêtre. — Ville de Colombie.

7—Celui qui tient un enfant sur les fonts du baptême. — Célèbre opéra-comique de Massenet.

8—Linge qui sert à envelopper un enfant au maillot. — Physicien à qui l'on doit la découverte du radium.

9—Elévation arrondie. — Qui affecte une trop grande pureté de langage.

10—Sable mouvant des bords de la mer. — Rendue creux. — Nom du soleil chez les Egyptiens.

11—Mesure agraire. — Béante. — Saison. — Conjonction, qui marque la preuve.

12—Moi. — Ile de la Méditerranée. — Viscère situé dans l'hypocondre gauche.

13—Suite de noms. — Nom de diverses cavités irrégulières de l'économie.

14—Nouveau. — Ceux qui assurent le service d'une grande maison.

15—Recueillie. — Greffée.

VERTICALEMENT

1—Payer de nouveau. — Désapprobation.

2—Qui n'ont pas de pieds, de pattes. — Fleuve le plus long de France. — Venu au monde.

3—Boeuf sauvage. — Qui se rapporte à un temps déjà écoulé. — Bouche de l'homme.

4—Bière anglaise (pl.). — Cordonnet employé dans l'industrie du costume. — En quel endroit.

5—Petite enclume portative. — Bateau plat, à voile carrée. — Grosse pilule.

6—Couple d'animaux de la même espèce. — Petit fruit rouge à noyau.

7—Revers. — Mesure algérienne. — Poursuivre sans relâche.

8—Peu de chose. — Plante vénéneuse de la famille des ombelliféracées. — Exister.

9—Prière. — Chemin de ville. — Première mère.

10—Mignon, gracieux. — Arbrisseau méditerranéen dont on extrait le laudanum.

11—Qui sont à toi. — Grande collection d'objets d'art ou de science. — Sainte, (abr.).

12—Lui. — Billet d'identité. — Néant.

13—Qui n'a point d'humidité. — Matière purulente. — Ouvrier, en soie, des fabriques à métier de Lyon.

14—S'emploie dans l'intimité. — Piscine de Jérusalem. — Trait de plume passé sur ce qu'on a écrit.

15—Pernicieux, malicieux. — Vice qui éloigne du travail.

Solution du problème No 1168



LA RANÇON DE L'INSOUCIANCE

[*Suite de la page* 15]

jeunes filles sans qu'il t'arrive un petit ennui de temps à autre ?

— C'est pourtant comme cela, mon cher Jules.

— Tu te feras prendre, mon vieux. Tu t'étourdis dans le moment ! Tu n'as pas conscience des jours ni des événements... à peine as-tu conscience des nuits un peu hétérodoxes que tu passes en libertin. Mais je crains...

Il n'acheva pas. Les moralistes ont toujours aimé la suspension !

— Sais-tu que tu es en train de faire le prêche.

— Ce n'était pas mon intention, je t'assure ! Je voulais seulement te faire part de mes impressions fraternelles. Je sais si bien qu'on ne joue pas indéfiniment avec l'amour sans y laisser des lambeaux un jour ou l'autre.

— Des lambeaux ?... fis-je sceptique.

— Oui, André ! Le coeur est un muscle et il s'y produit parfois des déchirements inattendus ! Et on y laisse quelques lambeaux.

Ma mère qui survenait avec des rafraîchissements mit fin à une conversation qui d'ailleurs semblait bien sur le point de se terminer.

Je m'étais si bien acclimaté à mon attitude d'insouciance que je ne pensai plus aux discours de mon frère le sage, dès que j'eus laissé la demeure paternelle.

Le lendemain, je devais justement rencontrer sous les auspices du groupe d'amusement de la compagnie, une jeune fille qui venait d'entrer au service d'information.

On me l'avait vantée et mon assistant, trop souvent complice de mes aventures ne m'avait pas caché qu'elle était en place grâce à l'influence du président qui était un intime du père de la prometteuse Imelda.

Le département de l'information acceptait peut-être par influence une nouvelle employée, mais jamais il n'en gardait une qui fût incompétente. Je me dis qu'il valait mieux faire sa connaissance tout de suite, au cas où elle n'aurait eu en sa faveur que sa belle apparence et le nom du président.

Car en tel cas elle ne ferait que son temps de probation : trois semaines.

C'était souvent la mesure chronologique de mes amours.

Dans la salle de nos réunions hebdomadaires, je cherchai des yeux une tête qui ne me fût pas déjà connue. Mon assistant n'était pas encore arrivé. Je voulais la repérer moi-même !

Je n'avais pas encore fait le tour de la salle que mes yeux s'arrêtèrent sur une copie vivante de la fameuse Irene the Irish perfect, Irène l'Irlandaise parfaite, qui ornait le bureau du grand patron.

Si c'était elle ! Je m'avançai jusqu'à elle. Sa compagne était elle-même du département de l'information. Je conclus que cette tête magnifique, cette chevelure à laquelle la lumière intense de la salle donnait des reflets mordorés, devait être celle de la compagne qui m'était désignée pour la soirée.

Je n'étais d'ailleurs pas le seul à la contempler. Elle faisait centre à en juger par les nombreuses autres qui étaient tournées vers elle.

— Mademoiselle Langis ?

— Oui, monsieur ! C'est bien moi.

— Ne croyez pas à un manque de courtoisie mais voyez plutôt un hommage dans le fait de la sélection que l'on peut faire de vous dans la foule.

— Vous êtes l'ingénieur au Contrôle technique qui devez m'accompagner, si je ne me trompe ?

— André Fournier, pour vous servir, mademoiselle.

— On m'avait dit de me défier d'un as du compliment ! dit-elle en riant. Vous commencez joliment.

Je ne l'écoutais pas. Ce sourire nacré, ces lèvres empourprées et ces dents d'une blancheur éclatante, ces yeux bruns pailletés d'or, toute cette figure me sidérait.

Elle s'aperçut de l'effet qu'elle créait. Elle éclata de rire.

— Vous n'avez jamais courtisé de rousse ? dit-elle avec désinvolture.

— La chose m'est arrivée et c'est pourquoi je suis à même d'apprécier les degrés d'éclat qu'offrent celles-ci.

— Et vous me placez à quel degré dans votre échelle ? dit-elle sans gêne.

— Je ne suis pas encore monté jusqu'en haut, mais ce doit être là !

— Je veux bien vous accompagner dans votre ascension. Nous verrons si vous vous arrêterez avant le sommet.

Quand mon assistant arriva enfin, il trouva deux personnes en pleine intimité au lieu de deux étrangers qu'il devait présenter l'un à l'autre.

Je dis en pleine intimité. Ce n'est pas tout à fait exact. Imelda Langis, mon Imelda, accepta toutes mes attentions, montra qu'elle ne rejetait aucunement mes avances de bonne camaraderie, mais je sentais qu'elle ne tenait pas à une intimité trop grande, trop immédiate du moins.

Quelle compagne accomplie allait me faire cette Imelda !

Tout de la femme que peut souhaiter un homme et rien de ce qu'il s'imagine ennuyeux chez ces compagnes si nécessaires. Je ne croyais pas que son image allait si vite s'imposer à moi, se mêler à mes jours, s'interposer entre la réalité et ma prise de conscience de celle-ci.

Je sentais de jour en jour ma liberté, cette liberté sur laquelle je veillais avec tant de soin depuis plusieurs années, je la sentais diminuer, s'amoindrir, s'évanouir peu à peu.

Imelda était une personne très exclusive, une femme tyrannique.

Il me fallut du temps pour prendre conscience de mon esclavage mais quand je constatai celui-ci, je protestai intérieurement avec une grande violence. Je me traitai de tout ce qu'un amoureux malgré lui peut imaginer de plus stimulateur pour l'exciter à sa libération.

Ce fut peine perdue. Si encore j'avais pu m'entraîner à la détester ! Mais j'étais si bien enveloppé dans ses filets que je ne trouvais rien à lui reprocher.

Le temps de probation dans notre compagnie passa et Imelda fut renvoyée. Elle n'était pas efficace. Elle distrayait trop les hommes avec qui elle entretenait de longues conversations.

Pas assez efficace ! Mais il n'y en avait pas comme elle pour obtenir ce qu'elle voulait d'un homme.

Je faillis compromettre ma propre situation pour avoir plaidé en sa faveur et imprégné mon intervention d'un peu trop de chaleur.

J'ai maintenant Imelda en remorque ! Mais par un renversement des rôles, le pilotage ne se fait pas à l'avant, c'est de l'arrière que viennent les ordres.

Et quand Imelda se mêle de quitter l'embarcation pour quelques heures sans que je sache où elle se trouve, je passe par les transes de la jalousie la plus sombre.

Je songe de temps à autre à mon frère et je me dis qu'il ne faut pas jouer avec l'amour, sinon, il se joue de vous à son tour.

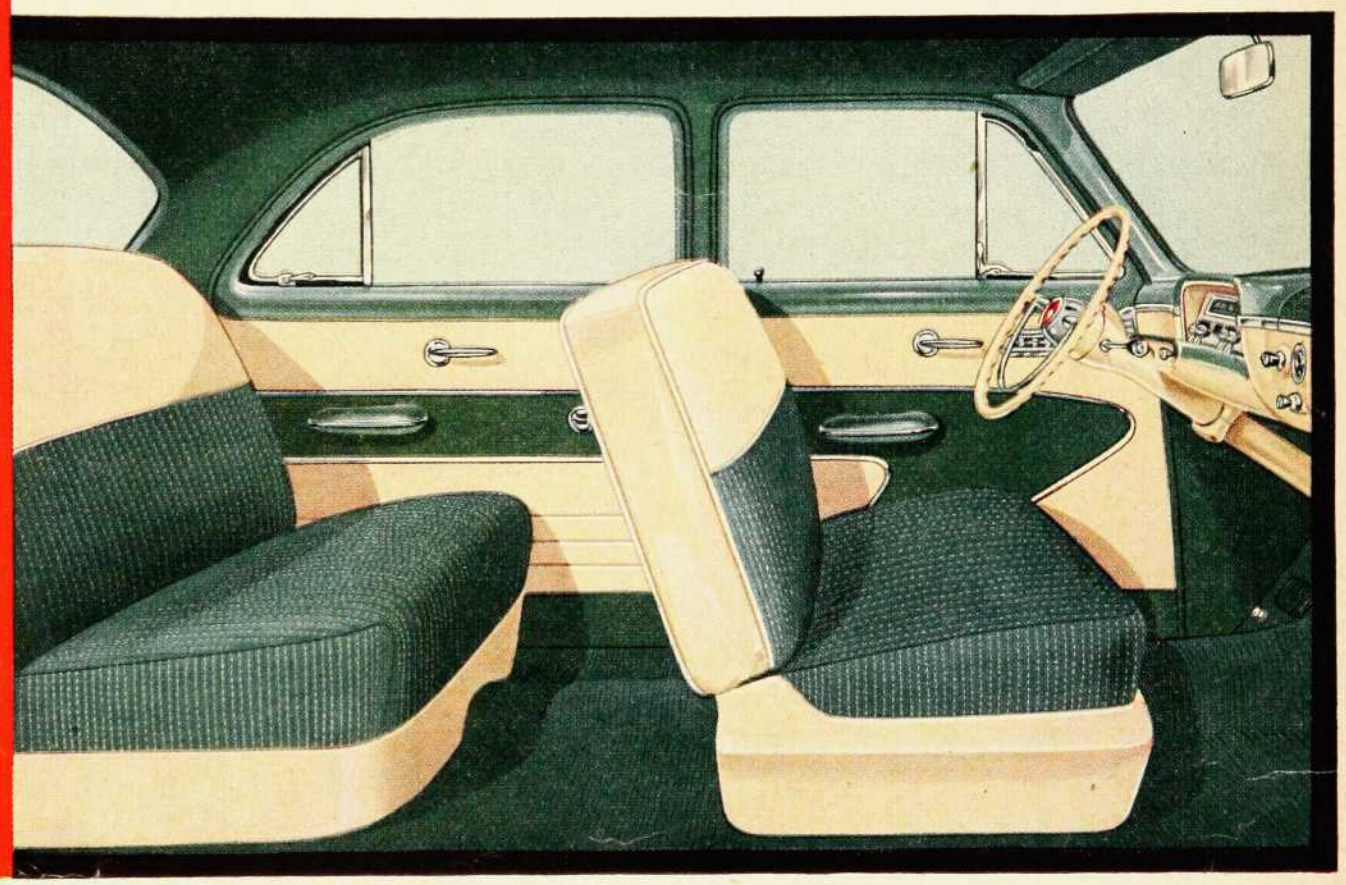
Moi qui riais la vie, il m'arrive de pleurer ma prise de conscience trop tardive !

DUMONTY *

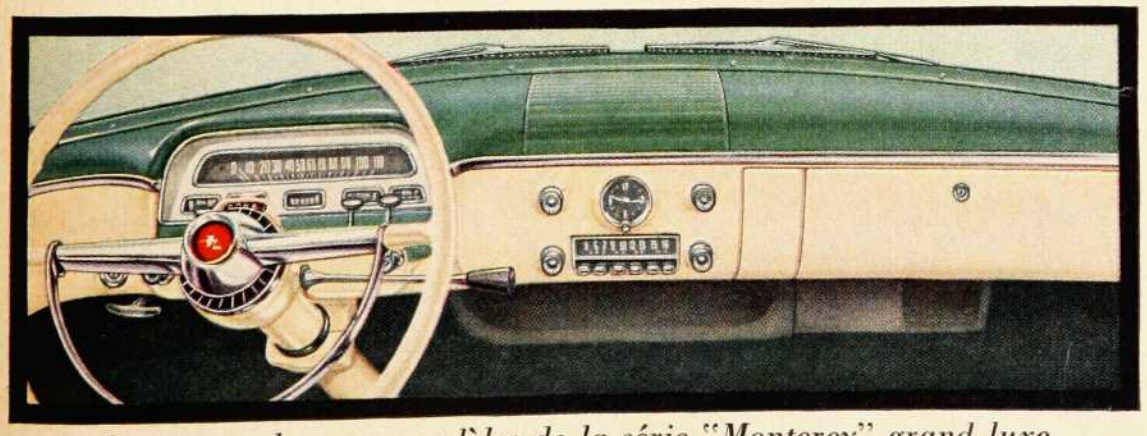
Si vous aimez

le confort le plus luxueux...





Les intérieurs Mercury sont des chefs-d'oeuvre d'élégance!



Les quatre luxueux modèles de la série "Monterey" grand luxe sont dotés de la servo-direction, des servo-freins, du siège à ajustage automatique (4 positions), de la transmission "Merc-O-Matic" (surmultiplication "Touch-O-Matic", facultative) et d'autres précieux accessoires

Des agencements nouveaux, réalisés avec des tissus somptueux, donnent à la Mercury "54" un air d'opulence vraiment admirable. Ces magnifiques intérieurs ont été créés par les plus célèbres dessinateurs de l'industrie de l'automobile. Les ensembles-2 tons s'harmonisent aux couleurs extérieures. Les accessoires en chrome, le superbe tableau de bord et les décorations originales ajoutent encore à la beauté de l'ensemble. Les sièges, en moelleux caoutchouc mousse, procurent un confort inégalé.

Le nouveau roulement de la Mercury est une révélation. Grâce à la nouvelle suspension avant à rotules, vous bénéficiez d'une tenue de route impeccable même dans les courbes les plus prononcées. Vous serez émerveillé par la docilité et la fougue du nouveau moteur V-8 Mercury de 161 C.V. Ne manquez pas d'essayer la Mercury "54", la voiture la plus élégante et la plus facile à conduire qui soit!

La conduite est plus facile que jamais auparavant!

LA **MERCURY "54"** MOTEUR V-8 DE **161** C.V.
À SOUPAPES EN TÊTE

MERCURY · LINCOLN · Meteor

AVANT DE FIXER VOTRE CHOIX... ESSAYEZ LA MERCURY "54"!

Quand c'est du Coke . . . . . Vous savez que c'est sain



Vous choisissez le Coca-Cola avec confiance, sachant qu'il est sain . . . pur comme un rayon de soleil . . . et que vous pouvez vous fier à sa qualité. Les yeux des enfants brillent quand vous dites, "Prenons un Coke" . . . car chaque génération qui monte considère sa bonne saveur un régal sans égal.





"COKE" EST UNE MARQUE DÉPOSÉE

COCA-COLA LTÉE